







+

11736. f. 7.

THEATRE
DE CAMPAGNE,
OU

LES DÉBAUCHES DE L'ESPRIT:

R E C U E I L

Contenant des Pièces plaisantes, ou espèces
de Parades jouées sur des Théâtres
Bourgeois.

Avec des Vaudevilles, & les Airs Notés.

NOUVELLE EDITION.



A LONDRES,

Et se trouve à Paris,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au
Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

THE
DE CAMPAGNE
LES DEBATS DE L'ESPRIT
R E C U E I L

Conservant des Fables, des Contes
de l'Antiquité, des Fables
Modernes

Par M. de La Harpe, &c.

NOUVELLE EDITION



A LONDRES.

Et se trouve à Paris.

Chez M. B. Duchesne, Libraire, rue de la Harpe, au
dessous de la Fontaine St. Benoit, au
Temple du Godeu.

M DCC LXXII

T A B L E

*Des Pièces contenues dans ce
Volume.*

L'EUNUQUE , OU LA FIDELLE
INFIDELITE', *Parade en Vaudevilles.*

AGATHE, OU LA CHASTE PRIN-
CESSE , *Tragédie.*

LES DEUX BISCUITS, *Tragédie.*

SYROP-AU-CUL, OU L'HEUREUSE
DE'LIVRANCE , *Tragédie,*

LE POT DE CHAMBRE CASSE',
Tragédie pour rire & Comédie pour pleurer.

MADAME ENGUEULE , OU LES
ACCORDS POISSARDS , *Comédie-
Parade.*

TABLE

Dr. J. W. C. ...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

L'EUNUQUE,
OU
LA FIDELLE INFIDELITE

PARADE,
en Vaudevilles,
Mélée de Prose et de Vers.

Par * * * * *

Ton Esprit aisément perce à travers ces Voiles,
Et voit bien que c'est moi, qui suis les cinq Etoiles

A MONTMARTRE,
1755.

L'EUNUQUE
OU
LA FIDELE INFIDELITE.
PARADE,

Mélée de Prose & de Vers.

EPITRE DEDICATOIRE.
L'AUTEUR A SES AMIS.

Air. Grand Duc de Savoye.

A Gréez l'hommage
De ce Pot-pourri ;
Chez vous , mon Ouvrage
Demande un abri :
Au lieu de suffrage ,
Si vous dites *Non* ;
Je casse , de rage ,
Ma Flute à Poignon.



CONSEIL DE L'AUTEUR

A S A M U S E.

Air. Elle a bien autre chose qui surpasse cela.

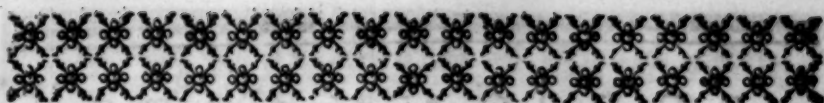
SI le Public , ma chère ,
Vous reçoit d'un air froid ,
Courez chez la Beurriere

Implorer de l'emploi :

Endurez , sans rien dire ,
Le mépris , le dégoût ;

Car , jusqu'à la Saryre ,
Le papier souffre tout.





L'AUTEUR AU LECTEUR:

Air. La beauté , la rareté , la curiosité.

Je ne vanterai point , de ma burlesque Lyre,

La Beauté.

*L'Apollon de Montmartre est le Dieu qui
m'inspire ;*

La Rareté!

A cet aveu , Lecteur , aurez-vous , de me lire,

La Curiosité?

A P P R O B A T I O N D E L A F O L I E.

Air. Les folies d'Espagne.

Plusieurs chemins conduisent au sublime ;

L'Auteur qui croit sa Pièce faite au tour ,

Justifiera notre parfaite estime ,

En produisant son Ouvrage au grand jour.

A ij

PERSONNAGES.

CASSANDRE , Vieillard.

LE DOCTEUR , Pere ou cru Pere d'Isabelle.

ISABELLE.

LEANDRE , Neveu de Cassandre & accordé en mariage à Isabelle.

COLOMBINE , Suivante d'Isabelle.

Un Domestique.

*La Scene est à Paris dans le Jardin ou dans
la Salle de Compagnie de la Maison
du Docteur.*



L'EUNUQUE,

O U

LA FIDELE INFIDELITE.



SCENE PREMIERE.

CASSANDRE , ISABELLE , COLOMBINE.

ISABELLE.

Air. Des Fraises.



ROIS fois j'ai vû le mois d'Août ;
Sans retrouver Léandre ;
J'ai beau le chercher partout ,
Je ne sçai plus par quel bout

M'y prendre ; m'y prendre ,
M'y prendre.

CASSANDRE.

Air. De tous les Capucins du monde.

Il met bien sa famille en peine ,
Courant ainsi la pretantaine.

L'EUNUQUE.

ISABELLE.

Est-il mort ?

COLOMBINE.

Qu'est-il devenu ?

CASSANDRE.

Je ne sçai ; mais en conscience
Je n'ai pas encore entendu
Dans Paris crier sa Sentence.

Trois ans se sont passés , depuis que votre pere ;
Fameux Docteur , & moi , nous avons , pour vous
plaie ,

Arrêté votre hymen avec ce mien Neveu ,
Qui paroît aujourd'hui s'en soucier fort peu :
Car le Contrat dressé , pour un pèlerinage ,
Notre Docteur forcé de se mettre en voyage ,
Décampe un beau matin qu'il faisoit grand brouil-
lard ;

Votre futur aussi , le même jour , fuit , part
Sans faire ses adieux ; & depuis cet esclandre ,
Vous ni moi , n'entendons parler de ce Léandre ;
En vain , depuis trois ans , le drôle est attendu :
Mais , mignonne , crois-moi , tu n'auras rien perdu.

Air. Les Pèlerins de S. Jacques.

Léandre , pour chercher fortune

Je ne sçais où ,

Depuis très-longtems , à la Lune

A fait un trou :

Si prendre le titre d'Epoux

Cause sa peine ;

P A R A D E.

A sa place , voudriez-vous
Souffrir que je le prenne ?

Air. Un jour passé dans les tourmens.

Craignant de nuire à mon neveu.

J'ai renfermé mon feu
Dix-huit mois, six & douze ;
Mais , c'est plus fort que jeu ,
Souf. . . . frez que je . . . vous épouse ;
En guise de mon cher neveu.

COLOMBINE.

Air. Vous qui vous moquez par vos ris :

Avant tout qu'il se fasse donc

Traiter de sa jaunisse ,

Que son asthme, sa fluxion ,

Son cotère guérisse :

Après quoi ce vaillant Champion ,

Entrera dans la lice.

Air. Réveillez-vous, belle endormie :

Que pourriez-vous faire , à votre âge ;

D'un homme aussi cassé que lui ?

Tenez , écoutez le langage

Que tient toujours un vieux mari ?

Air. Pour la Baronne.

J'ai la migraine ,

Ma femme , sans moi , couchez-vous ;

J'ai la migraine ,

Cette nuit , passez-vous d'époux :

Et tant que dure la semaine ,

Il vous répète avec sa toux ,

J'ai la migraine.

A iij

L'EUNUQUE.

CASSANDRE.

Air. Les Trembleurs.

Facilement Colombine
 Croit que l'on peut, sur ma mine,
 Me manger à la fourdine,
 La laine dessus le dos;
 Mais je jure la mort diantre,
 Que je veux que l'on m'éventre,
 Si je ne fais dans son ventre
 Rentrer ses mauvais propos.

ISABELLE.

Air. Maraisson s'en va beau train.

Vainement prétendez-vous
 Un jour être mon époux,
 Quoi ! Vieux Radoteur,
 Votre air séducteur
 Peut-il plaire aux fillettes ?
 Amour ! quand vous blessez un cœur,
 Mettez mieux vos lunettes,
 Lon là,
 Mettez mieux vos lunettes.

Air. Dondaine, dondaine.

Léandre a quitté la maison ; *bis.*
 Il eut sans doute une raison,
 Dondaines, dondaines :
 Polichinel, dit-on,
 A bien les siennes.

Peut-être la colère où me met son oubli,
 Me feroit sur le champ accepter le parti.
 Je ne le sçais que trop, & par expérience,
 Notre Sexe est fragile ainsi que la fayance,

PARADE.

Et bien que vous soyez impotent, vieux, Hibou,
Vous paroissez être homme, & c'est toujours beau-
coup.

Mais de peur que ma vertu ne succombe encore à la tentation, voici ce que j'ai résolu depuis hier, en jurant par le Styx, comme un chartier embourbé.

Air. Vous voulez me faire chanter.

Pour vous prouver qu'à mon Amant,

Je me conserve entière,

Ecoutez ici le serment

Que l'Amour m'a fait faire.

Je n'écouterai point les vœux

D'un jeune ou d'un caduque,

Que je n'aye vû par mes yeux,

Qu'il est vraiment Eunuque.

COLOMBINE.

Allons, Monsieur, du courage!

Air. Il faut que je file, file.

Vous pouvez la satisfaire;

Saisissez l'occasion,

Pour parvenir à lui plaire,

Sans nulle réflexion,

Allez donc vous faire faire

Vîte l'opération.

CASSANDRE.

Air. Amis sans regretter Paris.

Qu'il paroît d'inhumanité

Dans cette fantaisie!

C'est de dessein prémédité

Vouloir m'ôter la vie.

L'EUNUQUE:
COLOMBINE.

Quoi ! vous balancez ? Ah , vous n'êtes pas un amoureux délicat.

Air. *Quand on a prononcé ce malheureux oui.*
Pour vous dédommager d'une flamme charnelle ,
Vous deviendrez dodu , vous aurez la voix belle ,
Vous n'aurez plus de barbe ; & par ce coup d'éclat
Vous lui gagnez le cœur , & régalez son chat.

CASSANDRE.

Air. *Un certain je ne sçai quoi.*
Je vous verrois rire de moi ,
D'avoir cette foiblesse :
Si je n'ai plus tant de jeunesse ,
Au moins faut-il toujours sur soi
Avoir un certain je ne sçai qu'est-ce ,
Avoir un certain je ne sçai quoi.

ISABELLE.

Air. *Lanla derirette , lanla derira.*
Se peut-il que l'amour naisse
Avec la caducité !
De mes attraits , lequel est ce
Qui pourroit avoir tenté
Votre Lanla
Landerirette ?
Votre Lanla
Landerira ?

CASSANDRE.

Air. *Du haut en bas.*
Du haut en bas ,

PARADE.

81

Vous inspirez la paillardise ;
Du haut en bas ,
Je ne vous vois que des appas :
Mais quelle aimable friandise ,
Quand je vous verrai sans chemise
Du haut en bas !

Air. V'la c'que c'est qu'd'aller aux Bois.

De vous voir il est dangereux ,
V'la c'que c'est qu'd'avoir des yeux ,
Tout en vous est si gracieux ,
Votre peau doucette ,
Blanchette & douillette ,
Va faire un jeune homme , d'un vieux ;
V'la c'que c'est qu'd'avoir des yeux.

ISABELLE.

Pour vous réciproquer.

Air. Le même.

En vous je ne vois qu'un Chassieux ,
V'la c'que c'est qu'd'avoir des yeux.
Tout en vous , me paroît crasseux ;
J'ai bonne visiére ,
Les oncles , pour plaire ,
Ne vaudront jamais leurs neveux ;
V'la c'que c'est qu'd'avoir des yeux.

Quoi ! l'on m'appelleroit moi, *Madame Cassandre* ?
Ce discours, des deux yeux, se peut-il bien entendre !

CASSANDRE.

Oui ; vous le prenez sur ce ton-là ! Eh
bien sçachez donc que le Docteur arrive

L' E U N U Q U E.

aujourd'hui ; il est mon ami , & quoique
le nom de Cassandre vous déplaîse , je
vous jure moi que vous le porterez , &
que je vous épouserai à votre barbe.

COLOMBINE.

Quoi donc ? Vieux Chat-Huant. . . .

CASSANDRE.

Air. Hélas , ce fut sa faute.

Cessons tous ces discours picquans ; *bis.*
Cet Hymen , dans fort peu de tems ,
Aura lieu de vous plaire.

Et malgré vous , malgré vos dents ,

Je vous le ferai faire ,

Lon la ,

Je vous le ferai faire.

ISABELLE.

Oh ! Parbleu je vous en défie.

CASSANDRE.

Air. Lère la , Lère Lan Lère.

Et pour m'assurer ce bonheur ,

Je vais au-devant du Docteur ,

Qui débarque à la Grenouillère ,

Lère la , Lère lan Lère ,

Lère la , Lère lan la.

Il sort.

COLOMBINE, à Cassandre.

Fin de l'Air. . . . *Il faut que je file , file.*

Allez donc vous faire faire

Vîte l'opération.

S C E N E II.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOUS voyez ; j'ai fait ce que j'ai pu pour détourner ce vieux Pénard de vous épouser ; mais s'il gagne l'esprit de votre Pere , comment ferons-nous ?

ISABELLE.

Air. Un inconnu pour vos charmes soupire.

Pour que son cœur prenne bientôt la mouche ;

Je lui dirai que trois fois trois Amans ,

M'ont mise en couche ,

Depuis trois ans ;

Il connoîtra par mes aveux prudents ,

Que je ne fais point la petite bouche.

COLOMBINE.

Ah ! ma foi , vous avez raison ; à quelque chose le malheur est bon. Mais il est à craindre en ébruitant votre aventure , qu'elle ne produise le même effet sur l'esprit de Léandre , s'il revient ; & qu'il ne se dégoûte de vous : Et franchement vous ne l'avez pas trop bien traité pendant son absence.

L'ÉUNUQUE.

Air. Vous m'entendez bien.

Tête à tête avec Arlequin,
Il vous a fait ce que Tarquin,
Par excès de tendresse.

ISABELLE.

Hé bien ?

COLOMBINE.

Fit un jour à Lucrece ...
Vous m'entendez bien.

Air. Vous avez bien de la bonté.

Plusieurs nuits avec Pantalon,
Bien loin d'être farouche,
Tous deux couchés de votre long,
Vous étiez bouche à bouche
Par la même facilité,
Vous accordâtes votre couche
à Scaramouche :
Pour eux en vérité
Vous eutes bien de la bonté.

ISABELLE.

Air. Le premier jour du mois de Mai.

C'est la faute à ce mois de Mai,
Quand se réveille la nature.
Je leur plûs, & je les aimai,
C'est la faute à ce mois de Mai.
Tous les trois m'ont mise à l'essai,
Je dirai si l'on en murmure,
C'est la faute à ce mois de Mai,
Quand se réveille la Nature.

PARADE.
COLOMBINE.

15

Je crois effectivement que dans ce tems-
là on est fort embarrassé.

Air. Comment faire ?

Malgré nous il vient un desir ;
Ce desir ne tend qu'au Plaisir ,
Au plaisir peut-on se soustraire ?
La pudeur conseille nonni ,
Mais le cœur dit, vas-y, vas-y ;
Comment faire ?

ISABELLE.

Air. Nanon dormoit.

Léandre absent

A causé ma déroute ,
En l'attendant ,
On m'a , sans qu'il m'en coûté
Un denier de façon ,
Montré, montré ,
Montré comme on fait un garçon.

COLOMBINE.

Air. Ma mie Margot.

Ah ! qu'il fera beau carillon
Si le sort vous rassemble !
Un Arlequin, un Pantalon ,
Un Scaramouche ensemble ,
Ont cajolé sa mie ,
Ont cajolé sa mie Margot ,
Ont cajolé sa mie.

L'EUNUQUE.

ISABELLE.

Air. *J'étois malade d'amour.*

Tous les trois me faisoient leur cour ;

J'en étois assiégée :

A ces trois amans , tour à tour ,

Je me suis adjudée.

J'étois , j'étois malade d'amour ,

Ils m'en ont soulagée.

COLOMBINE.

Pourquoi disparoissoit-il aussi ? Les absens ont toujours tort.

ISABELLE.

Air. *Tes beaux yeux , ma Nicole.*

J'ai puni son absence ,

En lui jouant d'un tour ;

A la seule vengeance

Mes fils doivent le jour :

J'en ai fait trois , sans peine ;

Dans mes transports bouillans ,

J'aurois fait la douzaine ,

Si j'en eusse eu le tems.

COLOMBINE.

Air. *Dans le fond d'une écurie.*

Une vengeance aussi douce ,

Doit avbir beaucoup d'appas.

Aussi je jure tout bas ,

Si quelque Amant me courouce ,

Que je mettrai tout mon soin ,

A la Pouffe . . . Pouffe . . . Pouffe . . .

Que

P A R A D E.

17

Que je mettrai tout mon soin
A la pousser bien plus loin.

I S A B E L L E.

Je suis bien de ton avis , & nous sym-
patifons toutes deux à merveille. Si Léan-
dre revient , & que mes trois grossesses
lui donnent un peu d'humeur , parce qu'il
n'y aura point participé , pour appaiser sa
colère. . . .

Air, Faire l'Amour la nuit & le jour.

Je lui dirai , tout doux ,
A d'autres j'eus affaire ;
Mais je pensois à vous ,
En m'occupant à faire

L'Amour

La nuit & le jour.

Tu en es témoin , Colombine , puisque
j'ai eu l'attention de faire porter le nom de
Léandre à tous mes enfans,

C O L O M B I N E.

Un sentiment si délicat ne peut que lui
plaire infiniment ; il vous épousera tout
de suite. S'il n'a que le reste des autres ,
c'est encore un bon reste , qu'on ne doit
pas jetter aux chiens.

Air. Menuet de M. de Grandval.

Une Rose , déjà flairée ,

B

L' E U N U Q U E.

Ne repand-elle plus d'odeur ?
Et d'une bouteille entamée,
Négligera-t-on la liqueur ?

I S A B E L L E.

Ah ! Colombine , que tu as d'esprit ! Et
que tes maximes me plaisent !

C O L O M B I N E.

Mais , Mademoiselle , vous qui aimez
tant l'Amour ; qui prenez tant de plaisir à
le faire , je m'étonne que vous n'ayez pas
accordé à Léandre ce que vous avez si fa-
cilement prodigué aux autres. Est-ce qu'il
ne vous a jamais pressée de ...

I S A B E L L E.

Pour faire ce faux pas , je suis trop vertueuse.
Sans doute que je suis de Léandre amoureuxse ;
Mais un homme choisi pour m'épouser un jour ,
Avant le tems marqué ne peut cuire à mon four.
Un époux est toujours le dernier , Colombine ,
De ceux qu'à nos faveurs le doux destin destine.
Il est bien vrai qu'un jour il ne s'est pas fallu
L'épaisseur d'un cheveu , qu'il n'ait tout obtenu !

Air. Cela m'est bien dur.

Brûlant de la plus vive flamme ;
Il vint tomber à mes genoux ,
Je le repoussai , mais mon ame
Disoit tout bas , avancez-vous ,

P A R A D E.

19

A ses transports j'aurois été soumise ,
Si dans sa franchise ,
Il m'eût dit d'un ton ferme & sûr,
Cela m'est bien dur.

Il ne persista point, & sa molle indolence
Eut peur de surmonter ma foible résistance.
C'est ainsi qu'Annibal, s'arrêtant en chemin ;
A manqué le grand coup de dompter le Romain ;
Mais finissons ici notre entretien , ma chère ,
J'apperçois à l'instant le retour de mon pere.

S C E N E I I I.

LE DOCTEUR, CASSANDRE,
ISABELLE, COLOMBINE.

LEANDRE, *déguisé en Esclave Turc ayant
une fausse barbe.*

LE DOCTEUR.

B O N J O U R , Isabelle, bonjour Colom-
bine ! Ah ! que je suis aise de revoir mes
Dieux Pénates. J'ai rencontré mon ami
Cassandre qui m'a dit ton goût pour les
Eunuques ; je t'en ai arrêté un à la Barriere
de Vaugirard. Il te servira à ce qu'il pourra,
Regardez-le.

B ij

L'EUNUQUE,
ISABELLE.

Je vous suis obligée, mon pere.

Plus mon œil curieux, en effet, l'examine. . .
Quelque chose lui manque, on le voit à sa mine.

LE DOCTEUR.

Air. *La fille à la Druon.*

Il alloit à Poissy,
Près de Salamanque:
Les Turcs l'ont pris,
Ce sont des Juis,
Tout lui manque.
On a pris ses habits;
On a pris tous ses Louis;
On l'a trop circoncis,
Tout lui manque.

Mais laissons cela. Tu t'en amuseras tantôt si tu peux.

A Leandre.

Va-t-en, mon ami; on t'appellera quand on aura besoin de toi.

Léandre sort.



LE DOCTEUR, CASSANDRE,
ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR, à Isabelle.

VIENS donc que je t'embrasse.

Air. Attendez-moi sous l'Orme.

Privé de ma famille
Depuis trois ans & plus,
En embrassant ma fille,
J'embrasse une Vénus.
Ah ! qu'elle est embellie !
Voyez de bout en bout
Combien elle est grandie.

COLOMBINE.

Vous ne voyez pas tout.

LE DOCTEUR.

Sçais-tu bien que j'arrive de Turquie !
Pour y aller, c'est tout comme à Rome,
il y a plusieurs routes, mais j'ai laissé toutes
les plus longues ; & j'ai pris la courte.

ISABELLE.

J'aurois fait comme vous, mon pere.

COLOMBINE.

Nous avez-vous bien apporté des rare-
tés, de ces contrées lointaines ?

L'EUNUQUE.
LE DOCTEUR.

Oh ! Pour-ça , oui.

Air. Nous jouissons dans nos hameaux.

Au Pays du grand Mahomet ,
J'ai fait bien des emplettes ;
J'ai quatre pintes de Sorbet ,
Des pipes , des lunettes.

ISABELLE.

Je vous quitte aisément du soin
D'apporter ces merveilles :
Heureux qui revient de si loin
Avec ses deux oreilles !

LE DOCTEUR.

Et toi , ma fille , ne t'es-tu point ennuyée
pendant mon séjour d'absence ?

ISABELLE.

Non, mon pere ; & j'ai appris un peu de
Géographie. Je sçai ce que c'est qu'une em-
bouchure ; j'ai beaucoup de connoissance
des trois parties du Monde * , & je sçai
leurs noms sur le bout du doigt.

Air. Tes beaux yeux , ma Nicole.

Loin de votre patrie ,
Quand vous restez trois ans ,
Pour apprendre en Turquie
Comme on fait des Turbans ,

* *Avant la découverte de l'Amérique.*

PARADE.

23

Pour devenir habile ,
Et chasser mes ennuis ,
Sans trop quitter la ville ;
J'ai vû bien du Pays.

COLOMBINE.

Air. Le bout du monde.

Tandis qu'un Docteur en voyage,
Bravant & corsaire & naufrage ,
A mille périls s'exposoit.
Sans aller sur l'Onde ,
Sa fille touchoit
Au bout , au bout , au bout du monde.

LE DOCTEUR.

'As-tu bien eu soin de faire faire les réparations nécessaires à notre maison ?

Air. Menuet de M. Grandval.

Lorsque l'on a pignon sur rue ,
Une maison veut bien des soins.

COLOMBINE.

Bon ! Bon ! vous verrez qu'elle est crüe ;
En trois ans , de six pieds au moins.

LE DOCTEUR.

Comment ! tu as bâti !

ISABELLE.

Où , mon pere , sur le devant. On y étoit trop à l'étroit , mais à présent qu'il est élargi , tout le monde y pourra loger à son aise.

L'ÉUNUQUE.

LE DOCTEUR.

As-tu bien pris garde au feu ?

ISABELLE.

Ah ! mon pere , je le crains comme un ange , trois hommes que j'avois pris à mon service pour cela , y ont renoncé à cause de la fatigue.

Air. Ramenez-ei , ramenez-là.

Le soir & la matinée ,
Vous m'eussiez vuë acharnée

A chanter à ces gens-là ,
Ramenez-ci , ramenez-là ,

La la la

La cheminée du haut en bas.

LE DOCTEUR.

Je parie que tu ne travaillois guères , & que tu étois toujours pendue à la fenêtre de la rue.

ISABELLE.

Air. Que je regrette mon Amant !

Non , jamais je ne m'y mettois ,

Les voisins vous diront , mon pere ,

Que pour suivre mon goût , j'étois ,

Presque toujours sur le derrière ;

Là je cousois assidûment ;

Colombine en faisoit autant.

P A R A D E.

25

Isabelle & Colombine ensemble.

Je filois ,	Je filois ,
Tricotois ,	Tricotois ,
Et cousois ,	Et cousois ,
Affidûment ,	Affidûment ,
Colombine en faisoit	Isabelle en faisoit autant.
autant.	

I S A B E L L E.

Aussi je gage bien qu'il n'est guères de filles
Qui se vante d'avoir épointé plus d'éguilles.

L E D O C T E U R.

Tant mieux , c'est preuve de travail.
Mais qu'as-tu fait de plus encore ? Car je
veux tout sçavoir.

I S A B E L L E.

Air. Trois enfans gueux.

Trois gros garçons , mon Père , ici sont nés
Ce fut là mon plus fréquent exercice :
J'ai fait sévrer déjà les deux aînés ,
Le plus petit tête encor sa nourrice.

L E D O C T E U R

Fort bien , ma fille , fort bien. Est-il
beau de rester toujours les jambes croisées ?

Air. Je ne suis né ni Roi , ni Prince,

On sçait trop par quelle malice ,
Le vice dans les cœurs se glisse ,

Il est fils de l'oisiveté,
 Plutôt que d'être à ne rien faire;
 Il vaut donc mieux, en vérité,
 S'occuper à peupler la Terre.

D'ailleurs, je te dirai que c'est moi qui
 en suis cause. Te voyant prête à te marier,
 je n'ai entrepris mon voyage en Turquie,
 que dans la crainte que tu ne fusses aussi
 stérile que moi; car ordinairement les fil-
 les tiennent de leurs pères.

Air. Du Cap de Bonne-Espérance.

N'ayant pû, par impuissance,
 Faire un petit nouveau-né,
 En Docteur, plein de science,
 J'ai fort bien imaginé,
 D'aller jusques à la Mecque;
 Supplier, en Langue Grecque,
 Le Prophète Marabou,
 De t'en donner tout ton saoul.

Mon Pélerinage a fait son effet, & sans
 doute, Mahomet a exaucé mes vœux,
 même avant que je l'eusse intercédé. C'est
 vraiment un coup du Ciel!

CASSANDRE.

Air. Grimaudin.

Il est, en prenant cete affaire;
 Plus doux que miel;
 Pourquoi baptiser ce mystère,

P A R A D E.

17

Un coup du Ciel ?
Pour moi je suis bien convaincu ;
Que c'est plutôt un coup fouré.

Vous voilà trois enfans qu'elle vous a
mis sur les bras , qu'en ferez-vous ?

LE DOCTEUR.

Même Air.

Ne peut-on pas avoir la guerre ?
Et dans ce cas ,
Les trois garçons , dont elle est mere ,
Seront goujats.
C'est un charmant , & noble emploi
De faire des hommes au Roi.

COLOMBINE.

Mais , Monsieur , rien ne m'échappe.
Vous venez de dire que vous n'aviez ja-
mais eu d'enfans ; votre fille Isabelle ne
vous appartient donc pas ?

LE DOCTEUR.

Tais-toi. Ce sont des secrets de famille
dans lesquels tu ne dois point entrer. Mais
voici tout le mystère.

Air. Un inconnu.

Dans le moment que j'épousai sa mere ,
Je la sçavois grosse comme un tambour ?
Et la commere
M'épousa pour

Prendre un manteau qui couvrît nuit & jour
Tous les enfans qu'elle viendrait à faire.

Et comme la Loi ordonne que les enfans que fait la femme soient ceux du mari, voilà pourquoi il n'y a que moi qui suis son pere, en dépit d'elle, de toi, de tout le monde, & de moi-même.

CASSANDRE.

En tiens-tu, Colombine ? Te voilà muette. Voilà ce que c'est que d'être Docteur, on ferme la bouche à tout le monde. Mais, mon ami, allons donc voir les petits enfans qui font tout de même que si vous étiez grand-pere.

LE DOCTEUR, *en sortant avec Cassandre.*

Colombine ! reste avec ma fille, tandis qu'elle causera avec cet Eunuque qui vient ici. Que sçait-on ? s'il lui alloit prendre une envie de femme grosse ?

COLOMBINE.

Air. Le Mirliton.

Hardiment seuls je les laisse
Qu'est-ce qu'il arrivera ?
Je réponds de leur sagesse
Puisqu'entre eux deux il n'y a
Qu'un seul mirliton, mirliton, mirlitaine,
Qu'un seul mirliton, dondop.

Elle sort.

SCENE V.

LÉANDRE, ISABELLE.

LEANDRE, *déguisé comme il a déjà paru.**Air. Nous sommes précepteurs d'Amour.*

MADAME, parlez sans façon,
Pourrai-je ne pas vous déplaire ?
Et souffrirez-vous un garçon,
Qu'on a privé du droit d'en faire ?

ISABELLE.

Oui, mon cher Eunuque, vous m'avez
plû d'abord. Il y a comme-ça des Phyfio-
nomies qui vous reviennent tout d'un
coup, & qui vous feroient faire toutes
sortes de choses. Comment vous appelez-
vous ?

LÉANDRE.

Ah ! Madame, depuis que je suis ce
que vous sçavez, je cache mon nom à
toute la Terre du monde. Nommez-moi
comme il vous plaira, mais surtout. . . .

Air. Quand je tiens de ce jus d'Octobre.

N'exigez point, belle Isabelle
Que mon vrai nom paroisse au jour ;

L' E U N U Q U E.

ISABELLE.

Eh bien , je veux qu'on vous appelle
Dorénavant, Monsieur, tout court.

Que je maudis cette infâme Turquie de
vous avoir accommodé comme-ça ! cela
fait dresser tous les cheveux d'horreur.

Air. Com' v'la' qu'est fait !

Vous avez assez bonne mine ;
Vous paroissez être bienfait ;
Je vous vois la jambe très-fine ,

Léandre fait un entrechat.

Vous semblez avoir du jarret.

LEANDRE.

Mais d'une créature humaine ,
Je ne suis hélas qu'un extrait !
Vous diriez , sensible à ma peine ,
Si le reste à vos yeux s'offroit ,
Com' v'la qu'est fait !
Com' v'la qu'est fait !

ISABELLE.

En vérité c'est bien dommage qu'un si
joli homme. . . .

LEANDRE.

Air. Allez donc , jouez violon.

A quoi peut servir ma figure ?
Je songe à ma triste aventure
Qui jamais n'aura guérison.
Un Crocheteur m'est préférable :

P A R A D E.

Si le jour il travaille en Diable ;
Avec sa femme , en sa maison ,
Le soir il peut. jouez violon ;
Ta la la la , &c.

I S A B E L L E.

Mais si ces Mahométans continuent , il
ne restera pas en France un homme en-
tier. Il n'y en a pas déjà trop.

Air. Menin qu'étoit plus fort ;

Devroit-on séparer
Un homme de lui-même ?
Cette fureur extrême
Ne se peut digérer.
Voudroient-ils , sur la Terre ;
Ces Turcs , ces assassins ,
Etre les seuls à faire
Ce qu'on fait d'ordinaire ;
Quand on fait les humains.

~~L E A N D R E.~~

Votre état me touche sensiblement. Et si
vous étiez comme je voudrois , je ne pour-
rois m'empêcher de vous avouer la passion
que vous m'inspirez.

L E A N D R E.

Madame , est-il bien vrai ? Ah ! que ne
suis-je borgne & aveugle ? puisque dans
l'instant que je vous ai vuë , mes yeux se

L' E U N U Q U E.

sont si fort troublés.... qu'enfin je vous adore. O Ciel ! quoi nous nous aimons ?

I S A B E L L E.

Air. Le Démon malicieux & fin.

Oui, pour vous, mon cœur s'est attendri,
Mais vous ne serez point mon mari :
J'épouserois plutôt un éclanche,
Qu'un homme que l'on a fait rasibus ;
Un gigot brille au moins par son manche ;
Et s'il est tendre, il rend beaucoup de jus.

Cependant, au plutôt je veux être épousée.
Depuis que de ces lieux Léandre est éclipsé,
J'adorai trois ingrats, qui tous m'ont refusée ;
Et chacun, en fuyant, un enfant m'a laissé.
Patience, attendons ; dans cette grande Ville,
J'en puis engeoler un qui soit moins difficile.

L E A N D R E.

Air. Vlà le plaisir des Dames.

Vous avez donc eu trois Amans ?

I S A B E L L E.

Vlà le plaisir des Dames.

L E A N D R E.

Léandre en croyoit vos sermens ;
Il comptoit sur des feux constans :

Mais sans rougir,

Récompenser trois flammes !

I S A B E L L E.

Vlà l'plaisir des Dames,

Vlà l'plaisir,

P A R A D E.

Je ne suis pas venue au monde pour abolir les loix. Ah ! si vous étiez entré à notre service trois ans plutôt , vous auriez été témoin de tous les amusemens que mes Amans me procuroient.

Air. Là-haut sur ces montagnes,

Qu'il seroit beau d'entendre
Tous les murs de ces lieux !
S'ils pouvoient vous apprendre
Nos plaisirs & nos jeux ;
De combien de tendresses ,
De baisers , de caresses ,
Fut témoin l'escalier ;
Et selon mon caprice ,
La Cuisine & l'Office ,
La cave , & le grenier.

L E A N D R E.

Mais , Madame , je vous avertis que Léandre va bientôt paroître en ces lieux. Je l'ai vu à Reims , à mon retour de Constantinople ; & il m'a même chargé de vous remettre de sa part trois pièces de Tapisseries du Levant , qu'il vous envoie.

ISABELLE.

Ah ! que de joye ! Je vais revoir Léandre , dis-tu ? Il est à Reims ? Eh ! que fait-il là depuis trois ans ?

Vous sçavez qu'il se plaignoit depuis longtems d'être trop resserré. Ce mal a toujours augmenté, & il s'est vû tellement constipé, qu'il ne pouvoit plus rendre une seule bouchée. Il a consulté nombre de Médecins ; Enfin,

Air. Vous veillez lorsque tout sommeille

Par un innocent artifice,
Il a recouvré la santé.
A Reims, il vit de pain d'épice,
Par ordre de la Faculté.

I S A B E L L E.

Mais on en vend dans cette Ville,
Pourquoi se soustraire à nos yeux ?

LEANDRE.

Sans doute, il est bien plus utile
De le manger dessus les lieux.

S'il vous épouse à son arrivée, comment ferez-vous pour lui déguiser la brèche qu'on a faite à son honneur ?

I S A B E L L E.

Lorsque nous irons nous coucher pour notre mariage. . . .

Air. Les filles de Montpellier.

Tu fermeras le rideau,

P A R A D E.

33

J'éteindrai notre chandelle ;
Pour attraper le nigaud ,
Je fuirai dans la ruelle ,
Aihe , Aihe , Aihe ,
D'un ton de Pucelle ,
Criant , Aihe , Aihe , Aihe !

LEANDRE.

Ah ! Madame , Léandre est Grec ; il
s'apercevra de tout.

ISABELLE.

Eh bien ! au bout du compte , je m'ima-
gine qu'il ne m'en voudra pas tant de mal.

Air. Vous voulez me faire chanter.

Mon Père n'est qu'un franc Cocu ;
Grâce aux soins de ma mère ,
Et Leandre est bien convaincu
Qu'un Cocu fut son père :
Au moment qu'il s'apercevra
Que je ne suis plus fille ;
Je compte qu'il prendra cela
Comme un bien de famille.

LEANDRE.

Non , non. Il n'est pas homme à se mou-
cher du pied , & surtout quand il verra
une progéniture étrangère , c'est alors qu'il
ne sera plus maître de sa colère.

Cij

L'EUNUQUE.

Air. Le tems se barbouille.

Je prévois bien de la brouille ,
 Quand Léandre arrivera ,
 C'est peu de vous chanter pouille ,
 Je croi qu'il vous rossera ;
 Le tems se barbouille , bouille , bouille ,
 Le tems se barbouillera.

ISABELLE.

Air. Sans dessus dessous , sans devant derrière.

Ce seroit un désagrément. *bis.*

Il faut cacher à mon Amant ,

Que par trois fois l'on m'a fait mère ;

Sans dessus dessous , sans devant derrière ,

Avant qu'il devint mon Epoux ,

Sans devant derrière , sans dessus dessous.

J'imagine déjà un bon moyen. Tu n'as
 qu'à dire que tu es marié , & que ces enfans
 sont les fruits de ton mariage.

LEANDRE.

Bien caché à qui le cul voit !

Léandre sçait que je suis Eunuque de-
 puis quinze ans , & votre fils aîné n'en a
 que trois au plus.

Air. Ici je fonde une Abbaye.

Je ne puis faire votre affaire ,

Inventez un autre secret

Pour qu'un homme passe pour père

Il faut , au moins , qu'il soit complet.

P A R A D E.

37

I S A B E L L E.

Il est vrai ; je n'y pensois plus. C'est que l'on a de la peine à croire ce que l'on ne desire pas.

L E A N D R E.

Hélas ! Mon malheur n'est que trop véritable.

Air. Le Père Barnaba.

D'un Sérail échappé,
J'arrive de Turquie;
Un Turc , après soupé,
Rempli de barbarie ,
D'un coup de sa faucille ,
M'a , dans ce Pays-là ,
Fait laisser la Béquille
Du Père Barnaba.

Un Valet apporte un paquet.

Mais voici les tapisseries dont je vous ai parlé , & que je vous présente au nom de Léandre.

On déroule les tapisseries.

I S A B E L L E.

Que vois-je ! juste Ciel , mes trois fils en peinture !
Ah ! Léandre sçait donc toute mon aventure ?
Ma Renommée , à Reims , a sans doute volé ,
Non seulement à Reims , mais peut-être à Salé :

C iij

C'est envain qu'à ses yeux , je veux passer pour fille ?
Recevant mes enfans travaillés à l'aiguille.

Air. M. Charlot,

Oui , trait pour trait ;
On les a sçu peindre ;
Il ne leur manque guères
Que le caquet ,
Voyez quels yeux !
Qu'ils sont nerveux !
Ils ressemblent aux pères ,
Ma foi , ce sont eux.

LEANDRE *feignant de la colère.*

Oh ! je n'y puis plus tenir ! vous aimez
Léandre , vous m'aimez , & vous vous rap-
pellez avec amour le souvenir des peres de
ces merdailles.

Air. Sambleu ! morbleu ! Marion !

C'en est assez pour moi , ce jeu
Devient plus amer que Rhubarbe ;
Sambleu !

Le courroux m'arrache la barbe ,
Morbleu !

Il ôte sa fausse barbe !

ISABELLE.

Air. Les Trembleurs.

Faut-il ainsi me surprendre ?

Ah ! Ciel ! que viens-je d'apprendre !

Je ne revois dans Léandre

Qu'un Eunuque, à son retour.

Je l'avouë avec franchise,

La frayeur m'a tant surprise,

Que je fais, dans ma chemise,

Mon petit, & mon grand tour.

Ah je me meurs.

L É A N D R E.

Elle se pâme ! ah ! Ciel vîte une pelle à Cul.

Isabelle s'évanoüit sur la chaise qu'on lui apporte.

Ah ! chere Isabelle , revenez à vous.
C'est une feinte que j'ai mise en jeu , pour
éprouver votre fidélité. Tout a réussi au gré
de mes fouhairs , & vous allez tout-à-l'heure
apprendre que vous n'avez jamais aimé que
moi.



SCENE VI. ET DERNIERE.

CASSANDRE, LE DOCTEUR,
LEANDRE, ISABELLE,
COLOMBINE.

LEANDRE.

Air. Allons la voir à S. Cloud.

Vous venez fort à propos ;
Reconnoissez-vous Léandre ?

COLOMBINE ET LE DOCTEUR.

Ensemble.

C'est lui-même en chair & en os.

LEANDRE.

Oui , j'ai voulu vous surprendre.

CASSANDRE.

Ah ! Monsieur PEunuque , bon jour !

LEANDRE.

Non , non , mon Oncle , c'est un tour ,
Une supercherie.

ISABELLE, *revenant de son évanouissement.*

Ah ! vous me rendez la vie.

Je conviens , mon cher Léandre , de vous avoir fait quelques niches pendant votre absence ; mais je suis excusable , puisque nous n'avions pas encore passé le bail de l'Hyménée.

Air. Ma raison s'en va beau train.

Je n'en dois pas être moins
L'objet de tes tendres soins :
Ah ! combien j'en vois
Dans l'état bourgeois ,
Et dans le rang superbe ,
Tranquillement Cocus en bois ,
Et tu ne l'es qu'en herbe ,
Lon là ,
Et tu ne l'es qu'en herbe.

L E A N D R E.

Il est tems de finir votre erreur ; je ne suis point sorti de Paris , & c'est moi que vous avez toujours vû sous les différentes figures des hommes sous qui vous avez succombé. Je vous épouse à l'aveuglette , & je suis trop content, puisque votre vertu a résisté à la tentation de mon Oncle.

L'EUNUQUE;

Air. Reçois dans ton Galetas;

J'avois dessein d'éprouver
La foi de mon Isabelle ;
J'ai fait semblant de m'esquiver ;
Mais j'étois toujours avec elle ,
Et de ses trois enfans , enfin ,
Je suis le Père & le Parrain. *bis.*

Air. Sans le sçavoir.

Elle croyoit dans les Guinguettes ,
Prodiguant ses faveurs secrètes ,
De mes rivaux combler l'espoir :
Mais mon adorable Isabelle
N'a donné qu'à moi le mouchoir.
Par hazard elle fut fidelle
Sans le sçavoir.

Air. A la façon de Barbari.

D'un vrai Scaramouche j'avois
Emprunté la figure ;
D'Arlequin je contrefaisois
Les gestes & l'allure ;
J'ai pris la barbe à Pantalon ;
La fari don denne , la fari don don ;
Sous ces trois noms , j'en ai jouï
Biribi ,
A la façon de Barbari ,
Mon ami.

J'aurois voulu pouvoir comme le maître
du Tonnerre , prendre encore mille figures
de différens insectes.

Air. Ton humeur est Catherine.

Afin que plusieurs mortels

P A R A D E.

43

Donnassent dans le panneau ;
Jupiter se fit pour elles
Cigne , Métal , ou Taureau :
Mon feu , qui n'a point de bornes ,
Se seroit fait un régal
De vous plaire en bête à cornes ,
Ane , Mulet , ou Cheval ,

I S A B E L L E.

Non , je ne puis m'empêcher d'approu-
ver de si tendres sentimens. Je vous par-
donne vos déguisemens en faveur de l'in-
vention ; oui Léandre , je vous pardonne.
Attrapez-moi toujours de même.

L E A N D R E.

Air. On dit que vous aimez les fleurs.

Je l'avouerais de bonne foi ,
Pardonnant cette offense ,
Mon Isabelle n'a pour moi
Que trop de complaisance ;
N'a que trop de... N'a que trop de...
Que trop de complaisance ,
Que trop...
Que trop de complaisance !

C A S S A N D R E.

Air. A sa voisine.

Pour vous je ressentais un feu

L'EUNUQUE:

Qui causoit mon martyre ;
 Mais à l'aspect de mon neveu ;
 Je n'ai plus rien à dire :
 J'avois mis mon épingle au jeu ,
 Je la retire.

LE DOCTEUR:

Air, Les billets doux.

Puisqu'il n'est plus aucun débat ;
 Signez : j'ai sur moi le contrat ,
 Je ne sçais pas écrire.

Tous les Acteurs *répètent.*

Je ne sçais pas écrire.

LE DOCTEUR:

Le Notaire dit qu'il est bien ;
 Mais voyez s'il n'y manque rien ;
 Jamais je n'ai sçû lire.

Tous les Acteurs *répètent.*

Jamais je n'ai sçû lire.

LE DOCTEUR.

Eh bien! mangeons, dançons, faisons toujours la nôce,
 C'est un plaisir plus grand que d'aller en carosse :
 Qu'ils aillent , du festin , dans leur lit nuptial :
 Car se coucher ensemble est le point capital.
 Nous songerons , après leur passe-tems céleste .
 A nous bien arranger pour finir tout le reste.

PARADE.

49

COLOMBINE, à Isabelle & Léandre.

Air. Nous autres bons Villageois.

Sans que l'on vous dise amen ;
Vous fites trois fois un Léandre ;
Mais quand on prévient l'Hymen ,
Ce qui vient , il faut bien le prendre :
En Alzace c'est bel & beau ,
On prend la vache & le veau ,
On peut vous dire à tous les deux
Vous allez pondre sur vos œufs.

LEANDRE, & ISABELLE:

Nous allons pondre sur nos œufs.



D I V E R T I S S E M E N T.

LEANDRE.

Air. A sa voisine.

L'Hymen va donc nous rassembler ;
 Sous ses loix il nous range.
 Tant que l'Amour le fait aller ,
 Il est beau comme un Ange :
 Il nous excite à nous galler
 Où ça demange.

ISABELLE.

Même Air.

L'Hymen , à ne point vous flatter ;
 Est un horloge étrange ,
 Qu'il faut monter , & remonter ,
 Sinon il se dérange ;
 Et les voisins viennent gratter
 Où ça demange.

CASSANDRE.

Même Air.

L'esprit de la femme est malin ;
 Toujours elle se vange :
 Au moindre soupçon de chagrin ;
 Soudain , change pour change :
 Il faut qu'elle se gratte enfin ,
 Où ça démange.

PARADE.
COLOMBINE.

47

Même Air.

Je crois qu'on ne pourra traiter
Mon sentiment d'étrange ;
Je renoncerois à porter
Et panier , & fontange ,
Plutôt que de ne pas gratter
Où ça demange.

LE DOCTEUR.

Même Air.

De l'Hymen je ne puis tâter ;
C'est un malheur étrange ;
La table sçait me ragouter ;
J'y ris , j'y bois , j'y mange.
C'est toujours un peu se gratter
Où ça demange.

COLOMBINE, *au Public.*

Même Air.

En desirant vous contenter
Aurions-nous pris le change ;
Si nos jeux ont sçu mériter
Quelque peu de louange
Messieurs , vous pouvez nous gratter
Où ça demange.

On danse une Contredanse.

FIN.

V A R A G E

C O L O M B I N E

Musée de la Ville de Paris

Je crois qu'on ne pourra pas

l'appeler un ouvrage de

l'enseignement à l'école

de parler de mariage

l'histoire que de ne pas

l'appeler un ouvrage

de mariage

LE DOCTEUR

Musée de la Ville de Paris

De l'Hygiène de la

C'est un ouvrage

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

de l'Hygiène de la

AGATHE,
OU
LA CHASTE PRINCESSE,
TRAGEDIE.

Par M. GRANDVAL le Pere.

Le Prix est de 1 liv. 10 s.



A PARIS.

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous
de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVI.

AGATHÉ

OU

LA CHASTE PRINCESSE

TRAGÉDIE

Par M. GRANDVILLER

Le Prix est de 1 liv. 10 s.



PARIS

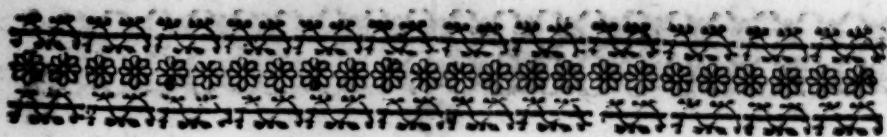
Che DUCHESNE, Libraire, rue St. Jacques, au-dessous
de la Fontaine St. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVI.

EPITRE DEDICATOIRE,

A M * * *.

O Vous , qui pétillant d'une héroïque audace ,
Sur Pégase volez au sommet du Parnasse ,
Oserai-je en tremblant baiser votre talon ?
» Nous sommes tous égaux étant fils d'Apollon,
Me dites vous : tant mieux , c'est ce qui m'encourage
A venir hardiment vous offrir mon hommage.
N'attendez pas ici qu'en Carmes excellens ,
J'instruise le Public de vos rares talens.
Eh , qui ne connoît pas l'admirable Z...
La touchante M... & l'adorable A.... ?
Qui n'est pas enlevé par leurs sublimes traits !
Je laisse aux Connoisseurs à vanter leurs attraits :
Heureux , si vous daignez (ornement de notre
âge)
Jeter un doux regard sur ce petit Ouvrage.
Si vous le regardez avec quelque bonté ,
Crac , il va d'un plein saut à l'immortalité.



AVIS AU LECTEUR.

ON n'a point entrepris de chanter dans
ces Vers ,

Rome , ni ses enfans vainqueurs de l'Univers ,
Ni les fameuses Tours qu'Hector ne put dé-
fendre ,

Ni les combats des Dieux aux rives du Sca-
mandre.

On ne veut qu'y chanter deux fidèles Amans ,
Leurs plaintes , leur amour , leurs plaisirs ,
leurs tourmens ;

Et comme ils attendoient qu'un heureux Hy-
mée

Vînt de mille faveurs combler leur destinée.

L'un & l'autre cependant

N'en croqua que d'une dent.





PROLOGUE.

EURIPIDE , aux Spectateurs.

MOI , l'ombre d'Euripide au style magnifique ,
Immortel ornement de la Scene tragique ,
Je sors du noir séjour de l'enfumé Pluton ,
Où coule le Léthé , le Styx , le Phlégeton ,

Comme aujourd'hui l'on joue une Pièce nouvelle ,
Je veux vous rémoigner quel est pour vous mon zèle ,
Et je viens tout exprès paroître devant vous
Pour vous apprendre un fait que vous ignorez tous.

Sachez qu'il est là-bas une cruelle gêne
Que l'on fait éprouver à qui trouble la Scene ;
Auteurs malicieux , incommodes Cracheurs ,
Caballeurs , Criailleurs , Sifleurs & Tapageurs ,
Tous sont plongés au fond d'une cuve bouillante ,
Tisiphone en fureur sans cesse les tourmente ,
Et sans cesse leur crie , ah ! ah , Perturbateurs !
Siflez tout votre soû , siflez , siflez , Messieurs.

Profitez , Spectateurs , d'un avis charitable.
On va représenter un Ouvrage admirable ,

PROLOGUE.

Qui surpassant tous ceux de Sophocle & les miens ;
Peut enrichir lui seul tous les Comédiens.

Ecoutez le récit d'une flamme publique ,
Le tour harmonieux d'un vers plus qu'énergique ,
Les nobles sentimens & les vives ardeurs
Qui savent émouvoir , ravir les plus grands cœurs.
Voyez comme on y peint la Vertu , douce, aimable ,
Et le Vice, à son tour, affreux & haïssable.
C'est ainsi que tout homme, employant son loisir,
Doit sçavoir allier la Sagesse au Plaisir.
La Scene aux yeux du Sage ouvre sans cesse un Livre :
Voir & sentir c'est être , & réfléchir c'est vivre.
Enrichissez votre ame avec ce grand trésor.
Ramenez , s'il se peut, les jours de l'Age d'Or :
Surtout pour éviter toutes sortes de blâmes ,
Ne criez point, Messieurs, haut les bras, place aux
Dames.

Tous ces vils cris ne font que troubler les Acteurs.
Si vous vous comportez en sages Spectateurs ,
Vous aurez sur la fin, pour surcroît d'abondance ,
Vaudeville, Duo, Tambourin, Contredanse.



AGATHE,
TRAGÉDIE.

A C T E U R S.

EURIPIDE , faisant le Prologue.

AGESILAS , Souverain d'un petit Royaume , situé dans un petit coin de l'Orient.

AGATHE , Princesse élevée à la Cour d'Agésilas , & tant soit peu sa parente.

AXIAME , Confidente d'Agathe.

COLIN , Confident d'Agésilas.

ARTABAN , Brigadier d'Armée.

{ ARDILLON ,
{ APR'À-TOUT , Officiers.

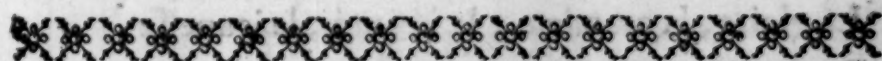
Un Sergent.

Soldats.

La Scene est à Tobu , Capitale du Royaume d'Agésilas.



AGATHE,
O U
LA CHASTE PRINCESSE,
T R A G E D I E.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais d'Agathe.

LA PRINCESSE AGATHE, AXIAME.

AXIAME.



E Soleil renaissant ramene la lumiere,
Et ses nouveaux rayons frappent notre pau-
piere.

Ecoutez les accens des tendres rossignols,
Qui chantent leur Amour sur les plus doux bémols.

10

A G A T H E ;

Avancez , écoutez l'aimable Tourterelle ;
Jurer à son Amant une ardeur éternelle ,
Venez voir les Oiseaux qui , volant dans les airs ,
Semblent mêler leurs voix aux célestes concerts.

LA PRINCESSE , *tristement.*

N'allons pas plus avant , demeurons, Axiame.

A X I A M E.

Madame , qu'avez-vous ? Qui vous chiffonne l'ame ?
Vous pour qui tous les Dieux prodiguant les plaisirs ,
Semblent par leurs faveurs prévenir vos desirs ,
Qui peut vous inspirer cette sombre tristesse ?
La gloire , la grandeur , la beauté , la jeunesse ,
Bref , vous possédez tout ; quel sort a plus d'appas !
Et qui peut être heureux , si vous ne l'êtes pas ?

LA PRINCESSE.

De ton zèle pour moi je ne suis point en doute ;
C'est trop me taire , apprens....

A X I A M E.

Parlez , je vous écoute.

LA PRINCESSE.

Tu sçais de quelle ardeur le Prince Agéfilas ,
Ce Guerrier si fameux brûle pour mes appas.
Quoique jeune & Gascon , il est modeste & sage :
Une noble pudeur colore son visage ,
Et comme un jeune cœur est bientôt enflammé ,

TRAGÉDIE.

31

Il me vit , il m'aima , je le vis , je l'aimai.
 J'affectai cependant une vertu correcte.
 Une Princesse sage est toujours circonspecte ,
 Je lui cachai trois jours l'excès de mon tourment ,
 Qu'il m'en coûta , Grands Dieux ! On souffre diable-
 ment ;

Mais enfin lui voyant une ardeur si parfaite ,
 De si pressans désirs , j'avouai ma défaite.

AXIA ME.

Je sçai qu'à mon départ un bienheureux Hymen
 Vous alloit faire dire à tous les deux , Amen ,
 Mais ce qui s'est passé , Madame , en mon absence....

LA PRINCESSE.

Nous attendions ce jour avec impatience.
 Cependant son Rival , le superbe Alcanor ,
 N'ayant pû m'éblouir avec ses vestes d'or ,
 Vient me surprendre un soir, il entre dans ma chambre,
 C'étoit. . . . oui justement le second de Septembre.
 Le Traître m'entraîna sur le bord de mon lit ,
 Là , malgré mes sanglots , mes larmes , mon dépit ,
 Il me....

AXIA ME.

Il vous ?

LA PRINCESSE.

Il me....

AXIA ME.

Achevez, je vous prie.

LA PRINCESSE , *d'un ton fort & douloureux.*

Il me ravit la fleur que j'avois tant chérie.

A X I A M E.

Quoi , le Barbare ainsi contenta ses amours !

LA PRINCESSE.

Oui , mais incontinent ie lui tins ce discours ?

Eh bien , es-tu content d'avoir honni , perfide ,

Une tendre colombe , une brebis timide ?

Pour échapper en vain tu te veux efforcer ;

Avant que le perfide ose me réoffenser ,

Crirai-je , allez chercher les Archers de ma garde ;

Tu vas être puni , méchant , ame paillard.

Il vouloit s'évader , je le ferrois toujours.

J'avois en cet instant plus de vigueur qu'un Ours.

Madame , par pitié , que je gagne la plaine.

Non , non , infâme , non , ton espérance est vaine.

Laissez-moi me tirer , Madame de vos bras !

O ! puisque tu y es , tu y demeureras.

Malgré tous mes efforts , le perfide , le traître ,

S'échappe de mes mains , saute par la fenêtre ,

Et pour se dérober à cent coups de gourdin ,

Il fend rapidement la cour & le jardin.

Lorsque je me vis seule & presque demi-nue ,

O ma pudicité ! Qu'êtes-vous devenue !

Mon honneur est , ma foi , diantrement racourci.

Que devint mon Amant en apprenant ceci !

TRAGÉDIE:

13

Il trouve son Rival , il le force à se battre ;
Et rempli de fureur, faisant le Diable à quatre,
Lui porte un coup puissant à travers le rognon ;
Et parmi les défunts le met en rang d'oignon.
Dans le même moment , tout fier de sa victoire ;
Il veut partout prôner son triomphe & sa gloire ;
Mais las ! dans ce combat , mon cher Agéfilas
D'un fatal coup d'estoc se trouve atteint au bras.
Il fallut lui couper.

AXIAME.

Quoique ce coup assomme ;
C'est quelque chose encor que les trois quarts d'un
homme,
Cela vaut mieux que rien. Est-il hors de péril ?

LA PRINCESSE.

Oui , depuis quelques jours.

AXIAME.

Eh bien ! que ne vient-il ,
Puisqu'il se porte mieux , pourquoi cette tristesse ?

LA PRINCESSE.

Mais voudra-t-il encor regarder sa Princesse ?
Je crains de lui paroître un objet odieux ;
Je n'oserai jamais sur lui lever les yeux.
Enfin je ne suis point de ces femmes hardies
Qui se fourent par-tout , j'asent comme des Pies,
De quel front à ses yeux oser me présenter ?

Mes appas profanés pourroient-ils le tenter ?
 En dépit d'un amour aussi pur que le nôtre ,
 Il aura du mépris pour les restes d'un autre ;
 Indigne de lui plaire & d'oser l'approcher ,
 Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

A X I A M E.

Vous cacher ! Et pourquoi ne plus oser paroître ?
 Quoiqu'ait fait Alcanor , eh bien , qu'en peut-il être ?
 Si par son noir projet poussé plus fort que jeu ,
 Votre honneur est , Madame , écorné tant soit peu ,
 Agéfilas , après son accident funeste ,
 Est-il entier lui-même ? Allez , je vous proteste.
 Qu'il viendra vous trouver d'un air soumis & doux ;
 D'ailleurs ignore-t-il que ce fût malgré vous ?
 Ainsi , ce ne fut pas , Madame , votre faute ,
 Et vous n'en devez pas aller tête moins haute.

L A P R I N C E S S E.

Tu le crois ? En effet j'y fais réflexion ,
 Je n'ai point à rougir d'une telle action.
 N'ayant pas consenti je n'en suis pas moins chaste ,
 C'en est fait , reprenons mes grands airs & mon faste.
 Parlons de mon Héros. T'es-tu fait raconter ,
 Le nombre des exploits.... Mais qui les peut compter ?
 Que de faits glorieux rempliront son Histoire !
 Le grand titre de Roi n'est que la moindre gloire ,
 Il est encor plus grand par ses travaux guerriers ,

TRAGÉDIE.

15.

Son noble chef est ceint d'innombrables lauriers ;
Mille fois on l'a vû jurant plus que dix Fiacres ,
Faire dans les combats massacres sur massacres ,
Sans considérer rien & sans se ménager ,
Fourager , ravager , saccager , égorger.
Il fait tout ce qu'un Dieu pourroit à peine faire ,
Et Mars en le suivant craint d'être téméraire ,
Mais dès que les vaincus se rendent , sont soumis ,
Il ne les compte plus parmi ses ennemis.

Rappelle-toi ce jour si grand , si mémorable ,
Où le farouche Arbal au regard effroyable ,
Se voyant terrasser implora ses bontés ,
Et pour sauver ses jours fit mille lâchetés.
Satisfait des respects de cette ame si fière ,
Content de sa victoire il lui fit grace entière ,
Il retint son courroux , modéra ses fureurs ,
Et se vainquant , vainquit le vainqueur des vainqueurs :
Il possède au parfait , courage , grandeur d'ame ,
Prudence , fermeté . . .

AXIAME.

Je sçai de plus , Madame ,
Qu'il a l'esprit orné de cent talens divers ;
Il fait des vers en prose ; & de la prose en vers.

LA PRINCESSE.

Mais, n'admirez-vous pas cette face divine ,
Qui sans doute du Ciel tire son origine ;

Ces membres élégans tous formés au compas ;
 Ces cheveux qu'Apollon ne désavoueroit pas ?
 En quel autre , dis-moi , peut-on trouver ensemble
 Les divers agrémens qu'en lui seul il rassemble ,
 Et ce charme secret dont l'œil est enchanté ,
 Et la grace , plus belle encor que la beauté ?
 Aussi ne pense pas que ce soit sa couronne
 Qui me force à l'aimer , ce n'est que sa personne ;
 Pour être Souverain, il faut bien des vertus ;
 Pour être Agéfilas, il en faut encor plus.

A X I A M E.

Je ne m'étonne point de cette vive flamme ;
 Où si violemment s'abandonne votre ame.

L A P R I N C E S S E.

O bienheureux bosquets , où dans nos purs amours
 Nous coulions tous les deux le tems , les heureux jours !
 Jours devenus momens ! momens filés de soye !
 Agréables soupirs , pleurs enfans de la joye.
 Nous n'épargnions regards , transports , ravissements ,
 Mélange dont se fait le bonheur des Amans.

A X I A M E.

Votre mémoire est sûre & rien ne vous échappe ,
 Je vois qu'en cet instant vous mordez à la grappe.
 Oui , certains yeux fripons....

L A P R I N C E S S E.

Je ne le puis celors ;

Mais

Mais comme mon amour peut enfin m'aveugler ,
Ne me déguise rien, parle , je te l'ordonne.
Avec les qualités dont brille sa personne ,
Ai-je mal fait , dis-moi , de lui donner mon cœur ?

AXIAME.

Monfieur vaut bien Madame , & Madame Monfieur.

LA PRINCESSE.

Quand pourrai-je donc voir le Héros que j'adore ?
Hélas , que ce defir me pique & me dévore !
Mais , j'apperçois , je crois , ce cher Agéfilas.

AXIAME.

Madame , c'est lui-même.

LA PRINCESSE.

O Dieux , qu'il a d'appas ?
Mais il fait un bouquet ; ah ! c'est pour moi , je gage.
Tirons-nous à l'écart dans ce prochain bocage ,
Ecoutons un moment quels seront ses discours ,
Et s'il se reflouvient de nos chastes amours.



SCENE II.

AGÉSILAS *cueillant des fleurs.*

T Endres & vives fleurs , dont brille ce parterre ,
Souffrez que je vous fasse abandonner ces lieux.

Je vous arrache de la Terre

Pour vous élever jusqu'aux Cieux.

Tant que dureroit le printemps

Des jardins émaillés vous feriez la parure ,

Mais ne vaut-il pas mieux l'être quelques instans

Duchef-d'œuvre de la Nature ?

Je sçais que vous quittez les aimables zéphirs

Et je m'apperçois bien que ce n'est pas sans peine ,

Mais vous sentirez des soupirs

Plus doux cent fois que leur haleine.

Je vous prive , il est vrai , des regards pleins de feux

Du grand astre qui nous éclaire ,

Mais dans les yeux qui m'ont sçu plaire

Pour un soleil perdu vous en trouverez deux.

Je l'apperçois venir cette plus que mortelle.

Quels ravissans appas ! ah morbleu , qu'elle est belle !

Je cède à tant d'attraits & dans cet heureux jour

Je ne vois , je n'entends , je n'haleine qu'amour.

SCENE III.

AGÉSILAS , LA PRINCESSE , AXIAME.

AGÉSILAS.

O Serai-je, en tremblant, Princesse à l'odeur d'ambre ,

Vous présenter un corps auquel il manque un membre ?

LA PRINCESSE.

Pourvû que vous ayez sain & sauf le milieu ,
C'est-à-dire ce cœur digne d'un demi-dieu ,
Vous êtes trop parfait , je serai trop heureuse .
Ma passion est pure & point du tout verreuse :
Soyez borgne , manchot , j'aime votre retour ;
Si vous me rapportez un cœur rempli d'amour .

AGÉSILAS.

Ah , vous m'assassinez d'excès de courtoisie !
Mon ame en cet instant de plaisir s'extasie
Par ce propos rempli de suave liqueur ,
O bel astre luisant ! Brioche de mon cœur :
Pour mon ardent amour ô douce rocambole !

LA PRINCESSE.

Je ne donne jamais ni cassade ni colle.

AGÉSILAS.

Puisque vous m'assurez , mon trognon potelé ;

Que vous aimez encore un amant mutilé ,
 Pour payer dignement une ardeur si loyale ,
 Sans tant préambuler , sans plus long intervalle ,
 Je vous donne aujourd'hui ma couronne & ma foi ,
 Belle Agathe , regnez sur mon Peuple & sur moi.

Ah , quand le Dieu d'Hymen nous tiendra sous sa
 chaîne ,

Je ne m'occuperai qu'à caresser ma Reine ,
 Je la bouchonnerai , baisera nuit & jour ,
 Et puis répu , guédé des plaisirs de l'amour ,
 Je volerai pour vous de victoire en victoire ;
 Partout de votre nom je répandrai la gloire ,
 Je veux par mes exploits faire mille ja'oux ,
 Pour revenir plus grand & plus digne de vous.
 Que mon sort , ma Princesse , excitera d'envie !

LA PRINCESSE.

Que sous d'aimables loix mon ame est asservie !

AGÉSILAS.

Qu'il m'est doux de vous voir partager mon ardeur !

LA PRINCESSE.

Qu'il m'est doux d'enchaîner un si grand belliqueur !

AGÉSILAS.

L'Amour est un matois aussi vieux que le monde ;
 Il brûle de ses feux le Ciel , la Terre , & l'Onde ,
 Il est le plus puissant & le plus grand des Dieux ,
 Et toutefois , Agathe , il loge dans vos yeux.

TRAGÉDIE.
LA PRINCESSE.

21

Qu'un discours si flatteur sensiblement me touche !
La persuasion parle par votre bouche.

AGÉSILAS.

Le sucre le plus doux , le plus excellent miel
Après de vos faveurs n'ont pour moi que du fiel.

LA PRINCESSE.

Tout mâle (excepté vous) loin de me rendre alaigre
Ne m'est que chicotin confit dans le vinaigre.

AGÉSILAS.

Pour bien réciproquer à ces mots gracieux ,
Il faudroit tout l'esprit qui brille dans vos yeux.

LA PRINCESSE , *vivement.*

Mais, m'aimes-tu bien fort, cher objet de ma flamme

AGÉSILAS , *vivement.*

Si je t'aime bien fort , délices de mon ame !
Ah ma Reine , doutez des feux du firmament ;
Doutez que le Soleil ait aucun mouvement ;
Doutez de vos vertus , de votre beauté même ,
Mais ne doutez jamais de mon amour extrême.

LA PRINCESSE.

Qu'on verra s'écouler & de nuits & de jours
Avant qu'Agathe soit changeante en ses amours !

AGÉSILAS.

Qu'on verra revenir de malheurs & de joies !

B *iii*

Qu'on pleurera d'Hectors , qu'on brulera de Troyes !
 Qu'on verra trébucher de Peuples & de Rois
 Avant qu'Agésilas vive sous d'autres loix !

L A P R I N C E S S E .

Quoi , même parvenue à l'extrême vieillesse ?

A G É S I L A S .

Vous y conserverez la fleur de la jeunesse.
 Dans vos rides iront se nicher les amours ;
 Vous serez toujours fraîche & vous plairez toujours.

L A P R I N C E S S E .

Tout en vous est parfait , tout en vous me transporte.

A G É S I L A S .

Tout en vous est divin , ou le Diable m'emporte.

L A P R I N C E S S E .

Tout en vous , tout en moi va nous être commun.

A G É S I L A S .

Tout en vous , tout en moi va ne plus faire qu'un.

L A P R I N C E S S E .

Qu'il est doux de trouver dans un amant qu'on aime ,
 Un époux que le cœur a choisi de lui-même !

A G É S I L A S .

Acceptez ce bouquet, de ces lys la blancheur
 Est un gage assuré de ma pudique ardeur ,
 Et la vive couleur dont ces roses sont peintes ,

TRAGÉDIE.

23

Marque l'ardent amour dont je sens les atteintes.

LA PRINCESSE.

Il est des plus galans.

AGÉSILAS.

Acordez à ma main

L'honneur de le placer sur votre aimable sein.

Il lui place.

O trop heureux bouquet ! savoure ta fortune ,
Et nargue désormais le Soleil & la Lune.

LA PRINCESSE.

Mais ne trouvez-vous pas , aimable Jouvenceau,
Qu'il seroit à propos de manger un morceau ?

AGÉSILAS.

Oui-dà , c'est bien penser.

LA PRINCESSE.

Allons nous mettre à table ;

Et diner tête à tête.

AGÉSILAS.

O repas délectable !

Allons , mais en buvant , je vous jure , m'amour ,
Que je vais m'enyvrer moins de vin que d'amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Campagne.

ARTABAN , ARDILLON , APR' - A-
TOUT , SOLDATS.

ARTABAN.



VOUS dont la valeur fut toujours non com-
mune ,

Vous, qui concupiscez sans cesse la Fortune,
Qui sans craindre la mort , sous des Cieux
étrangers,

Cherchez avidement l'argent & les dangers ,
Vous restez interdits , & vous le devez être.
Je le répète encor , sçachez que notre Maître ,
Ce valeureux , ce fier , ce grand Agésilas ,
Perd lâchement le tems en d'amoureux ébats.
Amis , souffrirons-nous qu'une femme lascive
Retienne encor longtems notre valeur oïfive ?
Où seroient ces honneurs , où seroit ce butin ,

TRAGÉDIE.

25

Que sembloit nous promettre un fortuné destin ?
 Aux pieds d'un jeune objet, le cœur rempli de braise,
 Notre Prince s'amuse à faire le Nicaïse,
 Et par l'effet fatal d'un regard affecté,
 Il s'extasie auprès d'un petit cul-croté.
 On dit qu'enforcé de cette Peronnelle,
 Il ne veut de deux mois déguerpir d'auprès d'elle.

Partons, partons sans lui, venez, braves Guerriers,
 Allons, courons chercher de l'or & des lauriers ;
 Laissons-l' idolâtrer sa Nymphé potagere ;
 D'un indigne repos songeons à nous soustraire.

ARDILLON.

Quoi donc ! Agésilas auroit si peu de cœur !
 Il laisseroit sans honte engourdir sa valeur !
 Si par malheur j'avois une telle foiblesse ,
 Je me croirois, sandis, dégradé de noblesse.

APR' A-TOU T.

Moi, j'ai du bien, je vais au Bal , à l'Opéra,
 J'ai des femmes, du vin , tout ce qu'il vous plaira ;
 Mais quand il faut combattre, alors je vous proteste,
 Que j'en fais, ventre bleu, moins d'état que d'un zeste.

ARTABAN.

Que j'aime à voir en vous ces nobles sentimens !
 Marchez donc, compagnons, sous mes commandemens.
 Toi, charme des Héros, immortelle Victoire,
 Ame de leur vaillance & source de leur gloire,

Fixe ton inconstance , accompagne nos pas ,
Et viens nous voir sabrer têtes , jambes & bras.

UN SERGENT.

La conjuration , quoiqu'un peu déguisée ,
Me paroît chatouilleuse & veut être pée.

ARTABAN.

Vous tremblez ! Périssons , amis , s'il faut périr ;
Quand on sçait conjurer il faut sçavoir mourir.
Si de quelque terreur vous avez l'ame atteinte ,
Je sçais un sûr moyen de bannir cette crainte.
Pour être en sûreté contre tous les hazards ,
Je veux offrir pour nous un sacrifice à Mars.
Allez mettre en état votre vieille rapiere ,
Vous , votre grand bissac , vous , votre bandoulliere.
Je m'en vais invoquer ce redoutable Dieu.
Revenez au plutôt me trouver en ce lieu.

SCENE II.

Le Théâtre représente le Palais d'Agathe ,

LA PRINCESSE , AGÉSILAS , AXIAME.

AGÉSILAS,

Où , vos moindres façons ont des graces secretes
Une noble pudeur , à tout ce que vous faites ,
Donne un prix , mais un prix ! Un prix ! Un si grand
prix ,

TRAGÉDIE.

27

Qu'il perturbe mon ame & confond mes esprits.

LA PRINCESSE.

Fi donc , petit badin , treve de raillerie ,
De grace , finissez , c'est moi qui vous en prie.
Vous mettez à tous coups ma pudeur hors des gonds.

AGÉSILAS.

Ah , je vous jure ici par ce tein sans boutons ,
Mais tout farci de lis , tout bourgeonné de roses ,
Que jamais....

LA PRINCESSE.

Laiſſons-là toutes ces belles choses ,
Vous m'aimez , il ſuffit ; il ſuffit , vous m'aimez ;
Qu'il vous ſuffiſe auſſi que tous mes ſens charmés
N'aspirent qu'au moment de notre mariage.

AGÉSILAS.

Dieux ! Que je mettrai lors de tréſors au pillage !
O toi , grand Jupiter , puiffant Maître des Cieux ,
Non , tu n'es près de moi qu'un Bélître , qu'un Gueux.

On entend une ſymphonie.

LA PRINCESSE.

Mais , qu'eſt-ce que j'entends ? Quel concert agréable !

AGÉSILAS.

C'eſt pour vous.

LA PRINCESSE.

Mais vraiment , vous êtes trop aimable.

AGÉSILAS, *aux Musiciens qui paroissent au
fond du Théâtre.*

Vous que je paye en Prince, élevez vos concerts

Au-dessus du chant ordinaire :

Songez que vous avez à plaire

Au plus charmant objet qui soit dans l'Univers.



CONCERT.

Une voix.

Poursuis, Soleil , poursuis ta carrière éclatante ,
Presse les pas tardifs de tes Courriers trop lents ,
Et ne fais plus languir l'ardeur impatiente
De deux tendres Amans.

Une autre voix.

Qu'elle est lente cette journée ,
Dont la fin me doit rendre heureux !
Chaque instant à mon cœur amoureux
Paroit durer plus d'une année.
Qu'elle est lente cette journée ,
Dont la fin, en dépit des envieux ,
Doit combler mes vœux ?

Autre voix.

Déesse, Reine du silence ,
O Nuit , favorisez mes desirs.
Satisfaites notre impatience ,

Faites-nous un sort délicieux.

L'objet de mes vœux ,

Pour me rendre heureux ,

Content , joyeux ,

Victorieux ,

N'attend plus que vous : arrivez donc en diligence ;

O Nuit , favorisez mes désirs amoureux.



Je ne désire plus rien ,

Je vais posséder Agarhe ,

Je ne désire plus rien ,

Soleil , juge quel est mon bien :

Ce soir tout son corps est mien ,

Cœur , poumon , gigier & ratte ;

Je m'en donnerai tant , tant , tant ,

Pan , pan , pan , pan , pan , pan , pan ,

Quel transport ! Quel ravissement ! Je ne &c.



Tu luis encor , Soleil , & ta lumière

Semble se plaisir à vouloir m'affliger :

Je sçaurai bien t'obliger ,

A précipiter ta carrière ;

Vien contempler la Déesse ,

Dont le divin éclat me dompte ;

Et tu fuiras de honte ,

D'avoir moins de clarté.

Tôt , tôt , tôt , va-t-en , pauvre hère ;

Tôt , tôt , tôt , fuis notre hémisphère ;

Tôt , tôt , tôt , tourne le derrière ,

Tôt , tôt , tôt , dérive au plutôt.

Le Chœur répète les quatre derniers Vers.

AGATHE;
LA PRINCESSE.

On ne peut mieux chanter , le régal est parfait.

AGÉSILAS.

Faut-il s'en étonner ? C'est pour vous qu'il est fait.
Ce sont éternumens d'esprits , fruits de ma Muse.

LA PRINCESSE.

Pour enfanter tels vers il faut n'être pas buse.

AGÉSILAS.

Ah , sans aller rêver sur le sacré Vallon ,
Agathe me suffit & vaut un Apollon :
Elle sçait m'inspirer un feu plus chaud qu'épice.

La Princesse touffe.

Vous touffez fort , ma Reine !

LA PRINCESSE.

Oui, je suis au supplice ,
Et je suis enrhumée épouvantablement.
Elle retouffe & crache plusieurs fois.

AGÉSILAS.

Morbleu ! Peut on cracher plus amoureusement ?
Mais , Princesse , hâtons cet heureux mariage ,
Et daignez accepter ce doux baiser pour gage.
Je vois Colin , de quoi me vient-il avertir ?



TRAGÉDIE.

SCENE III.

COLIN, &c.

Seigneur , tous vos Pandours sans vous veulent
partir ,

Artaban les anime ; il leur dit , ce rebelle ,

Que vous perdez le tems près d'une Peronnelle ,

Un petit cul crotté.

AGÉSILAS.

Un petit cul-crotté !

Le traître ! Et vous l'avez sans colere écouté ?

Ce discours sans horreur , ô Ciel , peut-il s'entendre ?

Près d'une Peronnelle ? Ah ! Que j'en ferai pendre !

Quoi , vous traiter ainsi , Princesse ?

LA PRINCESSE, *pleurant.*

Vous voyez.

AGÉSILAS.

Ne pleurez point , ma mie , ils seront tous noyez.

Je m'en vais leur parler. Malgré leur insolence

Les mutins n'oseront soutenir ma présence.

Je ne veux que les voir , je ne veux qu'à leurs yeux

Immoler de ma main ce Chef audacieux.

LA PRINCESSE, *vivement.*

Imitez de César la diligence extrême.

Il vint , vit & vainquit ; Prince , faites de même.

Que votre bras arme pour mes divins appas ;
 Hâche en mille morceaux ce perfide Judas.
 Que son indigne corps soit réduit en canelle ;
 Revenez tout couvert du sang de l'infidèle :
 Qui diffère un instant partage ce forfait.

A G E S I L A S.

Oui , je cours vous venger d'un si perfide trait :
 Ou ma rare valeur se trouvera trompée ,
 Ou son infâme sang rougira mon épée ,
 Cette large & terrible épée à giboyer ;
 Dans ma juste fureur je vais le foudroyer.
 Allez tranquillement m'attendre en votre chambre :

LA PRINCESSE , *courant après lui précipitamment.*
 Prenez garde de perdre encor quelqu'autre membre.

A G E S I L A S , *se retournant.*

Non , non , ne craignez rien , mes membres sont à
 vous.

Je reviens sur le champ vous les rapporter tous.

Il s'en va.

LA PRINCESSE.

Et nous , Axiame , allons dans ses vives allarmes ,
 Pousser trente soupirs , verser quarante larmes.

A X I A M E.

Allons prier les Dieux , que sur votre pailler
 Le Prince (à son bras près , revienne tout entier.

SCENE

SCÈNE IV.

Le Théâtre représente une Campagne.

ARTABAN, *seul.*

LE Dieu Mars à mes vœux est sans doute propice.

J'ose tout espérer de notre sacrifice.

Ah ! qu'il tarde à mon bras , par de nouveaux exploits
De faire égossiller la Déesse aux cent voix !

Nos gens ne viennent point. Ah ! je les vois paroître,
Avancez , mes amis.

SCÈNE V.

ARTABAN, ARDILLON, APR'-A-TOUT, &c.

ARDILLON.

EH ! bien, notre vieux Rêtre,
Partirons-nous ?

ARTABAN.

Sans doute , allons nous signaler,
La gloire nous appelle , il nous y faut voler.
Cimentons nos succès par plus d'une victoire.
Courons nous assurer une illustre mémoire.
Un si noble projet par nos exploits rempli
Nous fera triompher du tems & de l'oubli.
Ne nous amusons point en des discours frivoles,

Le sage est ménager du tems & des paroles ,
 Laissons-là ce beau chef , venez , amis , venez ,
 Il fera bien camus d'avoir un pied de nez .
 Banissons une crainte & vaine & ridicule.
 Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
 Partons , qu'Agésilas. . .

APR'A-TOUT.

Je crois que je l'entends.

A R T A B A N .

Secondez-moi bien tous.

SCENE VI.

AGÉSILAS, COLIN, &c.

AGÉSILAS.

QU'est-ce donc que j'apprends ?
 Vous vous émancipez , ô chétives canailles ,
 Vrais *pecora campi* , faquins , francs rien qui vaille ,
 De parler de mon astre en termes outrageux ,
 Et sans moi vous partez ? Ah ! de par tous les Dieux ,
 Je sçaurai vous couper à tous les deux oreilles ,
 Et faire un peu pâlir vos trognes trop vermeilles ,
 Et pour vous achever , d'un licou suspendus
 Je vous ferai , pendarts , dire votre *in manus* ,
 Vous connoîtrez alors si je suis un Nicaïse.

Mais au fond je suis bon, aisément je m'appaise :
Montrez-moi seulement le moindre repentir.
Pour le traître Artaban mon bras va le punir.

à Artaban.

Qui t'a forcé, maraud, d'être si téméraire ?

ARTABAN, *fierement.*

Je le ferois encore, si j'avois à le faire.

AGÉSILAS.

Homme venu de rien ! A ton Roi ! Malheureux !

ARTABAN.

Oh ! ne tranchez pas tant du fier & du fameux.
Encor qu'un toit de chaume ait couvert ma naissance
Et qu'un Palais de marbre ait logé votre enfance,
Que vous veniez d'un Roi, moi d'un simple Pasteur,
Votre sang près du mien est-il d'autre couleur ?
Si sur votre caboche on voit une couronne,
Ce n'est pas la vertu, c'est le sort qui la donne ;
Ne vantez donc plus tant votre rang glorieux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'yeux.

AGÉSILAS.

Je suis tout stupéfait d'une telle insolence.

ARTABAN.

Se targue qui voudra d'une haute naissance,
Si je me vois le fils d'un chétif malotru,
C'est la faute du sort & non de ma vertu.

A G A T H E,

Un Guerrier dont le nom se fait partout connoître,
S'il n'est du sang des Dieux, il est digne d'en être,
De grandes actions, du cœur, voilà le hic.

A G É S I L A S.

Ah ! le maudit serpent ! ah , le petit aspic !

A R T A B A N.

Allez filer auprès de votre Peronnelle,
Rien ne peut m'ébranler quand la gloire m'appelle,
Je suis dans mes projets aussi ferme qu'un mur.

C O L I N *à part.*

Il est duriuscul pour ne pas dire dur.

A G É S I L A S.

Vois-tu ce fer , maraut , prêt à choir sur ta tête !
Viens, coquin , l'éprouver.

A R T A B A N *se mettant en défense.*

Ne soyez pas si bête.

A G É S I L A S.

Il faut que pour loyer de ton manque de foi
Je te donne cent coups.

A R T A B A N.

Vous ! vous ! vous !

A G É S I L A S.

Moi , moi , moi ,

A R T A B A N.

Vous faites bien du bruit avec votre cocarde !

Si par malheur , au nez me monte la moutarde ,
Vous me ferez jurer & par F.... & par B....

AGÉSILAS.

Ah ! c'est trop en souffrir , tu vas être flambé ;
Rien ne peut te soustraire au courroux qui m'anime ,
Reçois le châtiment qu'a mérité ton crime.

ARTABAN.

Messieurs, m'a-t-il frappé ?

UN SOLDAT.

Oui sans doute & très-fort ;

ARTABAN.

Ah ! je n'en puis douter , voilà mon sang qui sort.

à part.

Il faut que d'un revers à mon tour je l'immole.

à Agéfilas en le frappant.

Tiens, tiens, va t-en mourir aux pieds de ton Idole ,
Tu ne me survivras que d'un petit instant ,
Puisque je suis vengé , j'expire trop content.

AGÉSILAS tombe à terre tout étourdi.

COLIN.

Page , ne quittez point notre Prince jusqu'à ce
Que porté dans son lit , il guérisse ou trépasse ,
Moi , je cours promptement en deux sauts & trois pas
Apprendre à la Princesse un si funeste cas.

AGÉSILAS *revenu de son étourdissement.*

Ah ! Quel coup est parti de sa fière alumelle !
Je sens que je m'éteins ainsi qu'une chandelle ,
Que dira mon bel Ange en apprenant ma mort !
La douleur , j'en suis sûr , va terminer son sort.

UN SOLDAT.

Vîte un Chirurgien.

AGÉSILAS.

Je tremble en chaque membre ;
Belle Reine , attendez , je vole à votre chambre.
Portez-y promptement le pauvre Agésilas ,
Et qu'il puisse du moins expirer dans ses bras.

Fin du second Acte.





A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais d'Agathe.

LA PRINCESSE, AXIAME,

AXIAME.

M Adame, qui vous fait trépigner de la sorte ?
Votre beau tein n'est plus que couleur feuille
morte.

LA PRINCESSE.

Mon Prince ne vient point. Moment trop rigoureux,
Que vous paroissez lent à mes rapides vœux !
Je crains que mon Amant, pour vanger mon outrage
Avec trop de chaleur n'ait suivi son courage.
Je crains surtout, je crains que le fier Artaban,
Ce gros, grand, gris, gras, grec, ce maudit chenapan

N'ait sur Agéfilas. ... on n'ose me le dire.

Ah ! sans doute il est mort ou du moins il expire ;

La lumière du jour , les ombres de la nuit ,

Tout retrace à mes yeux ce funeste délir.

AXIAME.

Eh , repoussez , Madame , un si triste présage,

Esperez mieux du Ciel , il est & juste & sage.

LA PRINCESSE.

Un songe menaçant sans cesse me poursuit.

J'ai rêvé de Châtrés pendant toute la nuit ,

De miroirs renversés , d'œufs cassés , d'eau bourbeuse ,

Un mort m'a présenté sa rencontre hideuse.

Les Cignes que j'ai fait placer dans mon étang

M'ont semblé des Corbeaux qui nageoient dans du sang.

Mon Palais , dont l'éclat se fait si bien paroître ,

S'est changé tout à coup en Château de Bicêtre.

Le canal qui le borde a paru l'Acheron.

J'ai pris chaque batteau pour la barque à Caron.

Ces arbres grands & verts , qui bravent la froidure ,

M'ont paru des Cyprès dépouillés de verdure ;

Ces arbres orgueilleux , vénérables vieillards ,

Supports silencieux de tant de babillards ,

Un Spectre s'est montré ; puis au même instant , zeste ,

Un autre plus hideux , plus affreux , plus funeste ,

Plus effroyable , armé d'une broche à rôtir ,

TRAGÉDIE.



(Dont l'aspect a pensé me faire évanouir)
Ayant fait par trois fois un horrible tapage ,
Le sang d'Agéfilas a satisfait sa rage ,
Puis se tournant vers moi : tiens , bégueule , a-t-il dit ,
Fais maintenant porter ton mignon dans ton lit ,
A ces mots, de six pieds, il allonge sa face,
Et fuit en me faisant une affreuse grimace.
Je me suis réveillée en sursaut là-dessus ,
Sans poux , sans voix , sans force, & route dans mon jus.
Axiname, tire-moi de ce cruel martyre,
Va voir ce qui se passe , & reviens me le dire.

AXIAME.

Je vous obéirai , mais qu'est-ce que je voi ?
C'est Colin tout courant ; il semble plein d'effroi !
Quelque nouveau malheur sans doute nous l'envoie :

SCENE II.

COLIN, LA PRINCESSE, AXIAME.

COLIN.

AH ! parbleu , voici bien un autre rabatjoie.

il touffe.

J'ai couru comme un basque... hum , hum.

AXIAME.

Crache , pourri.

AGATHE;

COLIN.

Je pleure, hélas ! je pleure après avoir bien ri !

LA PRINCESSE.

Son discours me remplit d'une frayeur mortelle !

COLIN.

Vraiment, vraiment, j'apporte une belle nouvelle ;

Faites provision de sanglots, de regrets ;

Le Prince en ce moment est peut-être *ad patres*.

Il venoit en Héros de venger votre injure,

Quand ce chien d'Artaban.... ah ! non... si.... je vous
jure....

Mon Maître... néanmoins... d'autant que... d'autre
part...

AXIAME.

Sans nous faire languir, au fait, maudit bavard !

COLIN.

Il faut bien s'exprimer en stile magnifique

Et semer son discours de fleurs de rhétorique ;

Je vous disois donc.... foin, il ne m'en souvient pu

Ah ! pourquoi celle-là m'a-t-elle interrompu ?

Ah ! j'y suis. Aussitôt ... non, si fait il faut croire.

Bref... à propos enfin sa déplorable histoire,

Contient en peu de mots ce que je vous ai dit,

Et de tous nos malheurs le fidèle récit.

(Ce dernier vers d'un ton pathétique.

SCENE III.

AGÉSILAS *amené dans une brouette*

AXIAME.

AH! que vois-je, Seigneur, & quel affreux désastre ?

AGÉSILAS:

Cessez, & retenez vos larmes, mon bel Astre
 J'ai vengé votre injure autant que je l'ai pû.
 J'ai mis dans le tombeau ce gros vilain lippu :
 Mais le Ciel, envieux de mon sort & du vôtre
 Ne veut pas que nos corps enchaînés l'un à l'autre,
 Et dans un chaste lit ensemble réunis,
 S'enyvrent à longs traits de plaisirs infinis.
 La fortune se plaît à renverser sa roue.
 Aujourd'hui sur le faite & demain dans la boue.
 Ah! quel sort glorieux, quel destin plein d'appas,
 Si l'Hymen avoit pû nous mettre entre deux draps ;
 L'amour, le tendre amour, par ses vives amorces
 De moment en moment eût ranimé mes forces ;
 Toujours auprès de vous guilleret & dispos....
 Quel est donc le destin des plus fameux Heros !
 Sertorius, Achille, Holopherne, Pompée,

Ont par la trahison vu leur trame coupée;
 Agamemnon , Cartouche , Alexandre , César
 D'une mort imprévûe ont ressenti le dard;
 Et sur Agésilas , doux , benin , débonnaire ,
 Artaban , vil bâtard de mon Apotiquaire ,
 Ose lever sans crainte un parricide bras !
 Et dans quel tems encor ! dans le moment , hélas !
 Que j'allois éprouver avec ma chere Agathe
 Des délices à faire épanouir la ratte.

L A P R I N C E S S E.

Par avance déjà d'aise je me pâmois ;
 Notre lit nuptial de fleurs je parsemois.
 Je me promettois bien que de notre copule
 On verroit naître un Mars ou du moins un Hercule.
 Ensuite une Tendron plus belle que le jour ,
 Et qu'enfin pour le prix de mon pudique amour ,
 L'un auroit la valeur de Monseigneur son pere ,
 L'autre la chasteté de Madame sa mere ;
 Hélas ! ce doux espoir a bientôt disparu !
 [Prince , qui l'eût pensé !

A G É S I L A S.

[Princesse , qui l'eût crû !

A X I A M E.

Madame , il n'en peut plus , il va passer , je gage ;
 La couleur de la mort tapisse son visage.

TRAGÉDIE.

41

LA PRINCESSE.

Mon cœur, vous jasez trop , aidez-vous un petit ;
Vous seriez beaucoup mieux , mon fils , dans votre lit.

AGÉSILAS.

Ah ! laissez-moi du moins le seul bien qui me reste,
Laissez moi contempler ce visage céleste,
Ces yeux tout rayonnans d'une vive clarté ,
Ces deux jeunes soleils , Rois de ma liberté ,
Ce tein où regnent seuls & le lys & la rose ,
Qu'on ne peut trop louer en vers ainsi qu'en prose.
Mais je sens affoiblir ma force & mes esprits ;
Je sens que je me meurs.

LA PRINCESSE.

Ah ! ah !

AGÉSILAS.

Laissez ces cris.

Agathe , approchez-vous , approchez-vous , Agathe ,
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,
Venez , & recevez l'ame d'Agésilas.

AXIAME.

Il expire , grands Dieux ! malheureux sort ! hélas !

COLIN.

Patrocle gît , le Diable a joué de son reste :

On emporte Agésilas.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, AXIAME, COLIN.

LA PRINCESSE.

QUEL coup me réservait la colere céleste ?
Quel sang a fait couler l'injustice des Dieux !
Je ne me connois plus , tout se change en ces lieux !
Je te vois , Artaban , furie abominable ,
Damnable , inexorable , effroyable , execrable ,
Toi , plus cruel cent fois que vautours , que serpens ,
Et qu'une Leopardé a conçu dans ses flancs .
Où crois-tu te sauver ? quelle est ton espérance ?
Rhadamante a déjà prononcé ta sentence .
A côté de Titie , à côté d'Ixion ,
La roue & le vautour font ta punition .
Je me soule à longs traits de ton cruel supplice .
Ah ! quelle volupté ! quel ragoût ! quel délice !
Mais que dis-je ! où m'emporte une si douce erreur ?
Je reprends ma raison pour sentir mon malheur .
O toi , triste jouet de la fortune ingrate ,
Au moins pour consoler ta malheureuse Agathe ,
Si tu m'avois , avant ton funeste trépas
Laisse quelque joli petit Agésilas :
Il m'eût fait souvenir de son aimable pere ;

Il auroit essuyé les larmes de sa mere :
Je l'aurois nettoyé , bichonné de ma main ;
N'y pensons plus , cedons à mon sort inhumain.

Diffère d'un moment , trop agréable Drille.
Attends , mon bouriquet , mon bedon , ma béquille ;
D'un courage viril je vôle sur tes pas :
Attend , il ne me faut qu'un peu de mort aux rats.

Mourons pour lui prouver l'excès de ma tendresse ;
Oui mourons. Non , vivons pour le pleurer sans cesse.
On ne peut trop pleurer en de si grands malheurs.
Pleurons donc , débondons la source de mes pleurs ,
Et faisons , vû l'ardeur qui dévore mon ame
Un Océan de pluie , un Mont-Gibel de flamme.

Méchans , il n'est plus rien qu'on vous puisse opposer.
Agéfilas n'est plus, vous pouvez tout ôser.
De toute sa puissance , en ce moment funeste ,
L'espace qui occupe est tout ce qui lui reste.

AXIAME.

Vaine pompe des Grands , aliment de l'orgueil ,
Vous montez jusqu'aux Cieux pour tomber au cercueil.

LA PRINCESSE.

Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née !
Au lit d'Agéfilas aujourd'hui destinée ,
Et veuve maintenant , sans avoir eu d'époux...
Ah ! j'enrage ! je crève.

AGATHÉ;

AXIAME.

Eh ! bon Dieu , calmez-vous.
 Rien ne servent les pleurs , rien ne sert la tristesse ,
 Contre l'impétueux dard de la mort larronneſſe.

LA PRINCESSE.

Inſenſé qui premier au Deſtin ſe fia !
 Sans ce maudit malheur qui nous met à *quia*,
 Cher Prince , je t'aurois , dans ma royale couche ,
 Baiſotté chaſtément le front , les yeux , la bouche.
 Projets évanouis auſſitôt que conçûs !

Puiſque mes yeux, ami , ne te réverront plus
 Je vais mettre en priſon ces archers redoutables ,
 Eteindre ces falots , dompter ces indomptables ,
 Et ſous un crêpe épais renfermant ces filoux
 Mettre tout l'Univers à l'abri de leurs coups.

Agéſilas n'eſt plus ! O Fortune cruelle !
 Peut-on ainſi traiter une tendre pucelle ?

Elle s'en va

SCÈNE

SCENE DERNIERE.

AXIAME, COLIN.

AXIAME.

PUcelle! Elle nous prend pour des cruches tous deux.
Colin, qu'en penses-tu ?

COLIN.

Le cas n'est pas douteux.

AXIAME.

Et voilà comme sont la plupart de ces filles ,
Mais , brenicle, allez vendre à d'autres vos coquill'es.

COLIN.

Mais toi , n'as-tu jamais rencontré d'Alcanor ?

AXIAME.

J'ai toujours été neuve & je le suis encor.
Je le jure.

COLIN.

Hé bien ! soit.

AXIAME.

Elle le regarde amoureusement.

Colin, mon cœur, mon ami ,

Si tu voulois . . .

D

A G A T H E ;

C O L I N .

Et quoi ? parle.

A X I A M E .

Prendre une femme.

Mes parens, il est vrai, n'ont pas un rang fort haut ;
Mais qu'importe ; après tout chacun vaut ce qu'il vaut.
Les plus petites fleurs qui naissent dans les herbes
Ont leur prix aussi bien que les pavots superbes.
J'ai l'esprit cultivé d'avoir lû les Romans ;
J'ai du monde, & sur-tout, des mœurs, des sentimens.
Nous passerons le tems , moi comme une commere ,
Toi comme un bon gaillard , & vogue la galere.

Fin du troisieme & dernier Acte.

Divertissement de la fin.

ACTEURS.

LE FOSSOYEUR, LE CARILLONNEUR,
SA FEMME, SA FILLE,
SA FILLE, LE SUISSSE,
SON FILS, SA FEMME,

M A R C H E.

La fille du Fossoyeur.

LA Mort sans tambours ni trompettes
Souvent met tout en désarroi :
Quand la camarde a dit, fuis moi,
Adieu paniers vendanges sont faites.



Pour nous divertir aux guinguettes,
Il nous faut nombre de trépas :
Quand par malice on ne meurt pas, adieu, &c.



Les Médecins par leurs recettes
 Nous font vivre tous à gogo :
 S'ils sçavoient guérir le bobo ,
 Que nous ferions de fâcheuses diètes !



Mais par bonheur pour notre pance
 Nous leur devons nos mardis gras :
 Afin de n'être point ingrats ,
 Chantons une Hymne à leur ignorance.

*D A N S E pour le Fossoyeur & sa
 femme.*

D A N S E D U S U I S S E .

Le fils du Fossoyeur à la fille du Carillonneur.

JE suis roti jusques dans la cervelle ,
 Je suis roti jusques dans les boyaux :
 Si vous vouliez rotir aussi , ma Belle
 Nous rotirions comme deux aloyaux.



Rotissons donc des pieds à la caboche ;
 Car il n'est point de plus grande douceur
 Que rotir deux en une même broche ,
 Quand Cupidon en est le rotisseur.

TRAGÉDIE A O A 33
VAUDEVILLE, *sur l'air*, Si le Roi, &c.

Pleurons du Prince , aujourd'hui

La déconfiture :

Il est dans le sombre étui ,

Quelle peine ! quel ennui !

La triste aventure , O gay !

La triste aventure.



C'étoit un vrai réjoui ,

De belle encolure :

Il est , sans avoir joili ,

Pour jamais évanoui. La triste , &c.



Sa belle en a dans le cœur

Mortelle blessure :

Rien n'égale sa douleur ,

Elle en est dans la fureur. La triste , &c.

LE CARILLONNEUR, *sur l'air*, des trois
confuses.

Laissons les pleurs de côté ,

Je vous en conjure :

Son vin n'est pas frelaté ,

Allons boire à sa santé.

La bonne aventure , O gay ! la bonne &c.

34 AGATHE, TRAGÉDIE

Le Suisse.

Moi fouloir soir & matin
Dedans mon fressure ,
Faire entrer de sti bon vin
Pour poire à mon pry Catin.
Li bonne aventure , &c.

Le Suisse & sa femme.

Faut trinquer caillardement
Sur son sépulture
Du vin beaucoup grandement ;
Et chanter ensemblement
Sti bonne aventure , &c.

La fille du Carillonneur , au parterre.

Dans nos jeux reconnoissez
La pure nature :
Tous nos vœux sont exaucez,
Si vous nous applaudissez.
La bonne aventure , &c.

Contre-Danse.

LES
DEUX BISCUITS,
TRAGÉDIE.

*Traduite de la Langue que l'on parloit jadis
au Royaume d'Astracan.*

Et mise depuis peu en Vers François.

Le prix est de vingt-quatre sols.



SE VEND A ASTRACAN,
Chez un Libraire.

M. DCC. LIX.

A C T E U R S.

GASPARIBOUL, Usurpateur du Royaume
d'Astracan.

RISSOLE, Pâtissier.

ABUBEF, Princesse du Sang des légitimes
Rois d'Astracan.

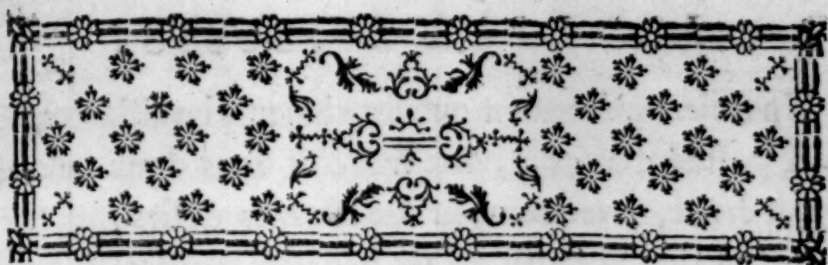
NADERI, Confident de Gaspariboul.

DILAZAL, Fils du feu Roi d'Astracan.

VAZIPOURS, } Négresses suivantes
AZINA, } d'Abubef.

LES GRANDS DU ROYAUME, la Garde du
Roi & le Peuple.

*La Scene se passe dans la Capitale du Royaume
d'Astracan, au Palais d'Abubef.*



L E S

DEUX BISCUITS, TRAGÉDIE.

La Scène représente une chambre à coucher, où l'on voit un lit placé entre deux portes, l'une desquelles est la porte d'entrée, & l'autre donne dans une garde-robe. Gaspariboul sort du lit & s'en va. Une Nègresse entre par la garde-robe; elle a soin de fermer toutes les portes dès que Gaspariboul est sorti: elle tire de dessous le lit une grande cassette fermée à clef; après l'avoir ouverte, elle rentre dans la garde robe. Le Prince Dilazal sort de cette cassette, regarde le lit, & voit avec douleur la Princesse Abubef qui dort. Il commence la Pièce par le Monologue qui suit.

SCENE PREMIERE.

DILAZAL, ABUBEF,
GASPARIBOUL.

D I L A Z A L.

N'Es-tu point las, Destin, de me persécuter !
Aurai - je des malheurs encore à redouter ?

A ij

4 *LES DEUX BISCUITS,*

Un traître n'écoulant que ses chaleurs bouillantes ,
 A pollué ma sœur , ma mere & mes deux tantes ;
 Le cruel , pour remplir ses effrénés desirs ,
 Fit servir ma famille à ses honteux plaisirs :
 Le lâche assassina mon pere par derriere ;
 Ce monstre à violé jusques à ma grand'mere ,
 En dépit de son âge & de ses cheveux blancs :
 Voilà , voilà les jeux des infâmes Tyrans.
 Pauvre grand'mere , hélas ! dans cet affreux désordre ,
 Tu voulus , m'a-t-on dit , essayer de le mordre ,
 Mais le tems qui nous fait pic , repic & capot ,
 Ne t'avoit pas laissé seulement un chicot.
 Il nage dans du lait , en portant ma couronne ;
 Son crime me l'ôta , son crime la lui donne !
 Sa rage , dans ces lieux n'ayant rien de sacré ,
 Pere , mere , sœur , frere , il a tout massacré.
 Enfin j'échappai seul : ma fidelle Nourrice
 Fit si bien qu'on me crut mort d'une cicatrice.
 Caché , depuis trois ans , au fond de ce Palais ,
 Une Princesse a soin d'appaiser mes regrets ;
 C'est son appartement qui me sert de retraite ,
 Ses chatouillans appas ont causé ma défaite ;
 Son cœur docile & tendre a comblé tout mes vœux.
 Pour n'être point oisif , mes transports amoureux
 Dans ses généreux flancs se sont plûs à construire
 Deux garçons héritiers de cet auguste Empire :

Mais hier . . . ô malheur que je n'ai pu prévoir !
Pour la première fois le Tyran vint la voir.
Ses femmes sur le champ me mettent en cachette
Sous ce malheureux lit , & dans cette cassette
Où l'on tient en dépôt ses sales caleçons ,
Ses mouchoirs à tabac , & jusqu'à ses chaufsons :
Je me couche dessus presque à plat sur le ventre ;
On m'enferme à la clef. Le Tyran vient, cogne, entre ;
Par un trou , je le vois s'asseoir dans un fauteuil ,
La Princesse lui faire un doux accueil :
Ils ont parlé tout bas , & puis plus haut ; ensuite
Il donne un certain ordre à des gens de sa suite ;
Je vois mettre la nappe , apporter plus d'un plat ,
Dont le goût , malgré moi , flattoit mon odorât ;
Ils se sont mis à table , elle a fait la folâtre ;
Elle a chanté pour lui des grands airs de théâtre ;
Ils ont choqué le verre , à vous , tope , à vous , soit ;
Elle a crié , tout haut , par trois fois , le Roi boit :
Après quoi le Tyran , dans sa concupiscence . . .
Ah ! si vous aviez eu la moindre conscience ,
Dieux ! l'auriez-vous souffert ? mon cœur faisoit tictac :
Sur mon dos j'entendois le lit faire cric , crac :
Je n'ai plus entendu qu'un très-profond silence.
Ah ! Job ! Job ! viens encor vanter ta patience !

[*Il regarde la Princesse.*]

Tranquille dans le crime , elle ronfle en dormant.

A iij

6 LES DEUX BISCUITS,

ABUBEF, *s'éveillant, bâillant, & se frottant les yeux.*

Ah! cher Prince, c'est vous?

D I L A Z A L.

Oui, perfide.

A B U B E F.

Comment?

Je crois que contre moi votre bouche murmure.

D I L A Z A L, *ironiquement.*

J'ai grand tort en effet, & je vous fais injure.

A B U B E F.

Quelqu'un qui m'aimeroit auroit l'attention
De saisir aux cheveux la belle occasion :
Mais je vois en effet que c'est peine perdue
De rester plus long-tems dans mon lit étendue,

[*Elle appelle ses femmes.*]

Il faut donc se lever. Azina! mon jupon.



SCENE II.

DILAZAL, ABUBEF, AZINA,
VAZIPOURS.

DILAZAL, *à part.*

O Ciel ! me voir traiter comme un Colin
rampon !

ABUBEF, *à ses femmes.*

Mes chaufferettes, mes bas.

DILAZAL, *à part.*

La fureur me boursoufle.

ABUBEF, *à ses femmes.*

Mon pet-en-l'air, cherchez ma seconde pantoufle.

[*Au Prince Dilazal.*]

J'ai soupé, j'en conviens, avec votre Rival ;
Mais vous ne devez pas m'en vouloir aucun mal :
C'est pour mieux déguiser à ce Roi si barbare
Le coup que ma fureur aujourd'hui lui prépare :
Tu verras en ce jour l'effet de mes projets ,
Tu verras, contre lui, s'armer tous ses Sujets :
Ta naissance, pour eux, cesse d'être un mystere ;
Et tu vas remonter au Trône de ton pere.

A iv

8 LES DEUX BISCUITS,

D I L A Z A L.

Et pour mieux déguiser vos desseins & vos pas,
Vous souffrez tous ses soins, Madame, entre deux
draps,

Qu'il se serve de vous, comme d'un cheval barbe?

A B U B E F.

Vous osez soutenir à mon nez, à ma barbe,
Que ce monstre est venu pondre dans votre nid?
Ah! j'atteste le Ciel!...

D I L A Z A L, *ironiquement.*

Le ciel de votre lit:

A B U B E F.

Arrêtez, & songez, dans votre humeur jalouse,
Que dans peu je serai peut-être votre épouse.
Quelle preuve avez-vous d'un semblable forfait?

D I L A Z A L.

Le rapage indécent que votre lit a fait.

A B U B E F.

Voyez comme il défend sa vision cornue!
Il est cocu, dit-il, parce qu'un lit remue.



TRAGÉDIE.

SCENE III.

RISSOLE, DILAZAL, ABUBEF,
VAZIPOURS, AZINA.

VAZIPOURS, *à la Princesse.*

Rissole, Pâtissier, voudroit vous aborder?

ABUBEF.

Qu'il paroisse à mes yeux.

RISSOLE, *à la Princesse.*

Puis-je vous demander,
Si du souper d'hier votre Altesse est contente?

ABUBEF.

Oui.

RISSOLE.

Le Cervelat?

ABUBEF.

Bon.

10 LES DEUX BISCUITS,

R I S S O L E.

Et la Sauce?

A B U B E F.

Excellente.

R I S S O L E.

Mais vous a-t-on, Madame, averti de ma part,
De ne pas employer les Biscuits au hasard?

A B U B E F.

Ces Biscuits sont-ils ceux..... je frémis..... je
frissonne,
J'entrevois des malheurs..... parlez, je vous l'or-
donne.

R I S S O L E.

Par vos ordres, j'avois employé tout mon art
A faire deux Biscuits de trois sols moins un liard.
L'un étoit composé de mouches Cantharides,
Qui redonnent la force aux Amans invalides;
Dans l'autre dominoit l'opium & le pavot,
Qui font, par leurs vertus, dormir comme un fabor.

A Z I N A.

Oui, je les vis hier, & dans une corbeille
Les servant au dessert, j'ai cru faire à merveille.

RISSOLE.

Je connois leur pouvoir , c'est moi qui les ai faits ,
Je répondrai toujours de leurs brillans effets.

ABUBEF.

Ne m'en dites pas plus , je vois tout le mystere ,
J'ai mangé par malheur , le Biscuit somnifere ,
Au Tyran est échu celui dont la vertu
Rétablit la vigueur d'un courage abattu.

AZINA.

Au dessert vous dormiez sur l'une & l'autre oreille.
Je vous ai mise au lit , j'ai cru faire à merveille.

ABUBEF.

Cruelle ! falloit-il me coucher à ses yeux !
Auroit-il contenté ses desirs vicieux !

AZINA.

Il m'a donné de l'or ; fors , je te le conseille ,
M'a-t-il dit : j'ai sorti ; j'ai cru faire à merveille.

DILAZAL.

Enfin je conçois tout , & ce Biscuit fatal
N'a fait que redoubler les forces d'un Rival.

ABUBEF.

Il n'en faut point douter ; dans sa fureur cinique ,

12 *LES DEUX BISCUITS,*

Il a saisi l'instant d'un sommeil létargique ;
 Je me fusse soustraite aux ardeurs du méchant ,
 S'il eût eu le Biscuit de l'assoupissement ;
 L'autre auroit embelli mes nuits enchanteresses ,
 En excitant en vous d'amoureuses prouesses.
 Le destin a voulu que ma précaution
 Tournât , pour ton malheur , à ta confusion.
 Du bonheur d'un Rival , pour comble de misère ,
 Tu fus , dessous mon lit , témoin auriculaire ;
 Donne-moi le trépas , & vange ton honneur
 Du crime de mon corps , & non pas de mon cœur.

A Z I N A , à la Princeffe.

Si j'eusse su cela , j'eusse éteint la chandelle ,
 Je vous aurois sauvé cette douleur mortelle ;
 J'aurois pu sourdement vous couvrir de mon
 corps ,
 De ce Satyre en rut , soutenir les efforts ,
 La nuit tous chats sont gris ; & mon cœur vous
 proteste ,
 Qu'en dépit du Biscuit , il auroit eu son reste.

V A Z I P O U R S , au Prince.

Madame pourroit dire en cet événement ,
 Voilà comme les biens nous viennent en dormant.

D I L A Z A L.

O fatal quiproquo qui me déchire l'ame !
Eh ! bien , vous l'avez fait sans le vouloir, Madame,
Vous êtes innocente , & j'en suis convaincu ;
Mais , malgré ces raisons , en suis-je moins cocu ?

A B U B E F.

Non, vous l'êtes, Seigneur, rien ne vous en dispense ;
Et pour mieux exciter votre ame à la vengeance ,
Je vous dirai sans cesse à toute heure , en tous lieux ,
Qu'un rival dans mes bras a soulagé ses feux ;
Ses mains ont profané cette gorge d'albâtre ,
Sur ma lèvre , il colla sa lèvre opiniâtre.

Quelqu'endroit , sur mon corps , que vous puissiez
chercher ,

Vous n'en trouverez point qu'il n'ait osé toucher.
Bien plus , qui vous a dit que dans ma létargie
Je n'aurai pas donné quelque signe de vie ?
N'allez point vous flatter ; vous croyez bonnement
Que pendant ses transports j'étois sans mouve-
ment ;

Savez-vous le pouvoir qu'à sur nous l'habitude ;
N'ayez à ce sujet aucune incertitude ;
Ce plaisir partagé n'est qu'un plus grand plaisir :
Vangez-vous : dans mon sang baignez-vous à loisir ;

14 LES DEUX BISCUITS,

D I L A Z A L.

Devriez-vous tenir un semblable langage ?
Quoi ! loin de m'épargner une si triste image ,
Vous vous plaisez , Madame , à m'en entretenir ?

A B U B E F.

Ah ! c'est pour mieux forcer ton bras à m'en punir.

D I L A Z A L.

Oublions , croyez-moi , cette fâcheuse histoire.

A B U B E F.

Je ne pourrai jamais l'ôter de ma mémoire.

D I L A Z A L.

Il le faut.

A B U B E F.

Non , non , non.

D I L A Z A L.

Pourquoi donc ?

A B U B E F.

Ah ! Seigneur ,

Le coup est trop avant enfoncé dans mon cœur.

V A Z I P O U R S , *regardant à sa Montre l'heure qu'il est,*
& dit à la Princesse :

Le Roi viendra bientôt.

TRAGÉDIE. 15

ABUBEF, *au Prince.*

Craignons la jalousie,
Rentrez dessous ce lit.

DILAZAL.

Quelque sot qui s'y fie,
Vous dormiriez encore avec cet insolent,
Ou vous pourriez, Madame, en faire le semblant.

ABUBEF.

Par ses soupçons affreux l'ingrat me deshonore,
Si j'en souffre de toi, juge si je t'adore :
Derrière ce vitrage, à gauche, m'entends-tu ?
Tu nous verras en semble, & ne seras point vu.

[*à ses femmes.*]

Aux regards du Tyran ? je veux qu'il se dérobe.
Cachez-le promptement.....

VAZIPOURS

Où ?

ABUBEF.

Dans ma garde-robe.

[*Au Prince.*]

Je vais t'y retrouver, laisse faire à mon cœur,
Tu vas y recevoir le prix de ton ardeur.
Je t'ai donné deux fils ; pour prouver que je t'aime ;
Je sçaurai t'y forcer à m'en faire un troisième.

16 LES DEUX BISCUITS;

DILAZAL, *en s'en allant dans la garde-robe.*
A travers ce rideau je verrai votre foi.
Madame, en lui parlant, songez que je vous voi.

[Ils sortent tous excepté la Princesse.]



SCENE IV.

SCENE IV.

GASPARIBOUL, ABUBEF,

GASPARIBOUL, *en chemise, son manteau Royal sur le bras, en pantoufles, en bonnet de nuit, sa culotte & ses bas mis.*

Surchargé des faveurs dont votre cœur m'ac-
cable,

J'ai voulu loin de vous, objet trop délectable,
Au sortir de vos bras, goûter quelque repos.

Le sommeil sur mes yeux à versé ses pavots;

Mais quoique séparé de tout ce que j'adore,

Un songe à mes regards vous présentait encore;

De vos reins faits au tour, je touchois la blancheur;

Vos beaux yeux pétilloient d'une lubrique ardeur:

Ma Princesse veautrait son corps sur sa Duchesse,

Elle me laissoit voir sa gorge de Déesse.

Dans ma lasciveté, j'étois à vos genoux,

Vous me disiez, grand Roi, pour raison, levez-

vous.

Je me leve tout droit, & dans mon trouble

extrême

B

18 *LES DEUX BISCUITS,*

J'allois trop haut, trop bas..... mais vous avez
vous-même.....

Le plaisir me réveille, & ne vous trouvant pas,
J'endosse promptement ma culotte & mes bas,
Et viens, tout échauffé de l'ardeur qui me presse,
Réaliser mon rêve avec vous, ma Princesse.

A B U B E F.

Seigneur, de tant de biens mon esprit est confus,
Vous en pouvez encor, mais, moi, je n'en puis
plus,

Mon ame à vos plaisirs s'est trop associée;
Je suis lassé, il est vrai, mais non rassasiée;
Et vous verrez dans peu, sans vouloir me flatter,
Si je recule ici, que c'est pour mieux sauter.

G A S P A R I B O U L.

Il faut donc rengâiner jusqu'au fond de mon ame
Les preuves que j'allois vous donner de ma flamme;
Je serai toujours prêt : j'en jure vos beaux yeux,
Mon turban, mon amour, ma barbe & vos
cheveux,

Et quand vous voudrez voir l'effet de ma pro-
messe,

Vous enverrez un Page avertir Ma Hauteffe.

A B U B E F.

Non , demeurez ici ; je vous quitte un moment ;
On m'attend là - dedans avec un lavement ;
Je n'exige de vous que le tems de le prendre ,

[*en soupirant.*]

Celui de le garder , & celui de le rendre ,
Et je reviens bientôt près de votre Grandeur
Par de nouveaux plaisirs confirmer mon bonheur.

[*Elle va à la garde-robe.*]



SCENE V.

GASPARIBOUL, *seul.*

DE mes rivaux jaloux puisqu'elle me distingue,
Je voudrois me changer en canon de feringue,
Ma bouche éprouveroit de charmantes douceurs
A lui pouvoir glisser ce bouillon aux deux sœurs;
Mais de ce lavement, tandis qu'on la régale,
Détaillons le bonheur de ma grandeur Royale.
Je fais très-bonne chere, & bois de bon vin vieux,
Je vous fais des cocus tout autant que je veux.
Mon Sérail composé de filles de tout âge,
Tous les premiers du mois me donne un pucelage.
A mon gré, je fais pendre un tel, ou bien un tel;
Il n'est point sur la terre un plus heureux mortel.



SCENE VI.

VAZIPOURS, GASPARIBOUL,

VAZIPOURS.

Avec ses lavemens, la Princesse m'excède,
Toujours la flûte ! ô Ciel ! je lui donne un remède,
Il entre bien d'abord ; tout succede à mes vœux :
Je pousse doucement ; mais un vent malheureux
Dans son ventre commence un horrible tapage ;
Il force tout obstacle, il se fait un passage,
Repousse le canon, & l'envoye *ad patres*.
Par malheur, mon visage étoit un peu trop près ;
Je n'en dirai pas plus, & vous sentez le reste.

GASPARIBOUL.

Parlez-moi de plus loin, car cette odeur empest.

VAZIPOURS.

Les derrieres des Rois, & ceux de leurs Sujets,
Sont égaux pour l'odeur, quand ils ne sont pas
nets.

Par ma bouche, Seigneur, la Princesse vous prie
De l'attendre en ces lieux tandis qu'elle s'effuie.

B iij

SCENE VII.

NADERI, GASPARIBOUL,

GASPARIBOUL, à Naderi qui entre.

Cette nuit , la Princesse a comblé mon amour ;
Je prétends l'épouser avant la fin du jour ;
Mon Trône s'affermir avec cette alliance.
Admire à quel degré j'ai porté la prudence ,
Je crois qu'on ne sauroit la pousser aussi loin :
De me faire cocu d'avance j'ai pris soin ;
Crois - tu qu'elle refuse un semblable hymenée ,
Après m'avoir donné vingt pains sur la fournée ?

N A D E R I.

Dans tes Etats tu fis cocus , suivant ton choix ,
Artisans & Robins , & Nobles & Bourgeois.
De ces mêmes Etats il te faut faire Gille ;
Tous ces cocus armés sont Maîtres de la Ville ;
Ils demandent ton sang , pour te faire expier

L'honneur que tu leur fis de les cocufier.
De prudens Généraux conduisent la menée;
A chaque Révolté, chaque charge est donnée,
Selon que le Conseil est duement convaincu
Qu'il est de ta façon ou plus ou moins cocu.
Leur armée est complète, & se range en bataille;
Que pourras-tu tout seul contr'eux tous ? rien qui
vaille.

Chacun du cocuage arborant les couleurs,
L'un prend un poste ici, l'autre là, l'autre ailleurs.
Du Sang Royal il reste un Prince légitime,
Qu'on a sauvé, dit-on, de ta rage amplissime;
Ce bruit de main en main s'est répandu par-tout,
Et tu n'es qu'un Bâtard de l'un à l'autre bout.
On te donne le nom de Cadet la Gingeole;
On te promet aussi plus d'une croquignole;
Pour te faire rôtir, l'un récurve son gril,
L'autre gage percer ton auguste nombril;
L'un veut à pair ou non épiler ta moustache,
Pour t'écorcher tout vif, l'autre éguise sa hache.
Du genre du supplice ils ne sont point d'accord,
Mais ils le sont du moins pour conspirer ta mort;
Il te faut déloger sans tambour ni trompette,
Et prendre malgré toi la poudre d'escampette:
On a tenu conseil pour tirer du canon,
Tout le monde a dit oui, personne n'a dit non.

24 *LES DEUX BISCUITS,*

Ta face vainement de colere se gonfle,
Ne nous endormons point lorsque le canon ronfle.
A la moutarde ici bien loin de t'amuser,
Troques, troques, crois-moi, pour les mieux
 abuser,
Ton beau manteau Royal, contre cette mandille;
Vivre est essentiel, & regner est vétille.
J'apporte ici deux feaux, une fangle, un cerceau,
Il faut te déguiser, Seigneur, en Porteur d'eau.

G A S P A R I B O U L.

Ce récit est trop long, si la fuite est pressante,
Six Vers étoient assez, & tu m'en dis quarante.

Il ôte son manteau, & met la souguenille.

Quel revers!

N A D E R I.

Il est grand; je ne puis le nier.

G A S P A R I B O U L.

Tantôt j'étois Evêque, & me voilà Meûnier.



SCENE VIII.

LES GRANDS DU ROYAUME, LES
GARDES DU ROI, LE PEUPLE,
NADERI, GASPARIBOUL.

UN OFFICIER *de la Garde du Roi.*

(s'adressant au Roi.)

C'Est en vain pour nous fuir, que vous graissez
vos bottes,

(à un Garde.)

Attendant la prison, mettez-lui les menottes.

(appellant la Princesse par la porte vitrée.)

Princesse ! du feu Roi, faites-nous voir le fils ;

Vous voyez des Sujets qui lui seront soumis.

G A S P A R I B O U L.

[à Naderi.]

Vois-tu, bourreau ! vois-tu que sans ton verbiage,
J'aurois eu le loisir d'échapper à leur rage ?

N A D E R I.

Je l'ai bien fait exprès, Seigneur, & chaque mot,
Par degré, vous rendoit à chaque instant plus sot.

26 LES DEUX BISCUITS,

Crainte , rage , douleur , effroi , désespoir , larmes ,
Frayeur , fureur , chagrin , transport , terreur ,
allarmes ,

De vos regards émus , s'emparoiént tour-à-tour ,
Et votre ame , à mes yeux , se montrait à plein jour :
Je voyois allonger votre Royale face ,
Et prenois grand plaisir à voir votre grimace :
Vous allez , de malheurs , sans cesse être assailli ,
Et vos pieds , à la fin , sont dans le margouilli.



SCENE IX & dernière.

ABUBEF, DILAZAL,
GASPARIBOUL, NADERI,
VAZIPOURS, AZINA,
RISSOLE, *Les Grands du Royaume,*
les Gardes du Roi, & le Peuple.

ABUBEF.

LE Tyrann'est plus Roi, Peuple, voicile vôtre;
Et voilà tôt ou tard, comme un clou chasse l'autre.

*Tout le Peuple & les Grands, fléchissent le genou
devant DILAZAL, pour témoigner qu'ils le reconnois-
sent pour leur Roi.*

DILAZAL, à la Princeffe.

Je régne donc enfin! c'est le prix de vos soins;
D'un cœur reconnoissant, qu'ils soient tous les
témoins;

[*au Peuple.*]

Je l'épouse à vos yeux, sans nulle simagrée,
Elle m'a fait deux fils d'une seule ventrée;
Peuple, consentez-vous qu'ils soient légitimés?

28 LES DEUX BISCUITS,

CHŒUR DU PEUPLE.

Nous les adorons comme vous les aimez.

GASPARIBOUL, *se parlant à soi-même.*

Me faudra-t-il aller du Trône à la Potence ?

DILAZAL.

De ce Tigre infernal, prononçons la Sentence.

[*à Gaspariboul.*]

Pour prix de tes forfaits, tu t'attends à la mort ;

Mais ma haine te garde un plus funeste sort.

[*à ses Gardes.*]

Qu'on sépare de lui ce don de la Nature

Qui sert à fabriquer notre humaine structure ;

C'est par cet endroit-là qu'il nous offensa tous ,

Qu'on extirpe ce bien dont il fut si jaloux ;

De sa postérité qu'on tarisse la source.

Que pour lui, le bourreau, soit un coupeur de
bourse.

Qu'une cage de fer soit son appartement ;

Qu'au chevet de mon lit, il voye incessamment ,

Dans mes draps, dans mes bras, cette jeune Princesse

Que je veux accabler du poids de ma tendresse ;

Que privé de plaisirs, il regrette à jamais ,

Et tous ceux qu'il a pris, & tous ceux qu'il a faits.

[*On emmène le Tyran.*]

ABUBEF.

Que j'approuve , grand Roi , cette sage conduite !
 Vous avez bien trouvé la peine qu'il mérite.
 Travaillez sans relâche à ce grand châtiment ;
 Puisse nous le punir , Seigneur , à tout moment.
 Trop heureuse en cela d'être votre complice ,
 Je brûle de vous voir commencer son supplice.

DILAZAL.

Oui , nous allons sonner cet amoureux tocsin.

[à part.]

Que la vengeance est douce à l'esprit féminin !



DIVERTISSEMENT.

Quatre Chaudronniers amènent le Tyran dans une cage de fer, le nouveau Roi chante le couplet suivant, adressant la parole au Peuple.

Devant lui que chacun passe,
 En ôtant son caudebec ;
 Chantez-lui de bonne grace,
 En faisant salamalec ;
 Mi mi, fa ré mi,
 Chantez, mon petit,
 Mi mi, fa ré sol,
 Chantez, Rosignol.

Il se fait une marche comique autour de la cage, & l'on chante en Chorus, Mi mi fa ré mi, &c.

LA PRINCESSE, au Tyran.

Cette nuit, d'un grand courage,
 Tu tranchois du franc moineau ;
 Mais un si joli ramage
 Pour jamais est à veau-l'eau :
 Mi mi, fa ré mi, &c.

On danse.

Une des Confidentes de la Princesse.

Il n'a pas sujet de rire
 Dans l'état où le voilà :
 On a beau faire & beau dire ,
 Jamais il n'entonnera ,
 Mi mi, fa ré mi, &c. *On danse.*

La seconde Confidente de la Princesse, au Parterre.

Voici la fin de la pièce ,
 Notre Auteur bien inquiet ,
 Du fond de son cœur adresse
 Cette priere au sifflet ,
 Mi mi, fa ré mi ,
 Dormez, mon petit ,
 Mi mi, fa ré sol ,
 Dormez, Rossignol.

N A D E R I, *au Parterre.*

Mais, Messieurs, si son ouvrage
 Trouve grace devant vous,
 Prouvez-lui votre suffrage,
 En répétant avec nous,
 Mi mi, fa ré mi ,
 Chantez, mon petit ,
 Mi mi, fa ré sol ,
 Chantez, Rossignol. *On danse.*

F I N.

SIROP-AU-CUL,

ou

L'HEUREUSE

DELIVRANCE,

TRAGÉDIE

Héroï merdisique.

Par M^r. * * *

Comedien Italien.

Prix 24^s.

*Au Temple
du Gout.*

2

C
P
S
E
M
S

2

J
A
A
I
S
I
C

I
I
H
S
C
C
I
I
A



AU LECTEUR.

SI l'Histoire, Lecteur, du Roi Sirop-au-cu,
Par faute de bon sens n'a pas l'art de vous plaire?
Sans rien précipiter goûtez-en la matière,
Et puis permis à vous d'en torcher votre cu.
Mon but est d'amuser en voulant me distraire,
Si c'est perdre mon tems, c'est du tems de perdu :

AUX AUTEURS.

PAr de grands mots sans fin, par des phrases
obscurés
Aujourd'hui les Auteurs peignent le sentiment.
Abjurant du bon sens les expressions pures,
Le cœur de leur Héros leur sert de fondement.
Si d'un grand Conquérant ils chantent la victoire,
Il semble qu'à leurs vers ils doivent sa valeur.
C'est au goût, au seul goût qu'il faut borner sa
gloire,
L'humilité toujours fut l'écueil de l'erreur,
De ces deux qualités je fais mon avantage,
Et par-là mon succès est brillant, & certain ;
Si l'on ne fait sentir le but qu'on envisage,
On rend alors son temps infructueux & vain.
Que cet avis saillant vous serve de lumière,
I C A R E fendit l'air, I C A R E fit le faut.
Le cul de mon Héros m'a servi de matière ;
Auteurs à sentimens, ne montez pas plus haut :

NOMS DES ACTEURS.

SIROP-AU CUL, ou SIROP-AU·CU, Roi de Merdenchine.

ÉTRONIE, Amante de Sirop-au-Cul, Fille d'Étronius Roi détrôné par Saligot, & réfugié à la Cour de Sirop-au-cul.

CURIDÉ, Confidente d'Étronie.

DÉGOUTANT, Capitaine des Gardes de Sirop-au-cul.

MORVENBOUCHE, Confident de Sirop-au-cul.

MERDENCOUR, Ambassadeur du Roi Saligot.

PECORUS,

SCAVANTINET,

BARBARISME,

ARTICHAUD,

COULŒUVRE, Apoticaire.

CHIAUT-LIT,

CUBRENEUX,

GALENMAIN,

NÉ-POURRI.

} Médecins & Grands
du Royaume.

} Gardes.

*La Scene se passe dans la Merdenchine au Palais
de Sirop-au-cul.*

C'est de cette Ville d'où vient le musc.



SIROP-AU-CUL
O U
L'HEUREUSE DELIVRANCE;
TRAGÉDIE.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIROP-AU-CUL, PECORUS, SCAVANTINET;
BARBARISME, ARTICHAUD.

GARDES.

*En levant le rideau , on voit Sirop-au-cul sur une
chaise percée, qui foire abondamment, il est habillé
à la Romaine, mais sans culotte comme les Ecoissois.*

Les quatre Médecins font le cercle assis autour du Roi.

SIROP-AU-CU,

*Sur sa chaise percée , & dont la chemise est toute
embrenée.*



E n'est point , mes amis, en Héros témé-
raire ,

Qu'acceptant le Cartel d'une sanglante
Guerre ,

A ij

4 L'HEUREUSE DELIVRANCE,
J'ai fait voir la valeur de mon bras triomphant.
Pour maintenir la paix chaque jour étouffant
De trop justes raisons dont murmuroit ma flamme,
Je feignois d'ignorer la honte d'une trame,
Dont le Roi Saligot en vil usurpateur
Prétendoit se noircir. Étronie en son cœur
Allumant le flambeau d'un Amour fantastique,
Ce Roi pour faire agir sa noire politique,
Par le brillant de l'or couvrant ses attentats,
Séduisoit mes sujets au sein de mes états,
Et ne pouvant de gré posséder la Princesse,
Il voulut par un rapt l'ôter à ma tendresse.
Son Pere détrôné par ce Prince inhumain,
Triste jouet des Dieux vit la flamme à la main,
En un jour malheureux renverser son Empire,
Accablé sous le faix du plus cruel martyre,
Étronius fuyant, trouva dans mes Etats,
Un refuge assuré sous l'appui de mon bras.
Vous savez de quels feux mon ame fut saisie
A l'éclat des attraits de sa fille Étronie,
Dont le cœur enflammé de la même vigueur,
Consentit à l'hymen d'où dépend mon bonheur.
Je touchois au plaisir ; le juste Ciel me l'ôte.
Eh ! qu'à bon droit on dit, il compte sans son hôte ;
J'ai compté sans le mien, Sirop-au-cu vainqueur,
N'en éprouve pas moins le comble du malheur ;
Je viens de remporter une grande Victoire,
Mais quels sont des Lauriers entés sur une foire !
D'un Etat florissant à peine l'héritier,
Je régne, je triomphe, & ne fais que chier.
Je me sens distiler ainsi que la matière,
Et sans votre art divin je ferme la paupière.
Sur vos heureux talens j'ose me rassurer.

TRAGÉDIE.

5

Ah ! sans perdre de tems faites-les opérer.
 Vous avez , Pecorus , toute ma confiance ,
 J'ai dans Sçavantinet un homme d'éloquence ,
 Barbarisme lui seul a grand soin de mes dents ,
 Et la cour , d'Artichaud , admire les talens ,
 Ainsi quatre Docteurs pleins de sens & lumière
 Vont sans doute arrêter ma farouche matière ;
 Qui ne respectant point son Roi Sirop-au-cu ,
 Ne couleroit pas mieux , s'il eût été vaincu.
 Mettez , s'il faut , vos nés pour boucher la gou-
 tière ,
 Qui sans cesse coulant élargit mon derrière ,
 A tel point que la mort me peut faire à vos yeux ,
 Si Dieu n'y met la main , rejoindre mes ayeux.
 Employez de votre art le grave ministère.

SCAVANTINET.

Nous allons à l'instant , Grand Roi , vous sa-
 tisfaire.

La volonté des Rois est un ordre des Dieux ,
 Et toujours les Lauriers sont émanés des Cieux ,
 Ils nous ont en ce jour accordé la victoire ,
 Vous voilà triomphant , mais vous avez la foire.
 Quelle honte , Seigneur , si vous chiez toujours ,
 Quel échec à l'Etat , à vous , à vos Amours.

Votre mal est un traître , il faut que je le dise ,
 Sçavantinet , Seigneur , vous parle avec fran-
 chise.

Mais nous rompons le cours d'un destin si fatal ;
 Daignez nous détailler la source d'un tel mal.
 Pour votre guérison il faut nous en instruire.

SIROP-AU-CU.

Je ne puis sans rougir , mes amis , vous le dire ,
 A iij

6 L'HEUREUSE DELIVRANCE,

La crainte pour les Rois est un crime odieux ,
Et pour avoir tremblé je sens en ces bas lieux

(*Portant la main à son derrière.*)

Qu'il est un Ciel vangeur , mais pourtant trop
sévère ,

Et je dois le blâmer de chercher mon derrière.

Il est vrai que c'est-là que la peur me saisit ,

Et le trou de mon cul en devint si petit

Que j'en crus à l'instant avoir perdu l'usage.

Qui peut ne pas trembler à l'aspect du naufrage !

J'étois bien résolu de braver le trépas ,

Mais la peur de mourir l'emporte en pareil cas ,

Et dans un même instant par un effet contraire

Je resserrai le cul , & lâchai le derrière ;

Le dernier prévalut , & sans cesse foirant

Je vainquis tout foireux , & foire triomphant :

Vous sentez de mon mal la source , & l'origine.

P E C O R U S.

Si vous n'étiez foireux , vous en avez la mine.

Et sans nous l'avoir dit nous l'aurions vû d'abord.

Notre art à vous guérir , par un sublime effort

Va vous manifester jusqu'où va sa puissance :

C'est trop peu de sentir , il faut de l'évidence.

Daignez donc , Grand Vainqueur , tourner vo-
tre Ponent ,

Et vous aurez dans peu quelque soulagement.

*Sirop-au-cul tourne le derrière , s'appuye sur sa
chaise percée , on met le pot de chambre fort propre-
ment sous lui , les quatre Médecins leurs lunettes sur
le nez regardent attentivement , & de très-près la ma-
nière couler. Ce qui fait un coup de Théâtre très-
brillant.*

*Après un assez grand intervalle de silence & d'at-
tention.*

TRAGÉDIE.

7

ARTICHAUD.

J'apperçois un gluant à travers la matière ,
Qui dénote une humeur récalcitrante alrière....

Au Roi.

Nous pouvons à l'instant , Seigneur , vous l'ar-
rêter ,

Mais il est dangereux de rien précipiter ,
Et je ferois d'avis d'attendre une quinzaine.

SIROP-AU-CUL , *se retournant avec impétuosité.*

Que le Diable , Artichaud , mille fois vous
entraîne,

Si pour me soulager , il n'est un prompt effort ,
Dans une heure au plutôt Sirop-au-cul est mort.
Si vous ne sentez rien , ce n'est pas de ma faute.

BARBARISME.

*Le Roi se remet à la même posture que ci-devant,
Les Médecins comme auparavant regardent attenti-
vement la matière couler.*

Sire , remettez-vous , nous remarquons dans
Plaute ,

Que souvent le hazard , *cet arbitraire du sort* ,
Fait triompher le foible , & succomber le fort.
Mais son secours ici nous seroit inutile.

Il faut purger le sang , détacher cette bile ,
Qui se précipitant avec rapidité ,

Peut causer aux poulmons de la sérosité.

Le mercure apprêté nous sera nécessaire

Pour que dans l'intestin se cuise la matière ,

Car vous voyez qu'à cru ces glaires sont poussés.

*Sçavantinet laisse ici tomber ses lunettes dans le
pot de chambre. Il les ramasse avec dextérité , les*

A iijj

8 L'HEUREUSE DELIVRANCE,
essuye proprement à sa cravate, & les remet sur son nez. Tout cela se fait en parlant.

SCAVANTINET.

Qu'en termes éloquents ces mots sont énoncés.
On ne peut mieux parler que vous venez de faire;
Mais pour rendre l'avis encore plus salutaire,
Faisons ce qu'en tel cas ont fait tous nos Doc-
teurs.

*Les Médecins délayent avec leurs doigts la ma-
tière qui est dans le pot de chambre, & avec gravité
la goûtent par trois fois.*

SCAVANTINET, *au Roi qui se remet sur sa chaise.*

Que votre cul Royal, Sire, appaise ses pleurs;
Un heureux dénouement va finir le mystère,
Nous n'avons plus besoin que d'un Apotiquaire;
Il va vous apporter nos verjus, nos sirops,
Et le mal partira bientôt, *ad inferos.*

Les Médecins sortent.

SCENE II.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE, *qui entre.*

SIROP-AU-CU.

MOrvenbouché, parlez, d'où me vient la
victoire
Qui signale en ce jour ma valeur & ma gloire ?
A qui dois je le fruit de ce sang répandu
Qui couvrent de Lauriers le grand Sirop-au-cu ?

T R A G E D I E.

Car , si j'en sçais un mot , que le Diable m'em-
porte.

M O R V E N B O U C H E.

D'abord à vous servir mon ardeur fut si forte,
Que ne connoissant plus ni périls ni tourmens ,
Je piquai mon cheval qui prit le mord aux dents.
Ah , qu'il s'est signalé ! qu'il a bien fait connoître
La valeur d'un sujet qui combat pour son maître !
On auroit dit qu'un Dieu guidoit cet animal.
(Qu'un instant fut , hélas , à Saligot fatal !)
Inéxorable aux cris , poursuivant sa carrière ,
Il abbat l'ennemi , le couvre de poussière ;
Saligot veut en vain rappeler ses soldats :
La peur saisit les uns , & de leur propre bras ,
Les autres aveuglés , se renversent par terre.
Mon cheval animé d'une juste colere
A travers l'Ennemi retraverse le Camp
Qui devint & d'horreur , & de carnage un champ
Si triste à l'Ennemi , pour vous si plein de gloire
Que mon cheval lui seul mérite la Victoire.
A la fin mon cheval n'eut plus le mord aux dents,
Et le combat finit , faute de combattans.

S I R O P - A U - C U.

Le hazard va plus loin souvent que la prudence.
Mais le Ciel fait toujours briller sa providence.
Vous êtes le Héros que portoit l'animal
Et je vous dois le prix qu'a gagné le cheval.
Les Dieux dans leurs desseins sont tous impé-
nétrables !
Eh ! qu'importe à quel bras nous soyons rede-
vables !
Les Prodiges jamais n'appartiennent qu'aux
Dieux ,

10 L'HEUREUSE DELIVRANCE ;
Et grace à leur faveur je suis victorieux.
Tu recevras le prix qu'on doit à la vaillance ;
Et désormais en toi je mets ma confiance.
Le premier soin des Rois est de récompenser.

M O R V E N B O U C H E.

Vous êtes dans l'erreur, c'est trop vous abuser ;
Sire , jamais poltron n'aura frayeur plus forte ;
Mon cheval m'emporta , mon cheval me rap-
porte ;

Morvenbouche fans lui n'eût-jamais reparu.

S I R O P - A U - C U.

Qu'entens-je , juste Ciel ! l'ai-je bien entendu ?
Ce que tu me dis là peut-il être croyable ?

M O R V E N B O U C H E.

Pardonnez-moi , grand Roi , j'eus une peur de
Diable.

S I R O P - A U - C U.

Peut-on trembler si fort fans faire le plongeon ?

M O R V E N B O U C H E.

Je me tenois , Seigneur , presque aussi droit
qu'un jon.

Sire , un bon Ecuyer ne tombe point par terre ;
Mais il falloit un cul aussi dur qu'une pierre
Pour ne pas succomber en un pareil assaut.

S I R O P - A U - C U.

Morvenbouche , mon cul plus que le tien
eut chaud.

Va , ma timidité sert d'excuse à la tienne.

MORVENBOUCHE , avec surprise , & chaleur.

Sire , vous m'annoncez une fâcheuse antienne.

TRAGEDIE.

II

Je croyois qu'un grand Roi ne dût jamais trem-
bler.

Ah ! quels remords pour vous me viennent acca-
bler !

De quel œil voulez-vous que l'Univers contemple
Un Roi dont la valeur lui doit servir d'exemple ?

SIR OP-A U-C U.

*Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi ,
Vous parlez en soldats , je dois agir en Roi.*

On punit un sujet qui fait le petit maître ,
Que la crainte saisit, & qui n'est plus qu'un traître.
Mais un Roi que le Ciel rend digne de ce rang
Pere de la patrie , il tremble pour son sang.
Eh , pour qui bien souvent frissonne-t-il dans
l'ame !

Pour des sujets ingrats que l'intérêt enflâme ,
Qui laisseroient passer l'Etat en d'autres mains ,
S'ils ne combattoient pas pour leurs propres
destins.

Morvenbouche , apprenez cette sage maxime ,
Il est dans la frayeur une vertu sublime ;
Il faut pour mettre un frein à la témérité
Prendre avis à propos de la timidité.

Charles XII. eût été le second Alexandre
S'il eût , tremblant un peu , voulu moins entre-
prendre.

Sçachez mettre à profit cet avis important ,
Et me laissez en paix entendre Dégoutant.



52 L'HEUREUSE DELIVRANCE;

SCENE III.

SIROP-AU-CU, DEGOUTANT,

*Qui entre avec tant de précipitation que le Roi se
leve, & se prête par-là à la situation de se laisser
baïser le derriere.*

DEGOUTANT.

A H! Seigneur, pénétré d'une allégresse entiere.
Souffrez que mille fois, j'embrasse ce derriere
Où du Ciel à nos yeux éclatent les faveurs,
Et qui sera l'Autel où désormais nos cœurs
Viendront en holocauste offrir au Diadème.
Nos vœux pour un Héros qu'on respecte &
qu'on aime.

En prenant le pot de chambre.

O Jus trois fois divin, qui faites le bonheur
D'un Peuple triomphant, d'un Roi plein de va-
leur !
C'est à vous que mon nez rend un sincere hom-
mage.

Il remet le pot de chambre.

Oui, Seigneur, apprenez le brillant avantage
Que l'Etat a reçu de votre cul foirant.
Dès le premier signal il fut en mouvement.
Vous fites aussi-tôt, Grand Roi, peter la bombe,
Qui fut de l'ennemi la défaite, & la tombe.
Les Dieux font triompher le Mortel à leur choix!
Vous me dites alors *du ton sacré des Rois* :

Ah! mon cher Dégoûtant, soutiens-moi, j'ai la foire.
 Qui l'eût crû ? qu'elle fût le sceau de la victoire.
 Sans votre foire, hélas, l'Etat étoit perdu,
 Car c'étoit perdre tout, perdant Sirop au cu.
 Vous savez qu'à l'instant on nous livre bataille;
 Moi-même je vous mis derrière une muraille;
 Vous faisiez pour chier de louables efforts,
 Mais le bruit des Canons en causa de si forts
 Que le mur écroula; votre auguste Personne
 Ne pouvant reculer, jure, fulmine, tonne.
 J'admirai dans l'instant, ô prodige des Cieux,
 Que vous ne reculez que pour en sauter mieux.
 Dans le même moment oubliant votre foire,
 Vous courutes au champ où vous guidoit la
 gloire,
 Mon intrépidité veut y suivre son Roi,
 Je vous vois aussi-tôt à deux cent pas de moi;
 Et pour comble d'horreur en cet instant terrible
 Mon cheval abbatu vous rendit invisible.
 Je reprens un relais, je cours comme un démon;
 Et S. George cent fois plus que moi, rodomon
 N'eût fait en ce moment que de l'eau toute claire.
 Qui prétend m'arrêter est renversé par terre:
 Je ne pus retrouver la trace de vos pas.
 J'appris avec effroi par un gros de Soldats,
 Que sans de prompts secours pour vous auxi-
 liaires,
 Vous étiez menacé d'avoir les étrivrières.
 Ma prudence à l'instant signala ma valeur,
 Et me fit seconder ma trop juste fureur.
 Chiant-lit le premier m'apporta la nouvelle
 Qui fit donner l'effor à mon généreux zele.
 Cubreneux découvrit la foire de son Roi,

14 L'HEUREUSE DELIVRANCE,

Galenmain côtoya la route sans effroi,
 Et ce fut Né-pourri qui d'un recit sincere
 Me dit que Saligot écumant de colere
 Instruit que tout foireux vous étiez dans son
 camp,
 Jugeant que vous auriez du secours sur le champ,
 Pour arrêter l'effet de cette prévoyance
 Avoit adroitement, (je fremis quand j'y pense !)
 Sur vos traces placé des dogues affamés
 Qui fumant de carnage , à la proye animés
 Devoient par cette ruse effacer le passage
 Où j'ai fait succomber sa dangereuse rage :
 Car un Dieu qui vouloit éterniser nos noms
 Y fit au même instant croître des champignons ,
 Qui nous guidant tout droit vers la Tête sacrée,
 A notre noble ardeur servirent de trophée.
 Il étoit temps , ma foi , Saligot nous tenoit,
 Et pour vous étouffer ce Roi vous embrassoit.
 Ce fut là que l'on vit une terrible affaire !
 Alternativement nous nous jettons par terre,
 Saligot contre moi tourne alors sa fureur ,
 Et d'un ton menaçant me dit avec aigreur ,
 Les Dieux te puniront si tu poursuis la gloire ;
 Et moi je lui répons , certain de la victoire,
S'ils demandent mon sang , ils le verront couler :
Mais la brèche est l'autel où l'on doit m'immoler.
 Je le frappe aussi-tôt , il tombe à la renverse ,
 Intrépide je cours , je vôle , je m'empresse ,
 Et faisant le devoir d'un sujet , d'un ami ,
 La victoire éveilla mon Prince évanoui ,
 Que peu s'en est fallu que Saligot lui-même
 Ne devînt l'instrument de ma valeur extrême
 Car le tems que je mis , Sire , à vous secourir

TRAGÉDIE.

15

Fit seul que de vos fers je ne pûs le couvrir ,
La fuite lui devint un secours nécessaire ,
Et les Dieux ont pris soin de terminer l'affaire.

S I R O P - A U - C U .

C'est assez , Dégoûtant , je te fais mon égal.
Ton récit adoucit la moitié de mon mal.
Vous, Gardes, approchez , recevez vos salaires;
Et si mon mal au cul ne me cause la mort
Votre Roi vous fera bientôt un autre sort.

A Dégoûtant.

J'attens mes Medecins & mon Apotiquaire :
Qu'il plaise aux Immortels de guérir mon derriere:
La Princesse languit de son brûlant amour ,
Et de ma guérison elle attend l'heureux jour
Mais tu ne me dis pas comment va ton ulcère ?

D E G O U T A N T .

Il est crevé , Seigneur , dans le fort de la guerre.

S I R O P - A U - C U .

Quelqu'ulcère sansdoute est crevé dans mon corps.
Car j'y sens à coup sûr de violents transports.
Allons prier les Dieux d'appaier cette crise ,
Et j'irai , s'il leur plaît , mettre une autre chemise :

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE,
DE GOUTANT, GARDES.

*Sirop-au-cu entre la main sur son derriere comme
pour se retenir jusqu'à ce qu'il soit sur le pot de
chambre, & ne laisse pas d'embrener le Théâtre.*

SIROP-AU-CU, *sur sa chaise percée.*

JE crains que de l'État le suprême bonheur
Ne soit pour votre Roi le comble du malheur.
Les Dieux sont fait ainsi ! pour nous leur pro-
vidence.

Puise en l'obscurité sa divine existence ;
L'oracle a pourtant dit qu'un heureux dénou-
ment

De l'Univers entier feroit l'étonnement ,
Et je sens redoubler du mal la violence.

Éprouvons des Docteurs la profonde science :

Eh ! que me serviroit l'honneur d'avoir vaincu

S'il falloit au tombeau mettre Sirop-au cu.

Il est beau de régner , mais il est beau de vivre :

La gloire du trépas dont un Héros s'enyvre

T R A G E D I E.

17

A l'exemple des Dieux doit animer les Rois :
Si comme eux immortels ils revivoient deux fois.
D'ailleurs un beau trépas n'est jamais qu'à la
Guerre.

Que me diroient les morts d'être mort du der-
rière ?

Je veux quand je mourrai , braver en vrai soldat
Les périls attachés au salut de l'État.

à un Garde.

Faites entrer les Grands , & mon Apoticaire ,
Je prévois que mon mal a besoin de clistere ;
C'est languir trop longtemps en ces tourmens
affreux ,

Si je ne suis guéri , j'en jure , c'est fait d'eux.

S C E N E I I.

LES QUATRE MEDECINS ;
COULŒUVRE , *la Seringue en main.*

(*Les Acteurs précédens.*)

*Deux petits valets apportent
un réchaud avec un poëlon
plein d'eau qui chauffe , &
quantité de bouteilles.*

S I R O P - A U - C U .

JE vais donc , mes amis , éprouver un chef-
d'œuvre ;

Avec dextérité gouvernez-moi , Coulœuvre.

J'aime à vous contempler l'instrument en vos
mains ;

Vous êtes un Héros l'effroi des culs humains ;

Mais soit votre grand art , votre esprit , ou vos
graces ,

B

18 L'HEUREUSE DELIVRANCE,

Je fens déjà le mien prêt à vous rendre graces.
Voyez , examinez , allons , qu'attendez-vous ?

C O U L Œ U V R E.

J'attens l'ordre , Seigneur , pour me mettre à
genoux. *(en montrant les Docteurs)*

Voilà mes souverains , que leur bouche prononce.

B A R B A R I S M E.

Coulœuvre , taisez-vous, voilà notre réponse;
Faites chauffer vos eaux sans scandale, sans bruit,
Le tems , en bavardant , se passe , & l'heure fuit.

(au Roi.)

Nous avons réfléchi sur votre maladie ,
Et la source du mal est à fond définie.

De pere en fils , Seigneur , nous connoissons vos
culs ,

Et nous avons jugé , en faisant nos calculs ,
Que ce mal vient un peu de votre négligence.

Il ne s'est vû jamais autant d'extravagance.

Qu'a produit votre cul & ceux de vos ayeux !

Sans relâche occupans & nos nez & nos yeux

Ils ne pouvoient chier , & vous foirez sans cesse.

Ces deux extrémités nous mettent en détresse.

Nous vous estimons fort, Grand Roi Sirop-au-cul,

Mais si l'on m'en croyoit, on vous coudroit le cul.

C'est , pour vous bien guérir , l'infailible remède.

S I R O P - A U - C U.

Si c'est là votre avis , le Ciel me soit en aide ,
Jamais le cul du Roi ne se verra cousu ,

Et j'aimerois plutôt que tu fusses pendu...

Arnichaud , prononcez ,

TRAGÉDIE.
ARTICHAUD.

19

Je pense le contraire:
Je voudrois vous ouvrir encore plus le derriere ,
Quand tout seroit sorti, vous n'aurez plus de mal,
Et votre cul pour nous ne seroit plus bannal.

SIROPAUCU.

En vous faisant tous deux jetter par la fenêtré
Voulez-vous éprouver que je suis votre maître?
Comme Roi cependant je retiens mon couroux ;
Mais vous , cher Pecorus , dites , qu'en pensez-
vous ?

PECORUS.

Qu'ils parlent sans bon sens , sans goût , & sans
lumière !

A-t-on jamais d'un Roi vû coudre le derriere ;
Ce seroit enfermer les Brebis & le Loup ,
Et vous porter , Seigneur , un trop sensible coup.
Cicatriser le trou de ce foireux derriere
Choqueroit le bon sens , & la nature entière.
Votre foire est de peur une digestion.
Et du Cielen courroux une punition.
C'est à nous que les Dieux ont commis la puissance
D'apporter *per malum malo* de l'indulgence ,
Ainsi pour vous guérir réfutant leurs avis ,
A mes décisions , Grand Roi , soyez soumis ;
Sur le bout de mes doigts je sçais la Médecine :
Toujours il faut du mal aller à la racine :
Votre cul entêté distilera toujours
Si mes avis suivis n'en arrêtent le cours.
* Notre adresse , & notre art à vous ouvrir le
ventre ,

* Le Roi fait ici des contorsions de rage épouvantables.

B ij

Doit nous montrer du mal & la source , & le
centre

Vos boyaux par nos mains ratiffés proprement
Seront mis à vos yeux dans un bassin d'argent ,
Et pressés comme il faut , expulsant la matière ,
Nous mettrons en état vous & votre derriere.
Que dites-vous , Grand Roi, de ce Conseil d'ami à

S I R O P - A U C U .

Que comme un roitelet vous me traitez ici ,
Et que je suis surpris de votre impertinence.....
Autant que je l'ai pû , j'ai gardé le silence ;
Mais vous ne cessez point de révolter mon cu ;
Parlez , connoissez-vous le grand Sirop-au-cu ?
Savez-vous que mon front couvert du diadème
Produit de mes Ayeux & la fleur & la crème ,
Que si tous les foireux se trouvoient en vos
mains ,
Il faudroit éventrer les trois quarts des humains ;
Pour me traiter ainsi , va-t-en à tous les diables.

S C A V A N T I N E T .

Sire, appeaisez vos cris. Vos Ayeux redoutables
Constipés , ou Foireux n'en ont pas moins vécu ,
Et toujours sur leurs maux nos soins ont prévalu.
Tout ce qu'ont prononcé ces Docteurs mes con-
freres

Est pour donner l'effor à leurs goûts, & lumieres.
Nous autres Médecins nous nous contrarions.
Pour donner plus de poids à nos décisions.
Il arrive souvent que dans pareille affaire
De tous nos beaux discours nous faisons le con-
traire ,
Et le malade est sûr qu'après tant de combats

Le remède ordonné le sauve du trépas ;
 Il creve bien souvent malgré notre science ,
 Mais il va chez les morts rempli de confiance
 Que le remède opère en le faisant mourir ,
 Et l'on voit de notre art le germe se nourrir
 De façon que les morts en sortant de la vie
 Ignorent qu'en mourant elle leur soit ravie ;
 Il est de certains maux où notre art n'agit point.
 Quoique certains du fait, nous parlons sur ce
 point

Comme si ces grands maux ne fussent que chi-
 mere ,

Car nous n'en sentons rien. C'est ce qu'ont vou-
 lu faire

Ces trois grands Médecins dans leurs savants dis-
 cours.

Mais les remèdes vains sont toujours les moins
 courts.

Je serois donc d'avis, laissant la faribole ,
 Que vous fissiez, Seigneur, un tour de casserole.
 Pour tous maux aujourd'hui c'est un remède sûr ;

(*Aux Medecins.*)

Comme ignares parfaits, vous m'allez dire ,

(*Cur ?*)

En voici la raison, écoutez, je vous prie ;
 De la masse du sang vient toute maladie ;
 Sans cesse notre Roi foire comme un perdu ,
 Sans contredit, Messieurs, c'est un sang cor-
 rompu.

Le Roi goûte bien mieux cet avis salutaire ;
 Je crois de bonne foi qu'on ne sçauroit mieux
 faire ,

Sire , vous m'entendez , qu'en pense votre cul ?

SIROP-A U-C U.

Que quand Caligula fit son cheval Consul ,
Il avoit ses raisons d'en enrichir l'histoire
Et que cet animal méritoit cette gloire :
Que s'il avoit connu mes bavards Médecins
Il les eût envoyés s'exercer aux moulins.

SCAVANTINET.

Nous allons à l'instant vous laver le derrière ,
Et par d'autres moyens châtier la matière.
Coulœuvre , songez bien à votre fonction
Et préparez d'abord une décoction.
Approchez-nous cette eau qui doit être assez
chaude....

*Les Medecins lui frottent le cul avec de l'eau
bouillante.*

Guérissons donc ce cul qui trop longtems nous
fraude...

SIROP-A U-C U.

Ah, Docteurs, c'est trop chaud, attendez un
instant.

SCAVANTINET *continuant.*

La Faculté le veut, supportez ce tourment.
Nous voulons effrayer par-là cette matière...

SIROP-A U-C U.

Beau secret, par mon chef, de brûler mon der-
rière.

SCAVANTINET *sans écouter le Roi, continue.*
Nous sçaurons la forcer de sortir à propos ,

Et de rendre ce cul moins gaillard , mais dispos.

(à Coulœuvre.)

Donnez ce lavement qu'on vous a dit de faire.

Le Roi présente son derrière & on le fait retourner.

Nous avons depuis peu changé cette manière
De donner par le cul remède , ou lavement ,
Coulœuvre , il faut au Roi le donner pardevant.

(*Le Roi ouvre la bouche.*)

Il faut avant , Seigneur , que votre cul se bouche.
Vous ouvrirez après votre petite bouche.

On sçaura que le Roi l'a fendue jusqu'aux oreilles.

(à Coulœuvre.)

Donnez-nous ce tampon , allons, dépêchez-vous.

(*Ils tamponnent le cul du Roi.*)

Et sur le cœur du Roi mettez vous à genoux.

Il faut pour cet effet monter sur une chaise :

*On tient le Roi , Coulœuvre monté sur une chaise
appuye ses genoux sur son estomac , lui met la canu-
le dans la bouche & pousse son lavement.*

SCAVANTINET , au Roi.

Vous vous sentez déjà , je suis sûr , à votre aise.

*Le Roi veut parler , ce qui fait répandre un peu le
lavement & met en colère Coulœuvre.*

COULŒUVRE.

(*Il achève de donner le lavement.*)

Sire , tenez- vous donc en repos un instant.
J'ai donné mon remède enfin , heureusement.

*Pendant cette cérémonie les quatre Médecins , leurs
lunettes sur leur nez , regardent attentivement se*

24 L'HEUREUSE DELIVRANCE ;

rien ne coule à travers le tampon qui saute en l'air , & le remède leur rejaillit au visage ; transportés de joie ils entourent le Roi & chantent en branle.

Sur l'Air , & j'ai du bon tabac dans ma tabatière.

Sire , consolez-vous , notre remède opère

Vous n'aurez plus de mal à votre beau derrière ,

Vous n'êtes plus foireux , Sire , consolez-vous.

Les Gardes qui sont dans l'enfoncement avec Morvenbouche & Dégoutant font un double cercle autour des Médecins & du Roi & répètent en chorus.

Sire , consolez-vous , ce grand remède opère ,

Vous n'avez plus de mal à votre beau derrière ,

Vous n'etes plus foireux , Sire , consolez-vous.

Coulœuvre joue l'air sur un violon qu'il prend à l'Orchestre.

SIROP-AU-CU. { *Aux Médecins qu'il embrasse à
plusieurs reprises & qui sont
tout embranés.*

Venez , mes chers amis , que je vous baise tous.

SCAVANTINET , *au Roi.*

Avalez en Héros encor ces trente boles ,

Et vous disant , (Salve) nous finissons nos Rôles.



SCÈNE III.

SIROPAUCU, DÉGOUTANT;
MORVENBOUCHE, GARDES.
DÉGOUTANT.

EN faveur de nos nez, de l'Etat, & de vous;
Les Dieux apaisent donc un distillant cou-
roux.

Je me taisois, Seigneur, mais jurant comme un
Carme

Je faisois en moi-même un furieux vacarme
Je maudissois autant la transpiration,
Que j'applaudis du Ciel la bénédiction.

MORVENBOUCHE.

Ainsi qu'à Dégoutant une vive allégresse
Me rend pour notre Roi ma première tendresse;
Votre foire à propos a sçu se contenir
Car sçachez que mon nez n'y pouvoit plus tenir.
Je vous parle, Seigneur, en confident sincère.

SIROPAUCU

Parlez plus à propos, ou sçachez mieux vous
taire.

Ma foire, avez-vous dit, étoit un don des Dieux,
Et vos nez murmuroient de ce bienfait des Cieux.
C'est bien à vous, vilains, infectés par nature,
Et qui portez d'ailleurs la plus plate figure,
De faire à contre-temps ici les délicats,
Quand l'un pisse en son lit, l'autre chie en ses
draps.....

Ne sont-ce pas vos faits six jours de la semaine?....

S C E N E I V.

ÉTRONIE , CURIDÉ ,
LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ÉTRONIE.

LE bruit de vos exploits , Sire , en ces lieux
m'amène.

Que mon cœur a souffert de furieux combats !
Mais la Victoire , enfin , couronne votre bras ,
Et Saligot vaincu , l'histoire le raconte ,
Contraint à battre aux champs avec sa courte
honte ,

Vous rend digne de moi ; vous êtes mon vain-
queur

Et rien n'arrête plus la flamme de mon cœur.

Il brule pour son Roi de cette ardeur si pure
Qui vient rendre d'accord l'amour & la nature.
Je suis prête , Seigneur , à vous donner la main ;
Qu'à Saligot saisi des tonnerres d'airain
Ainsi qu'à l'Univers annoncent pour nouvelle
Que nos cœurs sont d'amour le plus parfait mo-
dèle.

Saligot à coup sûr crevera de dépit ,
Sachant l'heure & le jour où dans un même lit
Un tendre mouvement me rendra souveraine :
Que cette attente , hélas , me fait souffrir de gêne !
Hâtez-vous d'éprouver ma sensibilité ,
Vous rendrez grace aux Dieux de ma mobilité.
Un laurier se flétrit si l'amour ne l'arrose ;

TRAGÉDIE.

17

J'en veux être à la fois & la source & la cause.
Qui pour un Roi vainqueur peut vivre sans amour
Indigne de régner , est indigne du jour.

SIROP-AU-CU.

Que vous me châtouillez par mon endroit
sensible ,
Et que ce beau discours est ardent & plausible ;
Princesse , votre ardeur mérite des travaux.
Devenons vous & moi , deux Hercules nouveaux.....
Princesse , sçavez-vous que je n'ai plus la foire.

ÉTRONIE.

Je sçais bien plus encor , & j'ai peine à le
croire ;
Sans elle , hélas ! on dit que vous étiez perdu.
Qu'auroit fait mon amour , sans vous , Sirop-
au-cu ?
La mort seule à mes maux eût été le remède.

SIROP-AU-CU.

Le destin malgré lui souvent à l'amour cède.
L'amour vous rend justice , & ne peut vous rater ;
Mais , sans mourir , Princesse , on peut bien se
gratter.
Peut-être le dépit eût fait quelqu'écorchure...
Mais puisque me voilà , laissons cette peinture ,
Venez , tous vos desirs se verront accomplis ,
Unissons de nos cœurs tous les plis & replis ,
Faites de mon laurier votre plus douce chaîne ,
Qu'il croisse dans vos eaux , préparez la fon-
taine.
Désormais le plaisir doit marcher sur nos pas ;
Princesse , si j'en meurs , que ce soit en vos bras.
Le Roi sort & sa suite.

S C E N E V.

ÉTRONIE, CURIDÉ.

ÉTRONIE.

L Es Dieux ont donc enfin cessé de me poursuivre,
 Et c'est de cet instant que je commence à vivre;
 Qui vit en languissant, voit à peine le jour,
 Et la Terre aux Mortels est un triste séjour,
 Quand l'excès du malheur fait tout leur appa-
 nage :

L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.

Tu sçais bien, Curidé, que je n'en manque pas;
 Mais l'ennui qui sans cesse accompagnoit mes
 pas

Inspiroit à mon cœur des mouvemens bizarres
 Qui balançoient en moi ces sentimens si rares
 Dont toi-même admirois la force & la grandeur.
 Mais un sang pétillant s'aigrissoit sur mon cœur.
 L'eau qu'on m'a si souvent fait venir à la bouche
 Me brûloit du desir de devenir la fougère
 Qui devoit à l'Etat donner des rejettons.
 Si l'on ne veut semer, que servent les sillons ?
 C'est fatiguer un champ pour le laisser en friche;
 La terre pour cela n'en devient pas plus riche;
 Il est ainsi d'un cœur qu'on flatte par l'espoir.
 Quiconque porte un nez doit s'armer d'un mou-
 choir.

Un souffle allume un feu qu'on éteint avec peine.
 Ma flamme sans détour te parle en Souveraine,

TRAGÉDIE.

29

Il nous faut dans l'amour de la réalité,
 Et le plaisir fait seul notre félicité.
 Ce plaisir, Curidé, je veux bien te le dire,
 Est un je ne sçais quoi qui fait que l'on desire
 Connoître de l'amour l'aiguillon dangereux,
 Et nous fait malgré nous brûler à petits feux.
 Il me falloit mourir, ou bien me satisfaire,
 Chacun sent ses besoins; l'attente désespère;
 Du tems qu'on perd en vain on est comptable aux
 Dieux :

Mon Ecuyer cent fois m'a fait parler ses yeux;
 Ses feux, s'il eût osé se seroient fait connoître;
 S'il n'est pas Roi d'ailleurs, il est digne de l'être,
 Si le Roi m'eût manqué, j'en faisois mon époux.

CURIDÉ.

Dans un semblable cas j'agirois comme vous.
 Eh ! qui sçait mieux que moi le tourment qu'on
 endure,
 Quand il faut mettre un frein aux cris de la nature!
 La raison veut en vain régler alors nos pas,
 La nature triomphe en ses tendres ébats.
 Quand on tient la couronne, on peut se dire
 Reine,
 Et régner, c'est tenir la tige de la peine.
 Quand nous en sommes là, nous goûtons les
 plaisirs,
 Et nous donnons l'effort à nos tendres desirs.
 Princesse, Curidé vous dévoile son ame.
 Ah, vive le plaisir où notre cœur se pâme!
 Princesse, comme moi vous aimez le mouton?
 Le meilleur de la bête est le gigo, dit-on;
 Sans être en appétit son divin jus réveille,

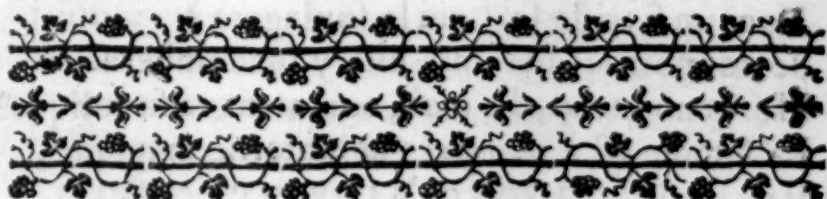
Je quitterois pour lui tous les jus de la treille,
 Curidé fans ce jus fût entrée au tombeau,
 Et je ne dois le jour qu'à ce friant morceau,
 Les Dieux, pour en jouir, nous ont donné la vie.

ÉTRONIE.

On ne peut s'exprimer avec plus d'énergie.
 Oui, pour vérifier ce discours séduisant,
 Ton salutaire avis finira mon tourment;
 Ce soir avec le Roi nous grugerons l'éclanche,
 Il faut que dans son jus mon tendre cœur s'épan-
 panche:
 Je veux enfin sortir de mon inaction,
 Et courir le hazard d'une indigestion.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE,
GARDES.

MORVENBOUCHE.

Sire, qu'avez vous donc ? quel tourment vous
irrite ?

Vous courez comme un fou, quel sujet vous
agite ?

Étronie à vos feux manque-t-elle de foi ?

SIROP-AU-CU

C'est pis que tout cela qui tourmente ton Roi,
Je suis atteint du mal régnant dans ma famille,
Hélas, je n'en puis plus, & dans ma peau je grille,
Me voilà constipé ; mes quatre Médecins,
Ont, je crois, dans mon corps fait entrer des
cousins,

Qui me picquant au vif sans cesse y font la ronde,
Et j'en vois, mais trop-tard, l'ignorance profonde.

Ce qui redouble encor ma trop vive douleur
C'est qu'Étronie, hélas, va tomber en langueur,
Tous les apprêts sont faits pour la cérémonie,

32 L'HEUREUSE DELIVRANCE,
Et je sens que les Dieux vont me ravir la vie.
Dans un si triste sort qui la soulagera ?
Je connois ses besoins , elle y succombera.
Morvenbouche , dis moi , comment va sa colique ?
La femme est à peu-près la lanterne magique ,
Il ne faudroit la voir qu'à travers un cristal ,
Un pet fait de travers lui cause un cuisant mal !
On dit que dans l'instant elle étoit en foiblesse ?

MORVENBOUCHE.

Ce n'est plus rien , Seigneur , & le mal qui la
presse ,
Est causé par des vents qui ne pouvoient sortir ,
En vous nommant , Seigneur , on l'a fait revenir.

SIROP-AU-CU.

Et que fait à présent cette triste Princesse ?

MORVENBOUCHE.

Tout à gogo , Seigneur , comme un dain elle
veffe.

SIROP-AU-CU.

Je voudrois bien , hélas , pouvoir en faire autant.
J'espérerois du moins quelque soulagement.
Mais n'attend-t-elle pas la fin de la journée ?

MORVENBOUCHE.

Jamais pour elle jour ne fut tant de durée.
Sans cesse voltigeant dans son appartement
Elle accuse la nuit de son retardement.
Qu'elle a bien d'une Reine & la taille & la mine !
Je l'admirois , Seigneur , faire un tour de cuisine :
Sans doute elle se sent un si grand appétit ,
Qu'elle craint d'être foible en se mettant au lit.

SIROP.

SIROP-AU-CU.

Elle prend pour ce soir un soin bien inutile ;
Je doute que jamais mon lit soit son azile ?
Qu'elle va ressentir bien des tourments divers ,
Lorsqu'on l'informera de ce nouveau revers ;
Les Dieux , & les destins ont juré de nous nuire...
Va pourtant de ma part , Morvenbouche l'in-
struire.

MORVENBOUCHE.

Mais Seigneur.

SIROP-AU-CU.

Obéis & ne réplique pas.

SCENE II.

SIROP-AU-CU, *seul.*

MOrvenbouche, attendez... revenez sur vos pas...
Est-il parti? ... son cœur à ce récit horrible
Frémira du danger qui n'est que trop visible.
Puis-je achever l'hymen en ce fâcheux état ?...
Je suis un pauvre Sire , hélas , pour mon état.
Tout foireux ce matin j'étois à l'agonie ,
Et constipé ce soir je vais perdre la vie...
Dois-je subir le sort d'un si cruel destin ?

SCENE III.

MORVENBOUCHE, SIROP-AU-CU,
DÉGOUTANT, GARDES.

MORVENBOUCHE.

MErdencour est là-bas , Seigneur , dans le
jardin
Qui d'attendre un instant se faisant violence

34 L'HEUREUSE DELIVRANCE ;
Lui-même vous vouloit demander audience.
Son Maître dont on a rabattu la fierté
Par cet Ambassadeur veut conclure un Traité
Qu'il dit être pour vous de très-grande importance.

SIROP-AU-CU.

Qu'il prend bien mal son temps.... n'importe ;
qu'il avance.

Un Garde sort pour l'aller chercher.

S'il ne me donne pas de solides raisons
Tous ces discours pour moi ne seront que chansons.

Dans l'état où je suis , que pourra-t-il me dire ?
Mais il faut l'écouter pour le bien de l'Empire ;
Et si le ciel severe exige mon trépas ,
Il est mort , dira-t-on , ne le méritant pas.
Il a fait son devoir comme un Roi magnanime ,
L'amour pour ses sujets le rend exempt du crime ;
Même dans les tourmens , du peuple le repos
Jusqu'au dernier soupir l'occupoit en Héros...
Mais , Dégoutant , mon mal m'accable sans relâche...

SCENE IV.

SIROP-AU-CU, MERDENCOUR, MORVEN-BOUCHE, DÉGOUTANT, GARDES.

MERDENCOUR.

A Mon Maître , grand Roi , la valeur vous
attache :
Je viens vous informer que Saligot vaincu
Admire malgré lui le grand Sirop-au-cu ,
Qu'il prend beaucoup de part , Seigneur , à votre foire ,

Et vous accorde enfin en ce jour la victoire.
Mais l'amour en son cœur ne vous l'accorde pas.
La Princesse a pour lui de si fringans appas ,
Qu'avant de consentir à l'hymen d'Étronie,
Il vous fait annoncer , qu'il y perdra la vie ,
Son trône , sa valeur , ses biens & ses États ,
S'il faut que cet objet se couche dans vos draps :
Qu'il viendra l'arracher de votre lit , sanglante
Du coup que portera sa fureur menaçante.
Les menaces d'un Roi tel que l'est Saligot ,
Sont des oracles sûrs qu'on éprouve bientôt.
Il sçait que vous l'aimez , il l'aime plus encore ;
Il en sèche sur pied , pour tout dire , il l'adore ;
Vous ne convenez point à cet objet charmant ,
Elle mérite un Roi non comme vous foirant ,
Il lui faut un Héros vigoureux & robuste
Dont le tempérament à son amour s'ajuste.
Pour montrer que mon Roi ne fuit que l'équité ;
Qu'Étronius régnant en toute fureté
Rentre dans ses États il rend le diadème ,
A ce Roi détrôné dans sa fureur extrême
De voir qu'avec mépris , il l'avoit rebuté ;
Mais on verra bien pis , s'il n'est pas écouté :
De la Princesse enfin il veut porter la chaîne ,
Ou craignez de mon Roi la vengeance & la
haine ;
Consentez , croyez-moi , de contenter ses feux ;
Pour la Princesse , & vous , répondez à ses vœux ;
Cet ordre vous paroît sans doute téméraire ,
Mais il n'en est pas moins un avis salutaire.

S I R O P - A U - C U .

*De quel front osez-vous, petit vilain marmot
M'apporter dans ma cour l'ordre de Saligot ?
Le lâche d'ordinaire , a recours à l'injure ,
Et ne fait des sermens que pour être parjure ;*

36 L'HEUREUSE DELIVRANCE;

Le brave, le héros n'annonce pas en vain
 Les lauriers à cueillir d'un succès incertain.
 Ce ton impérieux vient m'annoncer sa rage,
 Mais ne signale pas sa force & son courage.
 Dites à Saligot que foireux ou foirant
 Son vainqueur en tout temps se verra triom-
 phant,
 Que sa valeur, son nez n'ont que le même guide.
 Je ne suis plus foireux, bien moins encor timide,
 Je suis, apprenez-lui, souffrant & constipé,
 Mais qu'échouant sans cesse il se verra dupé.
 Né pourri, cubreneux, *allez en votre garde*
Prendre tout le côté que l'orient regarde;
 Galenmain, Chiant-lit à votre zèle ardent
Je commets le côté de l'ourse & l'occident,
Garde seul le midi, Dégoûtant, je te prie;
 Après avoir placé chacun en sa partie.
 Courez à la victoire, allez, braves Soldats,
 Eterniser vos noms, je marche sur vos pas.

Ils sortent.

(*A Merdecour.*)

La guerre est à mon mal un remède infailible,
 Et la paix, entre nous, devient incompatible.
 Pour vaincre, combattons. Que sert-il d'en
 parler ?

La menace aux Héros ne peut les ébranler.
 Je devois épouser aujourd'hui la Princesse,
 Mon cul fait un retard à ma vive tendresse.
 J'attends de votre Roi l'effet de son courroux,
 Et je sçaurai répondre à son transport jaloux;
 Allez, retirez-vous, je n'ai plus rien à dire.

M E R D E N C O U R.

Appaisez-vous, Seigneur, ce n'étoit que pour rire
 Qu'ici je m'efforçois à vous intimider.

Daignez jusqu'à la mort votre hymen retarder ,
Mon Roi dans vos États vous laissera tran-
quille ,

Et concluant la paix , lui même en cet azile

Viendra vous en jurer le serment solennel ,

Mais ne conduisez pas la Princesse à l'Autel.

Saligot attend trop de votre cul bénigne

Pour ne pas espérer cette faveur insigne.

Accablé , je le vois , du plus cruel tourment ,

Laissez régner la paix par votre testament ,

Ne songez en mourant qu'au salut de l'Empire ,

La raison , votre cul , tout doit vous le pres-
crire ,

Et puisque vous voilà sur les bords du tombeau ,

Daignez , de la Princesse , au Roi faire un ca-
deau ;

Vous tiendrez son enfant sur les fonds de Bap-
tême ;

Si sur ce front encore étoit le diadème ,

Quand les Dieux permettront de faire voir le
jour ,

Au premier fruit naissant du plus parfait amour.

Montrez-vous un Monarque , & doux , & paci-
fique ,

Votre ame de tout temps fut belle & magni-
fique ,

Montrez-vous de vertus un grand original ,

Et mon Roi dans deux jours vous donnera le
bal.

S I R O P . A U . C U .

Affez & trop longtemps aussi doux que l'abeille ,

Je prête à vos discours une attentive oreille ;

Mais allez dire au Roi qui me fait la leçon ,

Que si j'en ai le miel j'en porte l'éguillon.

38 L'HEUREUSE DELIVRANCE ;
MERDENCOUR.

Voici de Merdencour la dernière sentence ,
Que votre testament se fasse en diligence ;
Cédez à Saligot la Princesse en ce jour ,
Ou lui-même demain assiégeant votre Cour
Dans sa juste fureur brûlant jusqu'à vos titres ,
De la Princesse , & vous , viendra casser les vi-
tres.

SIROP-AU-CU.

*Qu'entens-je ! dans ma Cour on ose m'insulter !
Hola , Gardes....*

MORVENBOUCHE.

Seigneur , qu'osez-vous attenter !

SIROP-AU-CU.

*Malgré la dignité de votre caractère ,
Croyez-moi , Merdencour , évitez ma colère ;
Allez dire à ce Roi qui me prend pour un sot ,
Comme on reçoit ici l'ordre d'un Saligot.*

(Merdencour se retire.)

SCENE V.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE,
MORVENBOUCHE.

S Seigneur , vous hazardez. Quelquefois la co-
lere...

SIROP-AU-CU.

Quand on brave un Héros, on le rend téméraire.
Je connois Merdencour , ce n'est qu'un policon
Qui sembloit m'apporter les ordres de Néron ;

Mais me modérant moins que n'a fait Pharasmane
J'aurois dû lui donner quelques bons coups de
canne.

MORVENBOUCHE.

Occupez-vous , Seigneur , de soins plus im-
portans.

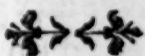
La Princesse aux abois , fait des cris si perçans
Qu'il faut en l'écoutant se boucher les oreilles.
Rien ne peut exprimer ses douleurs sans pareilles.
Ses pleurs n'ont pû suffire aux chagrins qu'elle
sent ;

Car succombant aux cris , & s'évanouissant ,
Sa sensibilité passoit la raillerie ,
Et nous l'avons crû morte en cette létargie.
A la fin , cependant , par nos soins vigilans
Ses yeux se sont ouverts , elle a repris ses sens
Pour se plaindre & gémir avec tant de furie
Qu'enous croyons encor qu'elle en perdrait la vie.
Dans sa douleur mortelle elle accuse les Dieux ,
Et va pour vous parler se rendre dans ces lieux.
Voyons le Roi , dit-elle , & sans regret j'expire.

S I R O P - A U - C U.

Dans les maux que je sens que lui faire & lui
dire ?

J'aurois autant aimé l'arrêt de son trépas
Que l'entendre gémir en un si triste cas.
Mais je souffre après tout , & chacun a sa peine ;
Je sçais me montrer Roi, qu'elle se montre Reine :
Je voudrois de bon cœur pouvoir la contenter...
Quoiqu'il en soit , ami , cherchons à l'éviter....
Elle vient , ma douleur augmente à sa présence ,
Et je vais lui donner une triste audience.



S C E N E V I.

SIROP-AU-CU, ÉTRONIE, CURIDÉ,

M O R V E N B O U C H E.

ÉTRONIE.

IL est donc vrai, Seigneur, que sans cesse sur
nous

Les Dieux exerceront leur injuste courroux !

C'est le comble des maux pour la triste Étronie,
Que l'heure du plaisir lui soit ainsi ravie.

Pardonnez à l'amour qui cause mon transport,
Si vous ne m'épousez, c'est l'arrêt de ma mort.

L'amour peut à vos maux devenir le remède,
Pour vous faire chier, s'il veut vous servir d'aide,
Un de ses mouvemens peut faire ce grand coup.

Essayez-y, Seigneur, *qui peut tout, ose tout.*

Laissez-vous mourir une triste Princesse ?

Si vous ne répondez à ma vive tendresse ?

Si sans ce doux espoir j'abandonne ce lieu ?

Disons-nous donc, Seigneur, un éternel adieu.

S I R O P - A U - C U.

Les Dieux m'en sont témoins, Princesse, je
vous aime ;

Mais que puis-je pour vous dans ma douleur ex-
trême ;

Je suis plus mal, hélas, que l'on ne peut penser !

J'irriterois vos feux loin de les apaiser ;

Souffrez pour un instant que votre Roi vous quitte,

La force de mon mal & me trouble & m'irrite..

Princesse, en approuvant l'excès de vos malheurs

Malgré moi je me livre aux plus vives fureurs...

Je verrai d'un œil sec, d'un visage tranquille

T R A G E D I E.

41

Grands & petits chier aux faubourgs , à la ville ,
Et moi qui suis né Roi , Maître de tant d'États ,
Il fera dit , grands Dieux , que je ne chirai pas !
Pour un Roi constipé que la pitié vous touche ,
Ou je m'en vais crever plus vite qu'une mouche ;
*Quand on ne peut chier , qu'on n'en a plus d'espoir ;
La vie est un opprobre , & la mort un devoir.*

S C E N E V I I.

ÉTRONIE , CURIDÉ.

ÉTRONIE.

Curidé , tu le vois , je n'ai plus d'espérance ;
Et si je le pouvois je prendrois patience.
Que nous serions heureux aspirant au plaisir ,
Si quand l'espoir s'éteint , s'éteignoit le desir ;
Il reste par malheur , c'est là notre infortune ,
Que puis-je faire ici qu'une plainte importune ?...
Je pourrois , il est vrai , me donner le trépas...
Tant d'autres avant moi l'ont fait en pareil cas.
Que pour avoir le nom d'Amante plagiaire ,
Je dois me garantir d'un effet si contraire :
Je ne sçais quel espoir rassure mes esprits :
Un amour aussi beau peut-il être sans fruits ?
Non , Curidé , le Ciel éprouve une Princesse
Qui doit mourir de joie & non pas de tristesse ;
Je sens que dans mon cœur l'espérance renaît...

S C E N E V I I I.

MORVENBOCHE , ÉTRONIE , CURIDÉ.

MORVENBOUCHE.

Princesse , le Roi vient , fuyez-le s'il vous
plaît.
Il veut tranquillement dans sa fureur extrême

42 L'HEUREUSE DELIVRANCE;
Perdre le jour sans voir le triste objet qu'il aime!
ÉTRONIE.

Qu'il perde au moins le jour, sans se donner la
mort ,
Et que pour dénoûment j'éprouve un meilleur
fort.

La route que souvent aux Héros on fait suivre :
Est qu'en perdant le jour , on les voit encor
vivre :

Je le laisse à ce prix mourir seul en ces lieux ,
Et je vais consulter & l'Oracle , & les Dieux.

La Princesse sort d'un côté , & le Roi entre de l'autre.

SCENE IX.

SIROP-AUCU , MORVENBOUCHE ;
DÉGOUTANT.

DÉGOUTANT *avec chaleur & qui n'entre qu'après
le Roi.*

LE bruit de vos douleurs m'a fait quitter mon
poste ,
Et pour venir plutôt , Seigneur , j'ai pris la poste.
Vos fureurs pourroient bien vous donner le
trépas ,

Et pour vous soutenir , je viens tendre les bras.

SIROP-AUCU.

Hélas , il est trop vrai que la fureur m'anime ,
Et je sens que les Dieux m'en rendront la victime ;
Mais pour tenter secours j'irai jusqu'aux enfers ,
Et prétens par mes cris étonner l'Univers.

Fuyons sans hésiter , dans la nuit infernale.....

Mais que dis-je ? un foireux y tient l'urne fatale ,

Le sort , dit-on , l'a mise en ses pûantes mains

Minos juge aux enfers tous les breneux humains.

TRAGÉDIE.

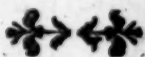
73

Que diront mes ayeux à ma sèche arrivée !
 Ils ont avec honneur fini leur destinée ;
 Et quoique constipés , en terminant leur sort ;
 N'ont-ils pas d'un étron payé leur passeport ?
Ah ! combien frémira l'ombre de mon cher Pere !
 Que faute de chier j'abandonne la terre.
Mon cul ne peut nier tous ses forfaits divers ,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers.
 Que dira ce foireux à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de sa main tomber l'urne terrible
Cachons-nous néanmoins dans l'éternelle nuit
 Quelle triste clarté dans ce moment me luit ! ...
 Je ne me trompe pas, j'aperçois mon grand-pere..
 Que vois je dans ses mains ?... un étron de ma mere..
 Tout fumant.... de chier il me prescrit la Loi.....
Dieux ! quels ruisseaux de merde en ces lieux j'en-
trevoi !
 Ah ! le Ciel irrité me reproche ma foire ;
 Les Dieux de m'en guérir vouloient avoir la
 gloire.
 Mais, quoi, tout disparoît & mon pere me fuit..
 Pour un mauvais étron après tout que de bruit !
 Il vaut mieux succomber , n'importe à quel sup-
 plice ?

*Le Roi tombe dans les bras des confidens ,
 & continue à voix basse.*

Du crime de mon cu, mon cœur n'est point complice..
 Je vais quoiqu'il en soit , rejoindre mes ayeux ,
 Et fais à mes amours mes très-humbles adieux.

*Les deux confidens emmènent le Roi , & rentrent
 sur le champ.*



S C E N E X.

ÉTRONIE, LES QUATRE MEDECINS ;
CURIDÉ, DÉGOUTANT, MOR-
VENBOUCHE, GARDES.

ÉTRONIE, *avec joye & transport.*

Nous ne pouvons douter de ce qu'a dit l'Oracle

C'est à vous, chers sujets, à faire le miracle :
Chacun, ainsi que moi l'a fort bien entendu,
Et l'on va voir, enfin ce qu'on n'a jamais vû.
Dans l'instant, a-t-il dit, le Roi perd la lumière ;
Si, sans perdre de temps, on lui souffle au der-
rière,

Les destins ont écrit qu'il reverroit le jour.
J'espère, mes amis, au nom de mon amour,
Au nom de tout l'État, de votre ardeur fidelle ;
Voir éclater par vous l'effet de ce grand zèle
Qu'un Sujet doit avoir pour le salut d'un Roi.
Ce doit être à présent votre plus doux emploi.
Que pour votre grand Roi votre amour se ré-
veille ;

Ou votre Prince est mort, ou votre Roi sommeille ;
Disputez-vous l'honneur de lui souffler au cu,
Et de ressusciter le grand Sirop-au-cu.

S C A V A N T I N E T.

Lui souffle qui voudra ; ce n'est plus notre affaire
D'approcher à présent ce Roi, ni son derrière :
On ne voit pas deux fois le rivage des morts.

Le mortel par notre art va paître aux sombres
bords ;

Mais pour l'en retirer il devient inutile.

TRAGÉDIE
ÉTRONIE.

45

Perfides , gardez-vous de m'échauffer la bile...
Si votre Roi vivoit , plus bas qu'un vermisseau
Vous feriez de sa merde un très-friand morceau ;
Vous vous consumeriez en cent mille bassesses ,
Pour lui plaire cent fois vous baiseriez ses fesses ,
Et vous appréhendez de lui souffler au cu
Eh bien ! vous le ferez , Messieurs , c'est entendu.
Si c'est peu de prier , je le veux , je l'ordonne.

P E C O R U S.

Nous respectons beaucoup votre Auguste Personne.
Mais les Sçavants jamais ne donnent dans l'abus ;
Et tous vos cris , ici , deviennent superflus.
Votre Oracle insolent , Princesse , a voulu rire ;
Il faut un nouveau Roi , nous venons pour l'élire.
Voilà pour nous le soin qui devient important.

ÉTRONIE , *avec menace.*

C'est assez. J'ai recours à toi , cher Dégoutant ;
Partage ce Laurier avecque Morvenbouche ,
N'importe qui des deux ? il ne faut qu'une bouche
Qui sçache adroitement du Roi souffler l'anüs ,
Et rendre ces Docteurs aussi bas que Camus ...
Mais quoi ! vous vous taisez ; cet indigne silence...

D É G O U T A N T.

Le refus des Docteurs nous est une ordonnance
Que nous n'enfreindrons point. Notre Prince est
bien mort ;
L'Oracle peut , s'il veut , mettre en doute son
fort ?
Mais s'il croit à ce Roi rendre encor la lumière ,
Nous n'empêcherons pas qu'il lui souffle au derrière.

ÉTRONIE.

Et quand il seroit vrai que l'Oracle eût menti ;
M'obéir , est pour vous le plus sage parti ...

46 L'HEUREUSE DELIVRANCE ;
Vous verrez le retour de ma juste colère.

(*Aux Gardes.*)

C'est donc vous maintenant que touche cette
affaire.

Montrez à m'obéir votre docilité ,
Et vous aurez le prix qu'elle aura mérité.

*Les Gardes se mettent à rire en niais & disent
de la tête qu'ils ne le veulent pas.*

Eh bien ! je vais moi-même en cueillir le falaire.
Je vais vous faire voir comme on souffle au der-
rière !

De sauver votre Roi vous serez dispensés ;
Mais malheur aux ingrats qui s'y sont refusés.

*La Princesse ouvre le fond du Théâtre où l'on
voit Sirop-au-cu sur un lit de repos , elle fait signe
aux Gardes de soulever le Roi : quand il est assez
élevé elle lui souffle au cul à plusieurs reprises , on
voit en même temps un étron bien dodu tomber sur
le nez de la Princesse, elle l'ôte fort proprement de la
main droite , & l'apporte en triomphe au bord du
Théâtre , ce qui rend stupéfaits les Médecins & les
Confidents ; le Roi en même temps s'avance , & pa-
roît comme un homme qui sort d'un profond sommeil
& qui a de la peine à se réveiller.*

SCENE XI. ET DERNIERE.

ÉTRONIE , l'étron à la main , faisant allusion à
l'urne que tient Cornélie dans la mort de Pompée.

M Es yeux, puis-je vous croire, & n'est-ce point
un songe ,

Qui sur mes vœux puissans a formé ce mensonge ?
Je revois un Héros , un Roi qui m'est si cher ;
Et que je sauve , enfin , des honneurs du bucher.

Cet étron que je tiens vaut bien mieux que la cendre.

(*Parlant à l'étron.*)

O vous , à mon bonheur objet sensible & tendre ;
Fumez jusques aux Cieux , embaumez tous mes sens ,

Et servez aux Mortels de parfums & d'encens.
Vous venez appaiser mes regrets & mes larmes :
Incomparable étron , que vous avez de charmes !
Vous ramenez la joie en ces murs désolés ,

(*Regardant les Médecins.*)

Et mes traîtres bientôt vous feront immolés.
Vous voilà confondus , lâches & téméraires :
Si le Prince à présent avoit trente derrières ,
Vous les fuceriez tous , bien loin de les baiser.
Le Roi reconnoissant va vous récompenser.

(*Au Roi qui paroît toujours étonné.*)

Sire , les Dieux touchés vous ont rendu la vie ;
Sortez , il en est temps , de votre léthargie.
L'Oracle a prononcé qu'en vous soufflant au cu
Nous reverrions regner le grand Sirop-au-cu.
Tous vos Sujets ingrats rejetant cet office
Ont refusé , Seigneur , de vous rendre un service ;
Où mon amour pressant vient de se signaler.
La perfidie , enfin , les a fait reculer.
Après avoir , en vain , fait agir la prière
Moi-même avec transport soufflant votre derrière ,
Je rends à tout l'État , ainsi qu'à mon amour ,
La joye & le repos , à vous je rends le jour.
Qu'il est doux de baiser un cul que l'on adore !
Mes lèvres du plaisir me chatouillent encore.
Le prix que j'en attens est déjà dans mon cœur ;
Mais contre ces ingrats secondez ma fureur.
Qu'ils périssent soudain d'une main meurtrière ,

48 L'HEUREUSE DELIVRANCE , &c.

Et qu'ils servent d'exemple à la nature entière ;
Désobéir aux Rois , c'est offenser les Cieux ,
Et vous devez punir à l'exemple des Dieux.

Le Roi embrasse tendrement Etronie dont le visage est tout emberné , & qui emberne celui du Roi.

S I R O P - A U - C U .

Princesse , autant qu'aux Dieux je dois à votre
flâme ,

Et je vais couronner l'ardeur qui vous enflâme.

Mes indignes Sujets méritent le trépas

Mais remettons aux Dieux à punir les ingrats.

Oui , puisque dans ce jour , je prends un nouvel
être ;

Que ma clémence , ici , se fasse reconnoître ;

Et pour la signaler aux yeux de l'Univers ,

Bien loin de les charger d'opprobres & de fers ,

Le Ciel m'inspire un trait digne enfin qu'on l'ad-
mire ,

Je vais en miel pour eux convertir leur martyre:

Cet étron qu'on devoit conserver chèrement ,

Et tout fumant , aux Dieux offrir en cet instant ,

Qu'il n'en soit plus parlé par faveur efficace

Mangez-le proprement pour sceau de votre grace.

(*Aux Médecins & aux Confidents.*)

Ils se mettent tous six à genoux contre la main de la Princesse dans laquelle ils mangent l'étron ; ce qui fait un coup de Théâtre succulent, parce qu'alors tous ceux qui sont sur la Scene ont le visage embrené.

Et nous Princesse , allons rendre graces aux Dieux

Dont la bonté céleste a fait tout pour le mieux.

Allons à leurs Autels cimenter l'alliance

Qui fait de votre Roi l'heureuse délivrance ,

Et qu'on dise partout le grand Sirop-au-cu

Etoit mort , est vivant & n'a plus mal au cu.

F I N.

LE
POT DE CHAMBRE
CASSÉ,

TRAGÉDIE POUR RIRE,

OU

COMÉDIE POUR PLEURER,

DEDIE'E

A UN HABITANT DE L'AUTRE MONDE,

*Avec un Discours préliminaire sur l'excellence des
nouvelles Découvertes en Poësie.*

Représentée pour la premiere fois à RIDICULO-
MANIE, Capitale du grand Royaume de
BAVARDISE, à l'occasion du Mariage du Génie
POMPON & de la Fée CLINQUANTINE, le
12 de la Lune du Verseau, remise au Théâtre
le 19 de la Lune de l'Écrevisse, l'an 30, depuis
le renouvellement de l'Ortographie.

Prix, 24 s.



A RIDICULOMANIE,

Chez Georges l'Admirateur, rue de la Raison
perdue, à l'Enseigne de l'Antithèse.

Avec Approbation & Privilège du bon goût.

Ridendo dicere verum , quid vetat :



EPITRE DEDICATOIRE
A L'OMBRE
DE MOLIERE.



*Anes admirables du Pere du
vrai Comique , Ombre encore
redoutable au ridicule & chère à
l'enjouement , divin Moliere ,
j'ose t'adresser aux Champs Elisées un
hommage sincere & légitime , & soumettre
à ton jugement une espèce bizarre de Dra-
me , qui ne peut être digne de toi que
par le motif qui me l'a fait entreprendre.
Mais s'il est possible que les vœux & les
productions des Mortels puissent pénétrer
jusqu'au séjour agréable que tu habites
sans doute , garde-toi de venir m'en assu-
rer , & de quitter un seul moment tes plai-
sirs délicieux pour me blâmer ni m'approu-*

4

*ver. Depuis que j'ai vû de mes propres yeux
le grand Ninus venir par deux différentes
fois effrayer tout le monde & faire même
déserter aux plus intrépides les lieux où il
faisoit ses apparitions , j'avoueraï fran-
chement que j'ai grand' peur des Revenans :
autrefois je faisois l'incrédule , je tranchois
de l'esprit fort ; mais enfin il faut bien se
rendre à de tels Prodiges , & se conformer
aux différentes façons de penser du modèle
de ce Siècle en Poësie , en Prose , en Physi-
que & Méthaphysique, en Morale & en Sen-
timens.*

*Mais quoi , je tremble déjà ! je crois ap-
percevoir ton Ombre ; il me semble la recon-
noître à cette Critique aussi aimable que so-
lide qui t'accompagnoit toujours ! mais au
lieu des jeux & des ris qui voltigeoient
autour de toi , lorsque tu faisois les délices
de la Terre , la colere & le dépit éclatent
dans tes yeux , tu saisis mon Manuscrit ;
tu veux le mettre en pièces... Arrête , chere
Ombre ! c'est sans doute le titre de l'Ou-
vrage qui t'irrite ; tu veux me punir d'a-
voir l'audace de t'offrir une Tragédie ! ar-*

5

*ête , te dis-je ; & ne te méprends pas à ce
titre ! Les choses sont bien changées depuis
que tu nous a abandonnés ; tout est aujour-
d'hui sans dessus dessous : pourrois-tu donc
ignorer que la Tragédie est l'unique moyen
de réussir à présent dans le Comique ; que
si le grand CORNEILLE , le tendre RA-
CINE ; le touchant LULLY revenoient avec
toi dans le monde , votre besogne seroit toute
différente. Tu ne ferois que des Tragédies ,
RACINE que des Comédies ; CORNEILLE
des Balets bouffons pour l'Opéra , &
LULLY des Charivaris. Cette idée folle te
rend ta gayeté ; tu fuis avec un sourire !
mon triomphe n'est plus douteux , puisque
tu daignes accepter mon hommage : tu scus
corriger les mœurs en badinant , réformer
le mauvais goût , bannir les pointes , les
affectations , & les faux brillans ;*

Hercule est dans la tombe , & les Monstres renaissent ;

*Puissai-je à ton exemple obtenir les mê-
mes Victoires ! Engager les Auteurs Tra-
giques à ne plus nous faire rire , les Co-
miques à ne plus nous faire pleurer , & le*

Public à juger de l'Ouvrage par l'Ouvrage même & non par la réputation de l'Auteur ; à ne pas se laisser subjugué par la mode & par la cabale , enfin à ne plus se deshonoré , en applaudissant à tort & à travers toutes les nouveautés monstrueuses, qui vont remettre les Beaux-Arts dans le Cahos dont les Hommes Illustres qui vivoient avec Toi , ont eu tant de peine à les tirer.





DISCOURS PRELIMINAIRE.



POUR se conformer aux règles de la raison & de tous les Arts , il faudroit sans doute une Préface comique à un Ouvrage bouffon ; mais dans un Siècle où rien n'est trouvé beau , s'il n'est déraisonnable ; où rien ne plaît s'il n'est bigarré ; dans un Siècle où l'on ne devient célèbre qu'en s'écartant de tous les principes établis & respectés dans tous les Arts , par les Grands Maîtres qui y ont excellé ; dans un Siècle où l'on méprise les règles par ignorance , où l'on les viole par air de mode , où l'on confond tous les Genres par stérilité , où l'esprit étouffe le bon sens sous la foudre & les éclairs ; dans un Siècle en un mot où celui qui fait le plus de bruit est celui-là précisément qui est le plus applaudi ; je veux à mon tour tâcher de plaire par la bigarrure ou en criant comme les autres , &

en prenant le ton sérieux & réfléchi, où il ne faudroit que du badin & du léger.

Sitôt que les Comédies Larmoyantes ont été goûtées, qu'elles ont banni le ton de la bonne Comédie établie par MOLIERE, imitée par REGNARD, suivie par BREUYS; DUFRESNI, DANCOURT, LE SAGE (*) & autres petits esprits qui ont mieux aimé ne passer que pour des imitateurs amusans, plutôt que d'aspirer au grand nom de génies créateurs; il falloit nécessairement que le goût de la Tragédie changeât en même tems & qu'on y réussît sans attendrir, ni intéresser le cœur: mais ce n'étoit pas assez pour que le triomphe de Momus fût complet; il falloit encore des Tragédies pour rire, comme des Comédies pour pleurer. Aussi l'Auteur de la *Métromanie*, autre esprit borné comme ceux que je viens de nommer, prédit-il dans cette Pièce ce Phénomène Littéraire, & en donna-t-il jusqu'au Titre, si sérieusement rempli depuis dans cette plaisante Tragédie ** jouée avec tant d'empressement, sur tant de differens Théâtres.

A la vérité le Chef-lieu du Théâtre François n'a pas encore adopté ce nou-

(*) On a eu attention de ne nommer ici aucun Auteur vivant, quoique plusieurs méritassent de l'être.

** La mort de Bucephale.

veau Monstre : mais il faudra bien qu'il y soit naturalisé ; car il n'est pas possible que la recette se soutienne longtems avec ces froides Pièces qui ne gardent de la Tragédie que le nom ; qui ne font ni rire ni pleurer ; qui n'éblouissent que par leurs vieilles guipûres & leurs diamans de Stras ; qui ne sont que les excressences du Poëme Epique ; pour qui enfin la ponction seroit un remède plus spécifique qu'il ne l'est ordinairement pour l'hydropisie.

Je ne doute pas que les Juges éclairés qui sont chargés du culte de ce Temple des Muses ; eux dont le bon goût se voit démenti tous les jours par les jugemens bizarres imprévus & inconséquens du Public , n'eussent fait un accueil favorable à cette Tragédie , & ne l'eussent regardée comme très-capable d'attirer la foule chez eux. Mais plusieurs raisons décisives m'ont empêché de porter mes vues si loin ; ne fût-ce que les obstacles qu'il faut surmonter pour y parvenir ; car personne n'ignore qu'on ne pénètre dans ce sanctuaire qu'à force de soumissions , de courbettes , de patience , & qu'après bien des difficultés , des peines , & des tracasseries , qu'on n'y peut réussir sans le secours d'une cabale puissante.

Les dangers de l'impression , quelque

grands qu'ils soient , n'approchent pas de ceux-là. On y est jugé par la réflexion , qui à la vérité décide plus sûrement , on la séduit avec plus de peine : mais si le jugement est plus sévère il est toujours plus équitable , & la punition n'est jamais ni si cruelle , ni si publique , ni si humiliante. J'ai d'ailleurs été encouragé & rassuré par plusieurs personnes de goût , qui ayant entendu la lecture de ma Pièce , ont souhaité d'en avoir des copies pour s'amuser à la représenter à la Campagne ; amusement qui est aujourd'hui si fort à la mode , auquel on passe son tems avec plus d'utilité & d'avantage qu'au Médiateur ou à la Comète ; il meuble l'esprit de mille pensées brillantes , & le cœur des plus beaux sentimens.

Je ne m'attacherai point à faire d'avance l'apologie de cette Pièce : il me suffira de dire que j'ai tâché en la composant de suivre les routes nouvelles que m'ont donné les Beaux Esprits à la mode. D'abord le sujet en est pris d'une Histoire peu connue & que j'ai entièrement falsifiée ; ce qui est fort commode ; parce qu'on évite par-là la difficulté de peindre les Héros tels que l'Histoire , la Fable ou la Tradition nous les représentent ; parce qu'on imagine à sa fantaisie des caracteres fictices qui n'ont

jamais existé ni pû exister. J'en pris l'idée dans un vieux Manuscrit composé par un des premiers Troubadours de la Cour de RENE' D'ANJOU *Roi de Sicile*, dont un Bel Esprit d'une Académie nouvelle prépare une traduction ornée de remarques très-sçavantes & très-curieuses. On jugera mieux alors des changemens que j'ai faits à mon original.

J'ai eu grand soin ensuite de ne pas m'assujettir aux règles de la vraisemblance, ni dans les caractères, ni dans les événemens. La vraisemblance n'est qu'une traîtresse qui gêne trop, qui ne porte avec elle que des entraves dont elle embarrasse, retient, rétrécit le génie, & par qui nous avons été privés jusques ici de mille beautés transcendantes, dont l'imagination sans frein nous enrichit tous les jours. Qu'est-il besoin en effet qu'il n'y ait qu'une action dans une Pièce ; qu'elle se passe dans un seul jour & dans le même lieu ; que tout se suive & soit lié ; qu'on ne tienne point de discours déplacés & que l'esprit ne brille jamais aux dépens du sentiment ; qu'enfin un Héros soit tel à la fin de la Pièce qu'au commencement ? Secouons les préjugés en Poésie comme nous les avons subjugués en Philosophie. Pourvû que nous excitions la curiosité, la surprise,

l'admiration , qu'importe du reste ? Laif-
sons le radoteur ARISTOTE , le benêt HO-
RACE , le pesant D'AUBIGNAC , le pédant
DESPREAUx, chercher, indiquer les causes
& l'effet du plaisir que font les beaux Poë-
mes. Pourquoi nous renfermer dans le
cercle étroit de leurs idées bornées ? Prenons
l'effor dans les airs & à travers les champs.
Nous ravissons nos Spectateurs , nous les
pétrifions par nos sublimes métaphores ,
nos grands mots , nos événemens imprévûs
& inconcevables ; nous leur ôtons la force
de critiquer , & ne leur laissons que celle
d'applaudir ; nous faisons la fortune des
Comédiens & les plaisirs de ceux qui sça-
vent tout sans avoir jamais rien appris :
que veut-on de plus ? Ceux qui nous blâ-
ment ne sont que des fots & des envieux.
Ne vaut-il pas mieux se divertir au sein de
l'extravagance qu'au sein de la raison ? l'u-
ne est bien plus douce & plus réjouissante
que l'autre.

La duplicité d'action est très-marquée
dans cette Tragédie ; car le POT étant
cassé , & PROPET tué , en voilà une finie ;
mais il en renaît aussitôt une autre par le
retour subit de MORDAUCUL. L'Hé-
roïne , sortie moitié heureusement & moi-
tié malheureusement du premier péril , re-
tombe aussi-tôt dans un second bien plus

triste. C'est peu d'avoir perdu le bien qui lui étoit si précieux parce qu'elle le tenoit d'un Amant adoré ; elle est encore en situation de perdre l'Amant lui-même. Il falloit bien au moins ces deux actions pour un seul acte : j'aurois eu matiere pour cinq bien complets , si j'avois eu prétention aux cinq actes. Mais comme c'est par la malice d'un de ces Etres Tout-puissans qui , au grand scandale de la raison , * se sont pompeusement mis en possession depuis quelque temps , de tous les Théâtres , que la Princesse & son Amant sont réduits à la plus fâcheuse extrémité ; il falloit nécessairement un Dieu dans la machine pour les tirer d'intrigue , & un Dieu plus puissant que les Fées & le Destin même. Tout est merveilleux dans cette Pièce , exposition , nœud , denuement , jusques à la richesse des habits. Il ne lui manqueroit qu'une Musique brillante sans choix , sçavante sans délicatesse , harmonieuse sans mélodie ; pour en faire un Opéra magnifique. Quelle féconde matiere pour des Accompagnemens délicieux , lorsque la Princesse est majestueusement assise sur son *Trepied* favori , lorsque *Propet* met en fuite avec tant de subtilité les Gardes qui osoient l'ap-

* La raison & le goût loin de se scandaliser , applaudiroient avec joye , s'il naissoit de cette Féerie , des morceaux aussi agréables , aussi séduisants , & aussi délicats que l'incomparable O R A C L E.

procher pour le saisir ! Quel champ fertile pour des Ballets caractéristiques & des Pantomimes voluptueuses , pour des Airs & des Symphonies singuliers & surprenans , surtout lorsque les *Gadoarts* vainqueurs s'applaudiroient de leur triomphe ! Leur danse vaudroit bien les chansons des Grenouilles. Le Musicien ne seroit-il pas forcé de convenir que jamais Poëte , jamais Ecrivain , pas même le Gazetier d'Hollande , n'auroit plus vivement , ni plus noblement échauffé sa riante imagination , & ne lui auroit ouvert une plus vaste carrière ?

L'unité de temps & de lieu n'est pas mieux observée que celle d'action ; car il n'est gueres possible que tant d'événemens imprévûs arrivent dans le même jour ; & il n'est du tout point naturel que la Princesse continue sa conversation dans un lieu qui vient d'être si indigement souillé par le Prince Propet. Pour les autres *invraisemblances* , les contradictions dans les caractères, les irrégularités & les disparates dans le dialogue , & autres beautés du temps , tout le monde les sentira sans doute , & rendra justice à l'art avec lequel est manié le rôle de la Confidente , qui élevée dans une Cour polie , favorite d'une grande Princesse , & peut-être fille de qualité , ne parle ordinairement qu'avec une familiarité insolente , & un langage des

Halles ; qui tantôt n'est qu'une buze , & bientôt est une fille très-spirituelle, tour-à-tour poltronne & hardie, fiere & rampante, bavarde & raisonnable. On pourroit presque reprocher à certaine *Baronne* & à certaine *Comtesse* qui ont paru dans le monde avec éclat, d'avoir pris le ton de cette Suivante , si l'on n'étoit sûr d'ailleurs qu'il n'y a pû avoir aucun commerce entr'elle & ces Dames. Il vaut mieux croire que les Beaux Esprits se rencontrent souvent.

On sera encore plus convaincu de cette vérité en lisant cet Ouvrage ; car m'étant attaché avec un soin extrême à la versification comme à la partie la plus essentielle & qui seule aujourd'hui fait tous les succès au Théâtre , on m'a fait voir que les vers que je croyois les plus beaux & les plus heureux , étoient presque mot pour mot épars dans les plus belles Tragédies anciennes & modernes : on m'en a fait voir de plus de quarante Pièces différentes. Que l'on juge de ma surprise & de mon désespoir à cette nouvelle assommante ! Quel admirable coup de Théâtre ! Quel parti prendre ? Il falloit pourtant renoncer à un Chef-d'œuvre tout fait , ou le recommencer. Quelle situation pour un Auteur qui a sué sang & eau ! Un citoyen benin , aussi bon pere que bon mari , obligé de

prononcer un arrêt de mort contre la femme ou contre son fils unique , n'est pas sans doute dans un plus grand embarras. Un ami charitable a sçu m'en tirer sans assassiner personne. Il m'a prouvé clairement , par cette singuliere rencontre, combien mes vers étoient excellens , puisqu'ils étoient consacrés par l'admiration générale & non interrompue , ou de plusieurs années , ou du moins d'un grand nombre de représentations ; & flattant en même temps une vertu peu commune parmi Messieurs les Auteurs , mais dont j'ose me piquer (la modestie) il m'a fait comprendre qu'en faisant imprimer d'un caractère différent les vers que d'autres avoient faits avant moi on n'auroit rien à me reprocher , & que mon Ouvrage ne perdrait rien de sa beauté ; qu'au contraire tous ceux qui y trouveroient quelque'un de leurs vers , ou des Auteurs qu'ils adorent , seroient intéressés à le prôner & à le faire vendre ; car les Poëtes ne poussent pas l'éloge des productions d'autrui jusques à les acheter. J'ai suivi ce conseil , & j'ai fait imprimer en lettres italiques tout ce que je n'avois composé qu'en second ; non que j'ose assurer que je sois le premier Auteur de tout ce qui est d'un autre caractère. Dans une seconde Edition j'aurai soin de
prendre

prendre la même précaution pour tous les vers qu'on pourroit encore revendiquer ; ce qu'on pourra me faire sçavoir par les voyes ordinaires des Gazettes , Journaux & Mercurès. Cependant ce qui prouve mon innocence & ma bonne foi dans ces plagiats involontaires , c'est qu'on trouvera ici beaucoup de vers de quelques Pièces nouvelles, qui ne sont pas encore imprimées , & que je n'ai jamais vû représenter.

On ne manquera pas sans doute d'observer encore avec quel soin & quelle attention j'ai placé des Sentences & des Maximes , même en bien des endroits qui en auroient le moins exigé ; comme dans les grandes douleurs , dans des récits , dans ces momens critiques qui demandent plus d'action que de paroles , enfin par tout où j'ai cru que je me serois attiré des *brouhaha* à la représentation , & un battement de mains , que l'Acteur n'auroit pas manqué d'annoncer & de mandier en s'avancant avec affectation au bord du Théâtre , en ménageant ses tons de loin pour finir par trois ou quatre grands coups de voix déplacés , qui jettent la pensée & le vers à la tête de l'Auditeur surpris , puis s'arrêtant tout court pour jouir du flatteur cartillon dont il vient de donner le signal. Avant que l'art de réciter sur le Théâtre fût par-

venu à la perfection , on avoit vû des Acteurs qui faisoient la sottise de se tuer à force de crier pour faire valoir leurs Rolles : les Comédiens d'aujourd'hui ne veulent pas céder à leurs anciens ; il n'est point de Pièce nouvelle , favorisée d'un de leurs regards complaisans , où ils n'affrontent hardiment l'esquinancie & la pleurésie.

Enfin j'espère que cette Pièce produira le double effet que j'ai annoncé. *De tout on a mis* pour cela. Mauvaises plaisanteries , fades allusions , expressions triviales , pointes rondes , jeux de Théâtre amusans , bas comique , &c. que faut-il de plus pour faire pleurer ? Sentimens nobles & délicats , pensées sublimes , discours pathétiques & touchans , situations intéressantes , morts malheureuses & imprévuës , que faut-il de plus pour faire rire ? J'aurois dû peut-être moins promettre dans mon Titre , n'en prendre qu'un vague , qui n'annonçât rien moins que l'espèce de l'Ouvrage ; mais il est quelquefois de notre intérêt de ne pas nous attacher trop servilement à nos Modèles.

Au reste , si ceux qui auroient envie de placer cette Pièce parmi celles qu'ils honorent de leur déclamation & de leur jeu , la trouvoient trop difficile pour l'exécution de certains lazzi nouveaux & charmans ,

chacun peut les supprimer ou les arranger à son gré. J'ai voulu laisser sur le papier toute l'action dans sa force & sa vérité, pour suppléer au défaut de l'illusion théâtrale. Mais il sera facile de la représenter de façon que ni les nez, ni les yeux des Spectateurs n'en soient point offensés.





A C T E U R S.

LA PRINCESSE FOIRANTINE, Veuve du Prince Foirantin.

LE PRINCE MORDAUCUL, Amant de la Princesse.

LE PRINCE PROPET, autre Amant de la Princesse.

MERDINE, Confidente de la Princesse.

CHIANLIT, Capitaine des Gardes de la Princesse.

L'ENFILÉ, Valet de Chambre de la Princesse.
GARDES de la Princesse.

SOLDATS du Prince Propet.

L'AMOUR, avec sa Suite.

*La Scene est dans le Palais de la Princesse
Foirantine, à Angers.*



LE POT DE CHAMBRE

CASSÉ,

TRAGÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE seule. *Elle entre sur le Théâtre toute effrayée, sortant de son lit ; elle est en Pet-en-l'air & en Cornette de nuit.*



*Hantôme injurieux qui troubles mon
repos ,
Ne recommence plus tes insolens
propos ;*

*De quoi te mêles-tu de critiquer ma vie ?
Je suis veuve ; je veux vivre à ma fantaisie ?
Je ne t'ai point tué ; que me reproches-tu ?
Ne puis-je m'enflammer sans blesser ma vertu ?
Mais , quoi , le front me suë , & je suis hors d'ha-
leine !*

*Mon ame , en ce sommeil , a trouvé tant de peine ,
Qu'elle est émuë encor de colere & d'horreur.*

Hola , quelqu'un....

S C E N E I I.

LA PRINCESSE, MERDINE *toute éfarée , & en deshabillé comme la Princesse.*

MERDINE.

EH bien ! j'y cours... Quelle vapeur
Vous a fait devancer le réveil de l'Aurore ?
Madame , je croyois que vous dormiez encore.

LA PRINCESSE.

N'as-tu pas entendu , quand j'ai parlé tout haut ?
Je viens de m'éveiller tout-à-l'heure en sursaut ;
Après la vision la plus mélancolique.
C'est un avant-coureur de quelque coup tragique,
Mon esprit est troublé du rêve que j'ai fait.

MERDINE.

Bon , pure vision ; chimere sans effet !
Oh , que voilà d'allarme & du bruit pour des songes.
Là , tranquillisez-vous, tous songes sont mensonges ;
Vous faites , je ne sçais, quel galimatias...
Si le Diable venoit...

LA PRINCESSE.

Paix... il ne viendra pas,

M E R D I N E.

A raconter ses maux souvent on les soulage ;
Faites-moi cette histoire : allons , prenez courage.

L A P R I N C E S S E.

Merdine , tu connois ce Présent si charmant ,
Qu'en partant me laissa le Prince mon Amant ;
Ce don si précieux , gage de sa tendresse ;
Ce trésor qui depuis fait toute ma richesse ;
Ce Bijou , *si souvent témoin de mes soupirs* ,
Le Confident secret de mes plus doux plaisirs ;
Que j'ai toujours chéri comme un autre lui-même ;
Ce Pot de Chambre enfin qu'il m'a donné , que
j'aime ;
Tu le connois , Merdine

M E R D I N E.

Eh , vraiment je le dois ,
Puisque par jour au moins je le vuide dix fois.

L A P R I N C E S S E.

Je commençois à peine à cligner la prunelle ;
A peine je venois d'éteindre ma chandelle ,
(Car avant de dormir je la souffle toujours ,)
La nuit étoit à peine au milieu de son cours ,
Un bruit affreux soudain chez moi se fait enten-
dre ;
Tout tremble , tout paroît se briser & se fendre ;
J'entends des cris , des pleurs & des gémissemens
Des serpens de l'effroi , j'entends les sifflemens ;

Bref, après tous ces cris d'horreur & d'épouvante ;
A la pâle lueur d'une lampe mourante ,
 Je vois un Spectre affreux s'élever d'un tombeau ;
 Tenant entre ses mains *un lugubre flambeau* :
Dieux , c'étoit mon époux mort depuis une année !
 D'un panache flétri sa tête étoit ornée ;
Il sembloit que de sang tout son teint se couvrit ;
Et sa bouche étoit morte encor qu'elle s'ouvrit.
 Le dépit , le courroux sur son front étincelle ;
 Il visite partout , jusques dans ma ruelle ;
 Il tourne autour du Pot la rage dans les yeux ;
 Il pâlit à sa vue , & d'un ton furieux ,
 Perfide , me dit-il , au mépris de ta gloire ,
 Tu trahis donc ainsi mon nom & ma mémoire ?
 Ton époux est outré de tes feux insolens ;
Plus les nœuds sont sacrés , plus les crimes sont
grands ;
Je connois tes erreurs , je les rapelle toutes.
 Le Prince Mordaucul t'adore , & tu l'écoutes ;
 Son Pot est à tes yeux le plus grand de tes biens ;
 Tu chéris ses présens , tu méprises les miens.
 Où donc est la Seringue & la Chaise-percée ?
 Que dans mon Testament ma flamme t'a laissée ?
 Contre un vil Pot de Chambre as-tu pû les chan-
 ger ?
 Tremble , perfide femme. Oui , je viens me vanger ,
 Encor si je voyois ton repentir sincère ,
 Je pourrois m'écrier , étouffant ma colère ,

Du devoir il est beau de ne jamais sortir ;

Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.

Tu n'as rien à répondre... Ah c'est trop... Il s'ap-
proche ;

Et tirant aussitôt un marteau de sa poche ,

D'une main vigoureuse il veut fraper mon Pot ;

Immobile , glacée & n'osant dire mot ,

J'avois jusques alors écouté ses menaces ;

Mais voyant le danger je vole sur ses traces ,

Je pensois l'arrêter... Le Phantôme odieux

Me renverse à ses pieds & le brise à mes yeux.

Je vois briller l'éclair ; je sens trembler la Terre ;

Et le songe finit par un coup de tonnerre.

Je m'éveille à ce coup , & tremblante , je cours

A mon cher Pot de Chambre objet de mes amours :

Il m'a servi d'autel ; jamais nul sacrifice

Ne fut offert aux Dieux avec plus de délice ;

Et combattant ainsi ce pronostic mortel ,

J'ai forcé le tombeau de céder à l'autel.

*Voilà quel est mon songe... Eh bien , dis , que t'en
semble ?*

Parle-moi sans détour. . . .

MERDINE , qui a écouté le récit du songe tou-
jours dans la même posture d'effroi , ouvrant de
grands yeux & la bouche béante.

Moi je dis que je tremble.

LA PRINCESSE.

Conçois-tu quels sujets de trouble & de terreur ?

MÉRIDINE.

Ma foi , je n'en sçai rien , vous m'avez tant fait
peur

Que je n'ai rien compris à tout ce verbiage ;

Vous me parliez d'éclairs...

LA PRINCESSE.

Epouvantable image ;

Eloignez-vous , fuyez... Mon Amant en ces lieux

Ne sera pas longtems sans paroître à mes yeux ;

Je l'attends aujourd'hui : quelle sera ma joye !

Va me chercher mon Pot , il faut que je le voye ;

Je veux me dissiper un moment avec lui ;

Je ne l'ai point encore étrenné d'aujourd'hui. ()*

MÉRIDINE.

Eh , comment contenter le desir qui vous presse ?

Ne m'avez-vous pas dit qu'on l'avoit mis en pièce ?

Qu'un Mort l'avoit cassé ?...

LA PRINCESSE.

Te moques-tu de moi !

Je n'ai jamais rien vû de si bête que toi.

MÉRIDINE.

L'Esprit ne s'apprend pas...

LA PRINCESSE.

Mais il se donne...

MÉRIDINE.

Dame !

J'en pourrai donc avoir dans quelques jours ...

(*) La force de la passion lui fait oublier sans doute le sacrifice qu'elle venoit d'offrir.

SCENE III.

LA PRINCESSE, MERDINE, L'ENFILE'
en habit de Pierrot & d'un air très-sérieux por-
tant une grande Perruque , & un Casque.

L'ENFILE.

M Adame ;

Pardon si j'interromps vos augustes secrets !

Un esprit curieux ne me guida jamais.

Monsieur Propet attend , il dit que , de la flame ,

Qui pour vous nuit & jour , rissole sa pauvre ame ;

Il voudroit en secret un moment vous parler.

LA PRINCESSE.

Qu'il vienne , l'Enfilé ; vous pouvez l'appeller ?

(à Merdine.)

Et toi , va donc chercher l'objet de mes tendres-
 ses !

MERDINE.

Quoi , Madame à son nés vous montreriez vos
 fesses ?

LA PRINCESSE.

Apporte-le , Merdine , & *ne replique pas.*



S C E N E I V.

LA PRINCESSE, LE PRINCE PROPET ,
*habillé de papier Joseph galonné de papier , sur
 lequel il y a eu des Biscuits ; le chapeau bordé
 de même , & orné de touffes de Goupillons , en
 guise de plumes ; le nœud d'épaules pareil ;
 il tient sa culotte d'une main , & fait toutes
 les grimaces d'un homme qui fait tous ses ef-
 forts pour arrêter & retenir les fonctions de la
 nature.*

PROPET.

M Adame, en ce moment je sors d'un bon repas ;
 Quelques besoins pressans m'ont fait quitter la
 table ;
 Et vous me paroissez toujours plus adorable :
*Belle sans ornement dans le simple appareil
 D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.*
 J'ai guetté pour vous voir le moment desirable ;
 Chacun me croit aux Lieux , prétexte favorable ;
 Je me suis retenu..... Considérablement....
 Et je viens à vos pieds avec empressement
 Mettre à profit le tems , trop charmante Princesse,
(fort vite.)
 Que je devrois donner au besoin qui me presse.

LA PRINCESSE:

Je sens ce sacrifice , & je voudrois , Seigneur ,
 Estre dans ce moment maîtresse de mon cœur :
 Ma main à Mordaucul dès longtems est promise ?
Ne croyez pas qu'ici mon ame se déguise ;
Je lui donnai mon cœur en la lui promettant ;
Et plus que les sermens ce don en est garant.
 Il eût été pour vous , si vous l'aviez sçu prendre.
 Mais , Seigneur , depuis peu vous avez dû l'ap-
 prendre ,
 On l'a tant répété : *l'amour a deux carquois ,*
 Dont il fait , de nos cœurs le destin à son choix :
 Dans l'un , des traits de paix forment d'heureuses
 chaînés ;
 Dans l'autre , ils sont amers & causent mille pei-
 nes :
 Vous avez , de ceux-ci ressenti la rigueur ;
 Mordaucul , des premiers éprouve la douceur.
 Oui , Prince , je l'adore , & *ne veux plus m'en*
 taire ,
Puisqu'enfin je suis veuve , & n'ai ni pere ni mere ,
 Le jour qu'il est parti de la Ville d'Angers ,
 Pour aller des combats affronter les dangers ,
 (Veuillent les justes Dieux qu'il ne perde aucun
 membre !
 Ce cher Prince me fit présent d'un Pot de Cham-
 bre ;
 Je le reçus de lui comme un gage assuré

De l'amour le plus tendre & le plus épuré ;
Il m'est trop précieux...

PROPET.

Ah !, quittez ce langage !
Vous méritez, Princesse, un bien plus noble hom-
mage.

Ne puis-je vous offrir un plus riche présent ?
Le mien l'emportera sur ceux de votre Amant.
Au lieu du don mesquin d'un Pot ou d'une Chaise,
Je vous ferai bâtir de beaux lieux à l'Anglaise,
Sculptés, marbrés, dorés & perfectionnés,
Avec leurs robinets bien conditionnés ;
Et le petit jet d'eau qui vous fera, Madame,
Plaisir en vérité jusques au fond de l'ame.

LA PRINCESSE.

Non, Seigneur, au plaisir vous m'excitez en vain,
Rien ne peut me toucher ; perdez-en le dessein,
Des présens si flatteurs ne sçauroient me séduire ;
A mon cher Pot de Chambre, envain vous voulez
nuire :

Du plus fidèle Amant il me prouve la foi ;
Apprenez que ce Pot est l'Univers pour moi ;
Pour lui, pour conserver l'éclat qui l'environne ;
Je sacrifierois tout ; repos, gloire, couronne ;
Je l'aimerai toujours... Un songe plein d'horreur ;
M'effrayant cette nuit, j'ai cru voir... Mais, Sei-
gneur,
Je commence à sentir que mon amour vous blesse,

Vous souffrez à regret l'aveu de ma tendresse ;
 Oui , je le sens , ce Pot doit vous être odieux ;
 Retirez-vous , Seigneur , on l'apporte à vos yeux.

S C E N E V.

LA PRINCESSE , PROPET , MERDINE
*paroît dans l'enfoncement du Théâtre , tenant
 le Pot de Chambre sur une Soucoupe.*

PROPET.

AH, c'est trop me parler d'un feu que je déteste !
 A mon heureux Rival , mon bras sera funeste :
 Je périrai du moins en Amant glorieux.
Tenter est des Mortels , réussir est des Dieux.
 Mais je réussirai ; l'œil de la jalousie
 Eclairera sans doute au gré de mon envie ,
 Le doigt de la vengeance armé pour le punir ;
 L'éclair brille ; tremblez ; la foudre va partir.
 Depuis une heure au moins je me retiens , m'ar-
 rête.

La contrainte, Madame , a grossi la tempête ,
 Je me livre en fureur à mes transports jaloux ;
 Vous allez à l'instant sentir tout mon courroux :
 Rien ne peut vous sauver , & ce Pot qui m'outrage
 Servira le premier d'instrument à ma rage :

Je prétends m'en servir

Il veut saisir le Pot.

LA PRINCESSE.

Arrête, malheureux !

Hola, Gardes à moi ? Qu'on l'ôte de mes yeux !

SCENE VI.

L'APRINCESSE, PROPET, MERDINE,
L'ENFILÉ, CHIANLIT & LES GARDES,
qui demeurent interdits.

CHIANLIT.

Qui, Madame ?

LA PRINCESSE, *aux Gardes :*

D'où vient cette surprise extrême ?

(Montrant Propet.)

Obéissez, Poltrons... oui, Propet, oui, lui-même,
Qu'enfermé dans les Lieux, on ne le quitte pas ;

(à Chianlit)

Garde-le sur ta tête, & tu m'en répondras !

PROPET.

Chianlit, pour m'approcher, avez-vous de l'eau-
rose ?

CHIANLIT.

Seigneur, je n'en ai point

PROPET.

33
PROPET, *tient la main dont il tenoit sa cu-*
lotte, lâche tout dans ses chausses & par terre ;
& s'en va en disant gravement :

Sens-moi donc si tu l'ose !
Chianlit & les Gardes s'en fuyent en se bouchant
le nés.

LA PRINCESSE, *à Propet.*
Mordaucul punira tes mal-propres forfaits !
à l'Enfilé.

L'Enfilé, courez tôt balayer mon Palais !

S C E N E V I I.

LA PRINCESSE, MERDINE,
LA PRINCESSE.

TOi, donne-moi le Pot ! Est-ce bien lui ; Mer-
dine ?

N'en aurois-tu pas pris quelqu'autre à la Cuisine ?

M E R D I N E.

C'est lui-même ; Madame , il vient d'être vuïdé ;

L A P R I N C E S S E.

Je le trouve fumant , tremblant , intimidé ,

Il semble comme moi ressentir son outrage ;

La pâleur est encor peinte son visage.

Rassure tes esprits , cher objet de mes vœux !

Propet dût-il armer les Enfers & les Cieux ;

C

*Coûtât-il tout le sang qu'Helene a fait répandre ;
Dûssai-je , après dix ans , voir mon Bidet en cen-
dre ;*

Je ne balance point , je vole à ton secours ;

Je défendrai ta gloire aux dépens de mes jours !

Il ne me répond rien... Il frémit ; il soupire ;

*Ciel , quel affreux soupçon... Je tremble de le
dire ;*

Merline , par quelqu'un n'est-il point profané ?

M E R D I N E.

Personne jusqu'ici n'y a fourré le né ,

Vous êtes aujourd'hui d'une humeur bien étrange !

*Craignez-vous qu'on l'emporte , ou bien que l'on
le mange ?*

L A P R I N C E S S E.

*Non , rien dans l'Univers n'est plus cher à mes
yeux ;*

*Quand je suis sur mon Pot , je me crois dans les
Cieux.*

*Ah , lorsque gémissant d'un besoin véritable ,
J'ai pu faire à mon aise un Grand-tour délectable ,*

Dans ces tendres instans , j'ai toujours éprouvé

Qu'un mortel peut sentir un bonheur achevé !

Oui , si le Ciel un jour doit me réduire en poudre ,

*C'est sur mon Pot au moins que j'attendrai la fou-
dre !*

*Elle se met dessus , on entend un grand bruit , un cliquetis
d'épées , de fourches , &c. des peles &c.*

De quel tapage affreux , de quels horribles cris ,
Retentissent soudain ces augustes lambris ?

*Quel noir pressentiment... Ah , tout mon sang se
glace !*

SCENE VIII.

LA PRINCESSE , MERDINE , L'ENFILE.

LA PRINCESSE , *poursuivant.*

L'Enfilé , quelle peur désarme ton audace !
Où cours-tu ? N'as-tu plus de cœur pour me van-
ger ?

L'ENFILE.

Ah , je tremble du crime ainsi que du danger.

Faites graces , Madame , à ma frayeur mortelle :
Un mal-propre , un vilain , un infâme , un re-
belle ,

Propet vient d'ameuter des Gadouards odieux ;

*En tumulte à grands cris il marchent vers ces
lieux ;*

Rien ne peut du Palais leur fermer le passage ;

Vos Gardes renversés vous livrent à leur rage ;

Ils veulent , pous vanger leur Maître méprisé ;

Qu'en morceaux bien menus votre Pot soit brisé ;

LA PRINCESSE.

Quel horrible attentat ! Allons punir le crime !

*Dieux qui me trahissez , livre-moi la victime ,
Sur qui doit retomber l'éclat de mon courroux ;
Que la foudre me vange , ou conduisez mes coups !*

(Le bruit redouble.)

Courons mais ç'en est fait , on enfonce les
portes ;

Du scélérat Propet , j'apperçois les cohortes !

L'ENFILÉ.

Quel destin est le vôtre , Amans infortunés !

En vain aux plus beaux feux vous vous abandonnez ;

Des Jaloux pour vous perdre , à des Faquins s'unissent.

Jamais à vos ardeurs , tous les cœurs n'applaudissent.

MERDINE.

Maxime bien placée ! alors qu'il faut agir ;

Est-ce donc , en grands mots le tems de réfléchir ;

L'ENFILÉ.

Du Tragique aujourd'hui , c'est là la rocambole ;

Les Sentences toujours rendent brillant un rolle.

(Le bruit redouble encore plus fort.)

LA PRINCESSE.

Tout est perdu , Merdine ; où fuir , où nous cacher ?

Cher Pot , à l'ennemi , qui pourra t'arracher ?

MERDINE *crache dans ses mains & les frottant.*

J'en vais le torcher : allez , laissez-moi faire.

à l'Enfilé.

Toi , fais venir le Guet avec le Commissaire !

LA PRINCESSE.

Il n'est plus tems: le traître approche; oui, c'est lui.

L'innocence, grands Dieux, n'a-t-elle plus d'apui?

(*prenant son Pot.*)

Digne objet de mes pleurs, viens que ma Garde-robe

A son courroux encore un moment te dérobe!

(*Elle s'en va dans une Garde-robe; elle ferme la porte; Merdine se met devant pour la cacher.*)

SCENE IX.

MERDINE, PROPET avec ses guerriers qui sont des Gadouarts armés de Péles, &c.

PROPET.

F Rappez, frappez, Amis, ne vous laissez jamais;

Et brisez sans quartier tous les Pots du Palais!

Du bruit de ma vengeance effrayez tout le monde;

Qu'au fracas de ces Pots, partout l'écho réponde!

Et nous, cherchons l'objet de mon ressentiment.

MERDINE à part.

Ils cassent tous les Pots, où pisser à présent?

PROPET fouillant par-tout.

Dieux, ne permettez pas qu'il échape à ma rage!

Echellons, s'il le faut, au quatrième étage.

Perçons , de ce Palais le plus sombre réduit . . .

De ce côté je crois entendre quelque bruit.

(*il apperçoit Merdine.*)

Du Dieu que je poursuis , c'est la digne Prêtresse ...

Où pourrai-je trouver le Pot de la Princesse ?

Parle.

MERDINE *avec fierté.*

Qui , moi ! je laisse aux cœurs lâches & bas
La noire trahison & les assassinats.

PROPET.

Jamais dans des vaincus a-t-on vû tant d'audace !

Insolente , mon bras . . .

Il menace Merdine d'un soufflet.

MERDINE *mettant ses poings sur les rognons.*

Je ris de ta menace ;

Tu n'es qu'un fanfaron ; je me moque de toi.

PROPET *bien fierement.*

Suivante , oubliez-vous que vous parlez à moi ?

MERDINE.

A vous soit ; beau muzeau , pour qu'il me fasse taire.

PROPET *voulant la saisir.*

Ah , je t'arracherai ta langue de vipère !

Merdine s'échapant , Propet découvre la porte.

MERDINE.

Zeste , vous prendrez mal à vous mettre en cour-
roux.

Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet hideux , qui . . .

PROPET *appercevant la porte.*

Quelle est cette porte ?

(Il regarde à travers le trou de la serrure malgré Merdine.)

La Princesse ! & le Pot !

MERDINE *en fuyant.*

Que le Diable t'emporte.

PROPET.

Grace aux Dieux , mon bonheur passe tout mon espoir.

Il enfonce la porte à coups de pied.

Encor un coup de pied , tout est en mon pouvoir.

(La porte tombe , la Princesse sort tenant le Pot de Chambre d'une main, Propet se recule.)

S C E N E X.

LA PRINCESSE, PROPET , *la Suite de Propet,*

LA PRINCESSE , *le menaçant avec le Pot.*

O Se-tu t'en flatter ? Va je te brave , avance !
(Propet veut avancer.)

O Pot , en périssant , fers ma juste vengeance !

Va , brise-toi du moins sur son crâne insolent

Comme la foudre écrase un cédre du Liban.

(Elle tue Propet en lui cassant le Pot sur la tête.)

C iij

PROPET mourant.

Ah , qu'il put . . . mais ma mort entraîne le perfide.
 Je ne me plaindrois pas s'il avoit été vuide.
*Quel supplice effroyable . . . il est donc des forfaits
 Que le couroux des Dieux ne pardonne jamais.*
 Ah, du moins, en mourant , j'ai la douceur extrême
 De vous voir encor plus à plaindre que moi-même !
*(Il meurt , on l'emporte , & sa suite s'en va en
 pleurant.)*

SCENE XI.

LA PRINCESSE, seule.

J'Ai vangé par ta mort, & mon Pot, & mes feux ;
 Mais me rend-elle hélas , un don si précieux ?
 Justes Dieux , falloit-il que pour punir le crime ,
 Aujourd'hui la vertu fût livrée en victime !
*Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau ;
 De mes biens à jamais j'ai perdu le plus beau.*
*Mais quelle affreuse nuit tout à coup m'environne !
 Quelle horreur me saisit ! d'où vient que je frissonne ?
 Grace au Ciel , on m'entr'ouvre un chemin aux en-
 fers !*
 J'y veux aller chercher le bonheur que je perds.
 Descendons . . . Quoi , Propet , je te rencontre
encore ?
Trouverai-je par-tout un puant que j'abhorre ?

Tu n'auras pas l'honneur de me faire trembler.
Ce Pot toujours vainqueur suffit pour t'accabler.

SCENE XII.

LA PRINCESSE, MERDINE.

MERDINE, *en sautant.*

SUSpendez la douleur où votre ame est en proie ?
Le Canon, les Tambours & la publique joie
Annoncent le retour du Prince Mordaucul ;
J'ai couru, j'ai volé, Madame, je l'ai vu :
Il brule de vous voir, une importante affaire
Qu'il ne peut différer & que lui seul peut faire,
Le retient... Il m'a dit de venir annoncer
Qu'il s'est, sur le Balcon, arrêté pour pisser.

LA PRINCESSE.

à Merdine.

(à part.)

Cache biens ces débris ! Grands Dieux, je suis
perdue !

Ah, quel moment prend-il pour paroître à ma
vuë ?

*(Merdine pousse avec le pied les débris du Pot
dans un coin du Théâtre.)*

MERDINE.

Paix, je l'entends cracher ; il entre dans ces lieux.

LA PRINCESSE.

Ciel, comment, sans mon Pot, me montrer à ses yeux ?

(*On entend un grand bruit de Timbales & de Trompettes.*)

S C E N E X I I I.

LA PRINCESSE, LE PRINCE MORDAUCUL, MERDINE, Suite du Prince, Suite de la Princesse. *Mordaucul est vêtu d'un habit de Crispin, avec un Tonnelet de Guerrier à la Romaine, un Casque, l'Epée, & les Gantelets de Crispin, & aux jambes une paire de Bottes fortes, sur lesquelles on a attaché des Brodequins.*

MORDAUCUL.

M Adame, il fut un tems, où, dans votre Anti-Chambre,

On pouvoit aisément trouver un Pot de Chambre :

Mon absence a détruit le bon ordre en ces lieux.....

Que vois-je ! Mon aspect embarrasse vos yeux ?

Je vous vois interdite, éplorée, éperduë,

Muette à mes soupirs, & détourner la vue... :

D'où vient ce triste accueil ? Parlez, expliquez-vous.

LA PRINCESSE.

Calmez-vous un moment , Seigneur , point de courroux.

MORDAUCUL.

Quoi , lorsque de pisser on a pressante envie ,
 En peut-on , croyez-vous, différer la partie !
 Non , non , quand la nature a formé ce besoin ,
 C'est mourir que d'oser en retarder le soin.
 Je rougis , revenant vainqueur de vingt batail-
 les
 De pisser dans la cour , ou contre les murailles ;
 Et de laisser couler dans de sales ruisseaux
 Les flots harmonieux de mes puissantes eaux.
 Madame , c'est avoir peu de soin de ma gloire :
 Qu'auroit-ce donc été si j'avois eu la foire !

LA PRINCESSE.

Mon cœur n'a point de part à l'erreur de mes Gens ;
 Calmez , Seigneur , calmez le trouble de vos sens :
Rappelez bien plutôt toute votre constance !
 Des maux... à les conter.... je tremble.... je ba-
 lance...
 Ce pot si Précieux O regrets superflus...
 Ce Pot....

MORDAUCUL.

Eh bien.... Madame....

LA PRINCESSE.

Ah Seigneur Il n'est plus.

MORDAUCUL.

Il n'est plus, dites-vous... quelle main assassine
A pû trancher des jours...

LA PRINCESSE.

La main de Foirantine.

MORDAUCUL.

Qui, toi, tu me trahis ? l'ai je bien entendu ?

LA PRINCESSE.

*Je ne te trahis point : j'ai fait ce que j'ai dû ;
J'ai vengé son outrage : un rival téméraire
Propet, sur lui portoit une main sanguinaire ;
J'ai vendu cher sa vie à ce Monstre fatal ;
Le coup dont il périt immole ton rival.*

MORDAUCUL.

Jusqu'au dernier soupir tu devois le défendre.

LA PRINCESSE.

Sa perte...

MORDAUCUL.

Ta mort seule auroit dû me l'apprendre.

MERDINE.

*Les Pots de Chambre ici sont-ils si précieux,
Qu'on n'en puisse casser sans offenser les Dieux !*
MORDAUCUL, à Merdine, montrant la Prin-
cesse.

*Si tu sçavois le crime & le sort qui m'accable,
Tu frémirois d'horreur de la voir si coupable.
Puisque j'ai tout perdu, que je n'ai plus d'espoir,
La vie est un opprobre & la mort un devoir.*

(*Il veut se tuer, la Princesse l'arrête.*)

Tu m'arrêtes ! sçais-tu qu'un Oracle barbare
Dicté par le Destin pour jamais nous sépare ?

LA PRINCESSE.

Ah ! que m'annoncez vous . . .

MORDAUCUL.

Connoissez mon malheur :

Le Ciel au sort d'un Pot attacha ma valeur ;
Il faut que ce secret sorte enfin de ma bouche.

Pissantine ma mere en relevant de couche ,
Sur la Fée Etronasse appuyant son espoir ,
Courut en ma faveur implorer son pouvoir.

La Fée avec bonté la reçoit & l'embrasse ;
Et sans perdre de tems , avec elle la place

Sur un superbe Char traîné par un Cochon ;
Qu'elle a l'art de conduire avec un goupillon.

Phæbus étoit à peine au milieu de course ?

Ses chevaux bien peignés & leurs cheveux en bourse,

Ne couroient ni si bien ni si rapidement

Que le grognant Courfier de ce Char tout brillant ;

Si bien qu'ayant la foire, elle sçut brayer nettes ,

Arriver au Palais , où mettant ses lunettes ,

Elle ouvre sans délai le livre des Destins ,

Et cherche en nazonant l'article des Pantins.

Au bonheur de mes jours elle trouve un obstacle ;

Elle touffe , elle pette , & rend ce triste Oracle ,

» Mordaucul avec soin doit éviter l'amour ;

» Ses feux sont menacés d'un funeste retour ;
» Par malice aujourd'hui la Fée Ambrosiette ,
» De ce Prince naissant a noué l'éguillette.
» Ainsi le mal se mêle aux biens les plus parfaits !
» Si pour se nuire entre eux les Scélérats sont
» faits ;

» Sans crainte on peut de nous dire la même
» chose ;

» Car toujours une Fée à quelqu'autre s'oppose :

« Un Pot de Chambre seul pourra changer le fort,

» Si le Prince le peut garantir de la mort.

Juste Ciel, quel Arrêt! A ces mots Etronnasse

Effrayant l'Univers d'une horrible grimace ,

Le poil tout hérissé regardant son Cochon ,

Lui donne sur le Grouin un coup de goupillon.

Que d'une Fée, ô Ciel, le pouvoir est étrange !

L'Animal sur le champ en un beau Pot se change ;

L'Univers étonné l'admire en frémissant :

L'immortelle s'éclipse & le laisse en fuyant.

Ma mere s'en empare & la tendesse extrême

Le lui faisoit chérir à l'égal de moi-même ;

Mais voyant , de ses jours approcher le déclin ,

Elle me le remit & m'apprit mon destin.

Je crus le confiant aux soins de ce que j'aime ,

Qu'il braverait du sort l'inclemence suprême ;

C'est ta main cependant qui m'en prive à jamais ?

De sa perte déjà je ressens les effets ;

Je sens évanouir tout ce qui m'intéresse...

A peine suis-je encor ; ah , cruelle Princesse !

Ce que j'ai de plus cher disparaît...

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur !

Non, je ne puis survivre à ce dernier malheur.

Je vais, pour vous vanger, m'en punir la première,

En me précipitant au fond de la Rivière.

MERDINE, *la retient.*

*Fort bien , c'est un secours où je ne songeois pas.
Noyez-vous ... beau secret pour sortir d'embarras.
Rare & sublime effort de fermeté ... J'enrage ,
Lorsque j'entens tenir un discours si peu sage.
Poule mouillée... Or sus ...une Invocation
Doit mener à bon port cette grande Action !
Souvent à l'Opéra , l'on voit , sans qu'on l'appelle ,
L'Amour quitter des Cieux la demeure si belle
Pour finir les tourmens de deux cœurs malheureux ,
Dont le destin , sans lui , seroit des plus affreux.
Implorez-le ; il viendra : c'est le meilleur remède...*

On entend une symphonie douce de flutes & musettes , la Princesse & Mordaucul paroissent surpris.

*Ai-je raison... Tenez , ce Dieu court à votre aide !
Vous me traitez de bête , & cependant je voi
Que vous avez tous deux bien moins d'esprit que
moi.*

S C E N E X I V.

*Les Auteurs précédens . L'AMOUR & sa suite.
L'AMOUR arrive dans une brouette poussée par
une Troupe de petits Amours , de jeux , &c.*

F*oirantine , calmez ces injustes allarmes ;
Vos yeux ne sont pas faits pour répandre des lar-*
mes ;

*Ginnes , & Farfadets , Fée ; & Démons & Dieux ,
Tout cède à mon pouvoir sur Terre & dans les
Cieux ,*

Tendres cœurs, j'ai pitié d'une flamme si pure ;
 (*L'amour lui donne un Pot de porcelaine dorée.*)
 Mordaucul , prends ce Pot , & reprends ta figure ,
 (*aux morceaux du Pot cassé.*)
 Et vous , disparaissez , débris infortunés ,
 Pour occuper les Cieux qui vous sont destinés !
 (*L'Amour s'envole , & une troupe de Plaisirs &
 d'Amours emportent les morceaux du Pot cassé.*)

SCENE DERNIERE.

MORDAUCUL , FOIRANTINE , MERDINE.

MORDAUCUL.

DEja divin amour , je ressens ta puissance ;
 Quel changement subit , quelle douce existence !
Ah , je sens tout le prix du plus grand des bien-
faits !

LA PRINCESSE.

Pourrons-nous , envers lui , nous acquitter jamais !

MORDAUCUL.

Tout ce qu'il veut de nous , notre plus digne hom-
 mage.

Sera de nous aimer , s'il se peut , davantage.

LA PRINCESSE.

Ah , Seigneur ! avant tout , pour rendre grace aux
 Dieux ,
 Remplissons à l'envi ce Pot miraculeux !

FIN.

MADAME
ENGUEULE,
ou

LES ACCORDS POISSARDS,

COMEDIE-PARADE,

EN UN ACTE.

AVEC PROLOGUE ET VAUDEVILLE.



A CONGO.

M. DCC. LIV.

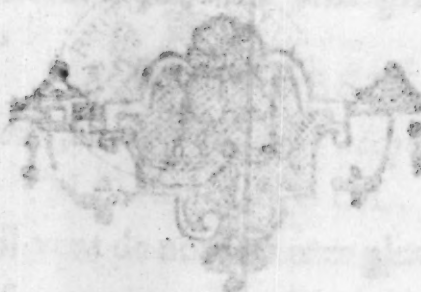
ACTEURS DU PROLOGUE.

MADAME ROGNON,

Tripière.

GUIGNE-AU-POT,

Gargottier.



PROLOGUE.

MADAME ROGNON.

EH ! bon jou ' Mofieu Guigne-au-Pot !
Ma foi , j' vous crayais à Vaulau.

GUIGNE-AU-POT.

Mais j'ons eû du pour & du contre.

M^{de} ROGNON.

Ah ! qu' c'est plaifant com' on s' rencontre !

GUIGNE-AU-POT.

Pour quant-à-moi , 'en fons charmé ;

Car je vous ons toujours aimé.

Et si j'ofions vous l' dire encore

M^{de} ROGNON.

Eh ! mais vrâment , tête de Maure !

I'-r'vient fus l'yeau pour s'enflâmer.

Oh ! j' n'avons pus d' Fête à chômer.

C'est guignonant , mais qu' veux-tu faire ?

Après l' plaif , suit la mifère.

GUIGNE-AU-POT *gayement*.

J'ay pourtant des momens , qu' je m' sens cor assez
dru. . .

M^{de} ROGNON.

Va , j'avons tort tous deux , c'est d'avoir trop vécu !

Quiens , ma mère chantoit , roulant fa quenouil-
lette ,

Qu'à gens qui se marient , comme nous , impotens ,

C'étoit tramper une mouillette

Dans un œuf frais gardé vingt ans ;

De ça , faisons profit. Et dis-moi , qui t'amène ?

GUIGNE-AU-POT *fané*.

Pargué , vous en valés la peine ,

En vérité , Carin Rognon.

A ij

PROLOGUE.

M^{de} ROGNON.

Est-ce-ti' pour un plat d' ta façon ?

GUIGNE-AU-POT.

Mais .. quasiment ... à peu près .. comme !

M^{de} ROGNON.

Quoi , vous boudés , mon beau jeune-homme !

Eh ! ben n' v'la-ti' pas d' quoi périr !

Monlieu ; n' vous laissez pas mourir.

Avet-vous com' ! faut-i'-qu'on l' preigne ?

Hom ! j' te vas coler cent coups d' peigne.

GUIGNE-AU-POT.

Un moment , la mère , en douceur.

Car , pour rien , j' vous laisserions seule ; ...

Connoissés-vous Madame Engueule ?

M^{de} ROGNON.

Eh ! tor long d' ça j' étions sa sœur.

Vla son logis , où j' ons affaire.

GUIGNE-AU-POT.

Bon ! moi , j'en fors : alle est en guerre

Avet Suzon , qu'all' veut bailler

Au-vis-à-vis d'un imbécille

Nouvel apprenti Maltoquier.

C'te fille r' gimbe , est indocile ;

Et dit com' ça qu'alle n'en veut pas ;

Ou ben qu' la mort aura sa vie.

Si ben qu' moi qui fuis l'embarras

J' ons planté-là la compagnie ...

M^{de} ROGNON.

Mais , qu'est que tu quiens-là dans ta main ?

GUIGNE-AU-POT.

Ça ? c'est la carte du festin.

M^{de} ROGNON.

Troublie donc que j' sons leux Tripière !

Quoi , j' nous voyons rompe en visière

Par un frivilain Pas-trop-net ,

Et je n' ly barrons pas l'œuillet !

PROLOGUE.

Non ; je n' me r'connois pus. Tu cours sus ma pratique !

GUIGNE-AU-POT.

Eh ! l'ai-je été chercher ? on vient à ma boutique.

M^{de} ROGNON.

Va, va, l'ami, n' sois pas fâché.

Avant toi, j'avions fait l'marché.

GUIGNE-AU-POT.

J'n'ai donc qu'à rembaler ma viande ?

M^{de} ROGNON.

A ton âge est-ce que ça s' demande ?

Adieu, l'Entrepreneur.

GUIGNE-AU-POT.

Adieu, Giron moisi.

M^{de} ROGNON.

Adieu, Gigot sans jus.

GUIGNE-AU-POT.

Adieu, vieux Cuir bouilli.

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

Madame ENGUEULE, Marchande de Poisson,

SUZON, Fille de Madame Engueule,

CADET, Polisson, Frere de Suzon,

LAVIGUEUR, Barellier. }

NIGAUDET, Commis de } .. Amans de Suzon,

Barriere.

TRANCHET, Savetier, Oncle de Suzon.

Madame TRANCHET, Blanchisseuse.

Madame LADOUC, Revendeuse, Mère de Nigaudet.

RACOLIN, Intrigant, Sergent de Milice supposé.

M. LE PRUDÉ, Notaire.

La Scene est chez Madame Engueule.

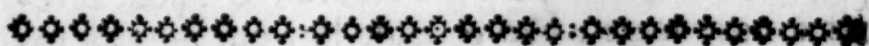


MADAME ENGUEULE

O U

LES ACCORDS POISSARDS,

COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.

LAVIGUEUR, SUZON.

LAVIGUEUR.



UI, j' te le dis, Suzon, que le diable m'enlève, si ce tapage-là se passe sans bruit.

SUZON.

Eh ! est-ce que tu crais que de ma part, j'allons consentir tout roide au mariage, qui 'trafiquons l'a dedans, quand ce cœur y répugne ?

LAVIGUEUR.

Dame, que sçai-je ? Je vois que je n'ons que note parsonne à produire au vis-à vis de toi, & que ta mère tient pour Nigaudet par l'occasion qu'il est tout fraîchement Commis de Barrière ; O ! ça

A iiii

MADAME ENGUEULE,
galoppe rudement l'esprit, voi's-tu : d'autant mieux
que je n'ignorons pas que le cœur d'une fille est,
comme qui diroit la poche d'une sarvante, j'vou-
lons dire, entourré de goucets, & que ç' tila qui
les remplit, s'y loge. Eh ! sarpéjeu, si je ne sone
que Batellier.....

SUZON.

Mais, n' faut pas tant que ma mère fasse la
casseuse, mon père l'étoit ben l'y. C'est que tu ne
sçais pas qu'alle a toujours été pis qu'un satire pour
la rudeur. Veux-tu que je t'en montre un objet
terrible ? Quiens ; T'émagine ben qu'une jeu-
ne fille comme nous qui a zünbrin le tour tapa-
geux, ne manque pas de sarquenteux, & que
jusqu'à c'theure que j'en avons évû un million à nos
trousses, j'ons ribotté eune miëtte, c'est tout sim-
pe ; faut viv'e ou périr, d'arbord ; O ! pour reve-
nir à note mère, c'te chiennie-là, qui ne vaut pas
m'eyeur que les autes, mais qu'est pûs envieuse
de leux bien, Monsieur, note plaisir l'y a toujou
ressemblé comme eune débauche, & niantmoins,
drés qu'alle nous sentoît dans eune Guinguette avec
queutes amoureux, zest, alle y accouroit, alle les
engueusoit si ben d'espérance, qu'alle en accrochoit
toujou le pus beau & le meyeur ; & pis alle vous
les entraînoit à la danse en façon de gloire, com-
me en disant, quiens, Suzon, vla le ferrin. Dame,
vla pourtant de ses tours ! Et tu diras que ce n'est
pas regoulant pour eune fille de cœur ?

LAVIGUEUR.

Jarniehien ! que c'est noir !

SUZON.

Faut dire que malgré ses rubriques alle n'avoit
pas tous les ceux qu'alle vouloit, non ; & entr'au-
tres ce Garçon Procureux qu'a de l'esprit comme un
Collège, qui n'auroit pas démaré, si tu ne lui avois

COMEDIE-PARADE.

fait lâcher pied ; car je pouvons le dire sans vanité ,
dès que je t'ons vû , tu m'as tenû sur le cœur com-
me eune tache.

LAVIGUEUR.

Eh ! ben , quiens , c't aveu-là me fait venir la
fantaisie de forcer nature...

SUZON.

Comment ?

LAVIGUEUR.

Faut jouier d'esprit queuques fois ; O ! v'la ce
que je ruminons. La mère Engueule est assortée de
ton frere Cadet , y' faut le faire engager par fri-
me ; Racolin , qu'est de mes cotteries , fra le sem-
blant d'être le Sargent ! Ben mieux ! Nigau-
det , qu'est tout nouveau dévalé de son Village , &
que sa mère n'a pas vû depuis pus de dix ans , je
le frons passer pour Fuyard de Mélice : il aura eune
peur d'untrente chiens ; au mitant de tout ça ,
faura ben qu'il fouïne. Va , laisse-moi faire.

SUZON *avec vivacité*

Cours vîte , mon Enfant , cours vîte cheux ce
Cabaret du coin , mon onque Tranchet & sa
femme y sont avec Cadet , ils ne demanderont pas
mieux que de nous aider. Mais , à quoi donc que
tu rêves ?

LAVIGUEUR.

C'est que Racolin , quoi qui'-ne soit qu'un croc ,
voura t'être payé comme un Capitaine , & le pouf-
fier ratte cheux nous.

SUZON.

Ah ! v'la ben le diable ! Encore si on disoit , j'en
emprunterons ; Mais le tems est si dur : &
y a si peu de sûr à prêter de l'heure qu'il est , que
c'est pis qu'eune décadence ; mais pourquoi donc que
tout le monde n'est pas riche ? à la fin p'rête que
ça vienra ! Ah ! je songe eune chose ; ça

10 MADAME ENGUEULE;
seroit-y un si grand mal si je pinsions le magot de
notre mère ?

LAVIGUEUR.

Quoi ? est-ce qu'on n'est pas bon pour l'y rendre
dans un autre quart d'heure ?

SUZON.

Va. Ça vaut fait. Cours de ton côté, & moi du
notre, j'allons guetter le moment.

LAVIGUEUR.

Bon.

SCENE II.

SUZON, NIGAUDET.

NIGAUDET.

EH ! là, là, Mademoiselle Suzon, ne courez
donc pas si fort, il me seroit avis que je se-
rois quelque vermine, tant vous fuyez dès que j'ap-
proche.

SUZON.

Carressez donc ce petit Mignon ! il a l'air à ça,
oui. Mais, dis-moi donc, modèle à pantins ; si tu
crais jamais venir à bout d'enforcer queute Créa-
ture, ne te vante pas que ça sera Suzon, non ; car
j'tavertis en conscience que t'es pour moi ni plus
ni moins qu'un ragoût qui fait lever le cœur.

NIGAUDET.

Ah ! je sçavons bien qu'en penser ; & ne v'la pas
moins les bijoux que nous vous barons ce soir à nos
accordailles, da.

SUZON *prenant la boîte.*

Voyons ; ... Recule six pas, sinon je te campe
une gifle.

COMEDIE-PARADE.

15

N I G A U D E T.

Ah ! ah , ah , ah , tou'jou 'gaye , ça ne peut pas se retenir de lâcher quelques douceurs. Eh ! ben quoique d'hazard , ça me coûte , sans mentir quatre-vingt-trois francs.

S U Z O N.

Nigaudet , je trouvons tout ça de mon goût.

N I G A U D E T.

Oùï ?

S U Z O N.

Oùï , & je t'avoüe que si je sçavois un fondeux assez retards pour faire un lingot d'un malloin , j' ty porterois tout brandy pour qui' -faisit de toi queute chose de prope à fin de t'aimer une goutte.

N I G A U D E T.

Eh ! tenez , vous serez le fondeux , & dans vote moule je devienrai bijou , (*riant très-fort.*) Ah , ah , ah , ah , ah.

S U Z O N.

L'esprit l'y vient ! remêts-toi donc , tu rumbe en délice ?

N I G A U D E T.

Ah , ah , ah , ah , j' crève.

S U Z O N *mettant la boëte dans sa poche.*

Oh ! t'es trop long , je bas aux Champs.

N I G A U D E T *courant après elle.*

Doucement . . . Doucement . . . comme vous empochés ! . . . ça ne se donne qu'en finant. Oh ! donnant , donnant.

S U Z O N.

Là , là , prends donc garde , tu t'épanouïs comme uu goupillon.

N I G A U D E T.

Rendez-moi ma boëte , là , vous ne sortirez pas que je ne l'aye , non.

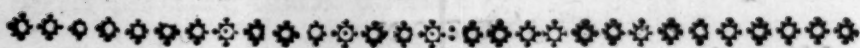
12 MADAME ENGUEULE,

SUZON *fuyant.*

Tu me crois donc eune laronesse ?

NIGAUDET *la fouillant.*

Au guet , au guet



SCENE III.

SUZON, NIGAUDET, M^{de} ENGUEULE,

en habits distingués.

NIGAUDET.

A H ! je la tiens pourtant.

M^{de} ENGUEULE.

Queuque c'est donc que c'te scandal là cheux des honnêtes gens ?

NIGAUDET.

C'est vote fille qui en est cause ; comment ! alle vouloit me violer ; voyés donc ; dame : vlà comme les mauvais ménages felons , y-se disputons d'abord , & se battons après.

SUZON *à part.*

Non , je ne sçais qu'est-ce qui me requient , ear pour un brin je le mettrois en civet dans le jus qui l'y tumble dans la gueule : mais gn'ia parsonne là-dedans , songeons aux noyaux. (*Haut*) Ma mère , je ne tardons pas à reveni.

M^{de} ENGUEULE.

Où que vous courés , note fille ?

SUZON.

J' courons queri l'es violons , pour divar-tir ce Monfieu.

M^{de} ENGUEULE.

Dépêchez-vous , Mademoiselle.

COMEDIE-PARADES

23

SUZON.

Eh ! non , c'est que je touffe !

M^{de} ENGUEULE fort haut.

Hay Suzon , hay , hay.

SUZON.

Quoi ?

M^{de} ENGUEULE.

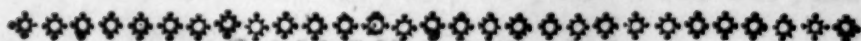
Si tu rencontres sus ton chemin des gens du festin , amène l'es vite & tôt , parceque M. le Prud le Notaire va t'ête icy dans la minute.

SUZON.

Oüi ; le diabe vous bahutte.

M^{de} ENGUEULE.

Hom ! la grossière.



SCENE IV.

M^{de} ENGUEULE , NIGAUDET.

M^{de} ENGUEULE.

JE vous prions , Monfieu Nigaudet , d'oublier ce qui sort d'arriver en resperant sur l'arvenir. Ça à queuques vivacités de jeunesse , mais le fond en est bon , a'quent de moi de ce côté-là. Si alle est mal polie , je veux que dans queutes jours y' n'y paroisse pus , partant que j'y mettions la main. Car , sans me vanter , j' savons ce qui s'appelle vivre-aver les vivans , je crai.?

NIGAUDET.

Oh ! pour ça c'est affaire à vous.

M^{de} ENGUEULE.

C'est donc pourquoi. Et pour en revenir à ce que je vous disions là-dedans ; je n'ignorons pas que l'ayance que j'allons faire ne déplaîse à la parent

114 MADAME ENGUEULE;

de note défunt (qui sont toutes canailles au moins)
& sur-tout à Madame Tranchet , femme en prope
de M. Tranchet note frere , qui n'est qu'un Save-
tier , si vous voulés , & qui niantmoins méritoit
mieux qu'elle ; mais toutes leux menaces n'y ferons
rien , parce que je l'ay là , & vous itou , ça suffit.
Si ben que pour qu'ils en ayons le démenti pus vite ,
je vous prions de repasser cheux le Notaire encore
eune fois , car ça me tormente comme eune colique.

N I G A U D E T.

Allons , je vas vous l'amener.



S C E N E V.

M^{de} ENGUEULE.

Faut être verte dans les affaires. Je leux ferai ben
voir à qui qui se sont frotés , les chiens.



S C E N E V I.

M^{de} ENGUEULE, M^{de} TRANCHET,

en habits d'exercice.

M^{de} ENGUEULE.

AH ! note belle-sœur , je sommes... au déses-
poir que le su'et qu'est au-vis-à-vis de
l'occasion du mariage de Suzon , nous occasionne....
l'occasion .. de vous voir.

M^{de} TRANCHET.

Oh ! pas tant de politesse. C'est un devoir qui
se doit. Je vous prions tant seulement d'excuser ,
si je nous parlements si mal prope.

COMEDIE-PARADE.

219

M^{de} ENGUEULE.

Eh ! Est-ce qu'on ne se connoît pas ? Mais où qu'est donc votre Epoux , Madame Tranchet ?

M^{de} TRANCHET.

Il est resté à boire demi-sequier avec eune pratique.



SCENE VII.

M^{de} ENGUEULE, SUZON,

M^{de} TRANCHET.

SUZON *riant très-fort.*

A H, ah, ah, ah, ah, ah, ah. Vous vla , ma Tante ?

M^{de} TRANCHET.

Oui. T'es de bonne heumeur. (*bas à Suzon*) Est-ce que t'as la plotte ?

SUZON *bas.*

Tâtés plutôt. Oh, ah, ah, ah.

M^{de} ENGUEULE.

Pourquoi donc parler tout bas ? Y-a ti' là du complot ?

M^{de} TRANCHET.

Est-ce que vous rêvez Mais Bon ! où qu'est les familles du Farquenteux ? est-ce qu'il est bâtard ?

M^{de} ENGUEULE.

Qu'est-ce donc que vous dites ? Sa mère va venir ; c'est Madame la Douce , la Revendeuse.

M^{de} TRANCHET.

Quoi : on m'avoit dit qu'il étoit furet de Barrière.

SUZON.

Ce n'est pas des moques non plus ; Madame sa

16 MADAME ENGUEULE;
mère vient de le couler dans ce fosse-là par le ca-
nal d'un Mofieu de ses pratiques. Oh ! C'est du
prope.

M^{de} TRANCHET.

Ça doit faire deux pièces parcieuses.

SUZON.

Pis qu'on vous dit que c'est du genti, hi, hi, hi,
hi, hi. Mais, j'entends qu'on cogne, voyons.

SCENE VIII.

M^{de} ENGUEULE, SUZON, M^{de} TRANCHET,
LAVIGUEUR, CADET.

SUZON *bas à Lavigueur.*

A H ! C'est toi. Quiens, t'va le magot.

CADET *bas à Suzon.*

Co mben qui ya ?

SUZON *bas*

Douze Louis tout en or.

LAVIGUEUR *bas à Cadet.*

Ah ! ça, songe à ben jouer ton thème, sinon pas
de castor.

CADET.

Attends, attends, tu vas voir.

M^{de} ENGUEULE *durement.*

Queuque vous demandez encore ici, Lavigueur ?

LAVIGUEUR.

Qu'est-ce donc qu'alle dit, avec ses demandes ?
est-ce qu'a nous prend pour queuque marcenaire ?
Eh ! Serpéjeu, vous êtes pus revêche qu'un épron.
Tenez, je vous ramenons Cadet, que j'ons repê-
ché dans le Russeau.

M^{de} ENGUEULE.

Dans le Russeau, note fils ! dans le Russeau !

Madame

M^{de} TRANCHET.

Oh ! y-n'y paroît pas.

SUZON.

Non ; ce n'est qu'eune crotte.

M^{de} ENGUEULE.

Tu te batteras donc toujou ? hay , enfant de vipère.

CADET *effrontément*.

Eh ! ben quoi ! qu'est que vous nous bavez , vous ? ne faut-y pas que je nous laissons saccager , voyons ? Car vlà comme c'est venû , tenez ; j'étions devalé à ce chou... i-là , ... sous les pilliers , où je rapions simplement d'mi-septier de six yards à l'avenant du contoï. Oh ! Tape-à-l'œuil étoit là itou qu'entaroit le darnier coup de sa chopeine , & parce qu'il a de la rencune endevars nous , au vis-à-vis de ce que j'el'ons triché , eune miette à ce matin à la brique , y s'ema-ginoit que j'allions fouiner roide ; mais , un chien , qui recule , avet nous ; si ben donc que ça l'y fichoit malheur . Oh ! le vlà qui file du long , & pis qui m'aceuille d'un revars dans l'seuils en façon de salut . Parle donc hay farau , de la goaille , j'ly dis ; Non , c'est de bon , m'fit-y ; y-sort , moi de d'-même ; zon , je vous l'y détache deux emplans sus les visières , y-me repart queuques coups de souyers en venant à l'accolage : Oh ! un moment , m'fis-je , Cadet , pas d'abattage ici . Sans parde de tems je recule six pas pour prende du champ ; & pis , zin , zon , (tou ou de volée) je l'y sarvons par-ci-par-là qu'eutes suçons sus la gueulle ; y'tumbe à gauche , & là j'vous le travaillerions encore d'un fier goût si Lavigueur n'étoit venu m'arracher de dessus sa voirie , allez . Eh ! ben , direz-vous que j'ons tort ?

M^{de} ENGUEULE.

Quiens , chien , si je prends un tricot... ?

B

CADET.

Vous ?

M^{de} ENGUEULE.

Comment ? tu crais donc , parce que j'tons gâté ,
que je n'osons le faire ?

CADET *tirant une Cocarde de sa poche.*

Eh ! au cheny. Est-que c'est fait pour un Seuldar
de Mélice ?

M^{de} ENGUEULE.

T'es donc engagé , Pouillassin ?

CADET.

Vantez. Tambour , Corbieu. Rlon , rlan , rlon ,
rlan , rla , tapa , tapan , rlan.

M^{de} ENGUEULE *pâmée.*

Ah ! je sommes eune mère aux abois.

LAVIGUEUR.

Tenez , j'agis royalement. Si vous vlez je prends
Suzon pour notre épouse , le Sargent de Cadet est
de mes cotteries , drès ce soir je vous mettons
son congé en main.

SUZON.

Ah ! vlà qu'est parler ça.

M^{de} ENGUEULE *vivement.*

Suzon pour ton épouse ! tu viens donc encore
flogner son aloyau ? Tu seras des accords si tu veux ,
regarde si ça te convient , sinon détale.

LAVIGUEUR.

Allons , je le veux. Mais , qu'est qui nous vient-
là ?

M^{de} TRANCHET.

Je crais que c'est c'tobjet.

CADET.

Place à l'amoureux.

SCENE IX.

SUZON, M^{de} ENGUEULE, LAVIGUEUR, CADET, NIGAUDET, M^{de} TRANCHET.

NIGAUDET.

A Llons, allons, fendez-vous, vlà le Notaire.
(*appercevant Lavigneur*) (*à part*) Oh ! qu'est-ce que fait ici, c'tilà.

M^{de} ENGUEULE.

J'allons au-devant de l'y, pour l'y toucher queu-te chose de l'affaire. Ah ! Cadet, à la tandis, tiras nous queri zeune voye de bois de douze sols, pour cuir la nôce.

CADET.

Ça suffit. Rlon, rlan. Hay Nigaudet, est-ce que t'as fait raser ta ganache ? ... hom ! t'as l'air d'un malin chien ! (*lui montrant sa Cocarde*) quiens vois-tu ça ? Rlon, rlan.

NIGAUDET naïvement.

Ah ! T'es engagé Soldat ?

CADET

Apparemment. Dans la Mélice.

NIGAUDET.

Veux-tu que j'aïlle avec toi ?

CADET.

Où ? à la guère ?

NIGAUDET.

Oh ! non, queri c'te falourde.

CADET.

Eh ! ben, quand j'te dis que t'es un malin chien ! allons, suis-moi. Rlon, rlan. (*Il sort.*)

Bij

LAVIGUIER *arrêtant Nigaudet.*

Restez avec nous, ribotteur; y-va venir un Eufficier vous voir.

NIGAUDET *se débattant.*

Non, y'a toujours des rudoyures...

SUZON *le tirant d'un autre côté.*

Ah! Ne nous quittez donc pas, bijou.

M^{de} TRANCHET *le poussant par derrière.*

Monsieu, revenez donc, qu'on te caresse.

NIGAUDET.

Oh! quoique vous savez deux femelles, ça ne nous feroit pas peur, non, si il s'agissoit.....
Là.... vous m'entendez ben.

M^{de} TRANCHET.

Je crais pourtant que ie n'y gagnerions guère; car, sans vous insulter, vous avez l'air un peu Marchand de playant.

NIGAUDET.

Tenez ce n'est pas de ça qui retourne; mais qu'est-ce que Lavigueur à affaire ici? a-t-il un *laissez-passer*?

LAVIGUIER.

Pale donc, hay, l'favoiry, est-ce que je ne sons pas simoné?

NIGAUDET.

Moi, je ne veux pas..

LAVIGUIER.

Sarpéjeu? tu veux donc périr?... Quiens ne me fais pas ressouveni que t'est au monde; autrement..... tu vois ben, t'est Commis, je te réduirons, morbieu, pus mince qu'un fromion.

SUZON.

Allons, il est ben genti, faut le laisser vive.

M^{de} TRANCHET.

! Paigéune sans doute, cune puce vit ben (*lui passant la main sous le menton*) pas-vrai jeune homme?

N I G A U D E T.

Finissez.

S U Z O N.

Eh ! ne pressez pas ce citron, ça l'y fra parde son jus.

M^{de}. T R A N C H E T.

Mais encore faut-il faire sa petite politesse (*lui faisant la révérence.*) Monsieur vous êtes donc le pertendû ?

N I G A U D E T.

Oui. A quoi voyez-vous ça ?

M^{de}. T R A N C H E T.

Ah ! c'est que vous vlà retapé comme un Perroquet de basse cour, & ça frappe le regard, grand train : mais je vous connois, ne seriez vous pas Pelerin de Toulon ?

S U Z O N.

Tout beau, ma Tante, y' ne faut jamais goailler les pauvres d'esprit. Quoi ! parce que Monsieur est là comme Miché ? Eh ! peut-être qui ressemble aux Pierrots, y' ne chante qu'en cage ; que sçait-on, y'a ben d'animals que le monde effarouche, da.

L A V I G U E U R.

Moi, je crais que c'est un amour armonté qui le suffloque.

M^{de}. T R A N C H E T.

Ah ! Monsieur, si vous en avez trop, vlà eune Porteuse.

N I G A U D E T.

Mais, vous avez tertous le caquet bien afile.

S U Z O N.

Eh ! vla deux heures que je l'réguifons sur eune crûche.

N I G A U D E T.

Là, là, patience.

L A V I G U E U R.

Oui, oui, tu vas rire ; d'un grand goût même : attends.

Oh ! je m'entends ben , suffit. Et je verrons qu'est-
qu'il l'aura.

LAVIGUEUR *levant sa canne.*

Crais-moi ; ne parle pas de ça. Car quiens je me
sens d'humeur à faire un bourdalou de ta pieau. M'en
défie tu ? .. avec ta lichoire au côté ...

NIGA UDET.

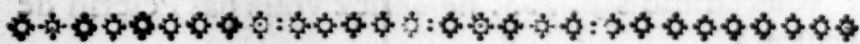
Ah ! je varrons.

M^{de}. TRANCHET.

Vous verrez qu'il l'aura.

SUZON.

Y-ne l'aura pas.



S C E N E X.

M^{de}. ENGUEULE, SUZON, M^{de}. TRANCHET,
CADET, LAVIGUEUR, NIGA UDET, TRAN-
CHET, *Savetier, en habit de Jurande, coupé.*
M. LE PRUDE, *Notaire.*

M^{de}. ENGUEULE.

A Llons, je finirons sans Monsieur Tranchet.
TRANCHET *entrant ivre, par une coulisse.*
Si fait, ma sor, j'nous vlà.

M^{de}. ENGUEULE.

Suzon, va queri dès chaises ; & toi, Cadet, amè-
ne un bout de tabe pour Monsieur le Notaire. (*Ils
sortent.*)

TRANCHET.

Pour quant-à ce .. qu'est de la tabe , révéren-
ce parler, .. je crais qu'à ne servira guère.

M^{de} TRANCHET.

Eh ! contés-nous pourquoi ?

COMÉDIE-PARADE.

23

TRANCHET.

Je ne sçais : mais ... qui est-ce qui me donne...
du Tabac .. dans ma pipe ?

NIGAUDET naïvement.

En vla , Monsieur Tranchet , *votre serviteur.*

TRANCHET.

Ah ! .. & qui êtes-vous ? Si .. c'est permis.

M^{de} ENGUEULE.

Monsieur , c'est le futur époux.

TRANCHET.

Oùii ? Eh ! ben .. ça me fait plaisir , mais pour
la Tabe , .. ne la faites pas venir ... à moins qu'on
ne veuille boire. Oh ! pour ça ! ..

M^{de} ENGUEULE.

Pas tant de raisons. C'te Cirémeunie-là n'est pas
de vote goût ? Mais le premier qui dira queutes cho-
ses à l'encontre , à la porte.

CADET *au Notaire.*

Note Bourgeois , vla zeune Tabe.

M. LE PRUDE *s'asseyant.*

Allons , mes Enfans , faites silence.

M^{de} TRANCHET.

Sans doute. Y ' sera toujours assés tems de parler
quand on en sera à leux intérêts.

SUZON.

Je le pertendons ben de même. Qu'est-ce donc
que je serions ici , des ânes ?

LAVIGUEUR.

Dame , c'est ce qui ' ne faut pas ; car les Notai-
res disons comme ça que leux Bareaux , c'est pour
les y attacher.

M^{de} TRANCHET.

Ah ! pour ça ben.

M. LE PRUDE *d'un ton vif.*

Mais , vous tairés-vous ?

B iiij

TRANCHET.

Tenés , ne vla-t'il pas ... Monsieu .. qui est en colère ? ... que diable ... vous parlés .. vous parlés .. Eh ! ventrebieu ... moi , qui ne suis (au respect de l'honnête copagnée qui m'entend) qu'un Savequier ; ... Si on venoit comme ça m'aboyer , tandis que je traite .. eune remonture , je pardrois de vûe ... mes soyes , & vla tout de suite un Bourgeois mal servi. Car , sans me vanter , ... j'ons tout ce qui y a de mellicur en pratiques ; & des jaloux ! ... hom ! ... faut voir ça ; Pourquoi ? .. C'est que je me suis toujou étuguié à travailler d'un goût ! .. enfin , c'est tout dire , n'est pas Juré ... qui le veut ben ; .. & ...

M. LE PRUDE.

Eh ! voilà qui est bien , Monsieur le Savetier.

SUZON.

Mais , Mofieu , c'est note onque , y-' faut ben qui s'esplique.

TRANCHET.

Eh ! mais c'est que .. je sçavons un peu comment ça ... se mène , & tel que vous me voyés , j'ons passépus d'eune fois par les mains ... de la Justice , .. au moins.

M. LE PRUDE.

Mon Dieu , je le crois , mais taisés-vous.

TRANCHET.

Ah ! c'est juste.

CADET *accourant fort vite , bas au Notaire.*

A propos , note Bourgeois , mettés que je ne sine rien sans le Casteur , non.

M. LE PRUDE.

Ah ! la chienne d'espèce de gens !

NIGAUDET *à voix basse.*

Ah ! ça , Monsieu , sans vous interrompe , moi , qu'est comme qui diroit le Prétendu , parlerai-je ?

M. LE PRUDE *se levant.*

Encore un autre. Ma foi, je n'y puis plus tenir.

M^{de} ENGUEULE

Eh ! Mofieu, ne les écoutés pas ; roulés, roulés
toujou', ça ne fçait pas vive.

SUZON.

Allés, allés, qu'on se taife ou qu'on parle ; un
chien, si ça quient.

NIGAUDET.

Ah ! vla pourtant ma chère mère.

*****:*****:*****

S C E N E X I.

M^{de} ENGUEULE, SUZON, TRANCHET, *sa*
femme, NIGAUDET, LAVIGUEUR, CADET,
M^{de} LADOUCE *en habits de jours d'œuvres, cou-*
verts de différentes vieilles nippes, & Coëffée de
vieux Chapeaux. M. LE PRUDE, *Notaire.*

M^{de} TRANCHET.

A H ! la vla donc. Ah !

SUZON.

Ah !

CADET.

Ah !

SUZON.

Ah !

CADET.

Ah ! ah ! ah !

M^{de} LADOUCE.

Pourquoi donc tous ces ha ! là ?

M^{de} ENGUEULE.

C'est par la joye qu'on a de vous voir. Assisés-vous ?

M^{de} LADOUCE.

Y-me paroît que j'arivons ben à point. Mais la
dot ?

SUZON.

Oh ! alle n'est pas loin.

M^{de} ENGUEULE, *au Notaire.*

Non, non. Mais, Mosieu', que ça ne vous empêche pas de trimer. Pour moi, je n'ai jamais tant vû reculotter, ça m'allume à la fin.

M. LE PRUDE.

Commençons. Monsieur Nigaudet, fils de qui ?

SUZON *gayement.*

Couchés hardiement, fils de Toupie, vla sa mère.

M^{de} LADOUCE.

Parle donc, Hay, Vestale de Vaugirard, t'es Pucelle comme ma poche, toi.

SUZON.

Qu'est-ce donc que tu dis, hay, pâture à Corbeaux, Rossignol sans pleumes, t'es venue au monde pour le gâter.

M^{de} ENGUEULE *gravement.*

Suzon, tairas-tu ta gueule ?

M^{de} TRANCHET.

Ta mère a raison, que veux-tu réponde à eune Poissarde ?

M^{de} LADOUCE.

C'est tes yeux qui poissent. Hay, idole à Savequier ; .. tenés, ne me faites pas parler, pour vote honneur.

M^{de} TRANCHET.

Mais regardés-là donc, c'te Simonne, avec son honneur ! Ah ! si y-' t'en reste, c'est de c' tila de tout un chacun.

SUZON.

Vantés. Encore est-il bercé par eune Laronneffe.

M^{de} LADOUCE.

Suzon, t'as envie que j' te magne.

SUZON *se levant.*

Toi ? ne te mêle pus de ça, t'as perdu ta roideur

la jambe en l'air ; y-ne t'en reste pus que la mèche ,
qu'est ta chienne de langue , encore est-elle comme
eune abandonnée dans son vilain Carrefour , car si
t'as queuques chicots , le nés les sent , mais les yeux
n'i ont pus que faire. Et tu vienas menacer les autes !
jarnichien ! faut que j' tabîme. (*Elles se battent.*),

M^{de} TRANCHET.

Ah ! j'en serons. (*Elle s'y joint.*)

CADET.

Ma mère !, mettés donc les ola.

M^{de} ENGUEULE tirant sa fille.

Veux-tu lâcher , chienne.

M^{de} TRANCHET lui portant un coup de poing.

Eh ! pourquoi voulés-vous qu'à se laisse agonir ?

M^{de} ENGUEULE luy ripostant.

Comment , affrontée , tu toucheras sus eune fem-
me comme nous !

LAVIGUEUR.

Ah ! vous y-vla ! haut ; de l'ardeur.

M. TRANCHET.

Vla pourtant . . . quatre parsonnés . . . dans les
éprintes. Ma femme , laisse ça . . là.

CADET.

Haut , haut Suzon , touche sus la mère Ladouce.

M. LE PRUDE allant se cacher.

Attendons pour reparoître ; . . Eh ! . . ma perruque.

LAVIGUEUR.

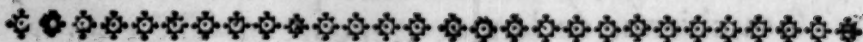
Là , bon , Suzon. Toujours , haut. Ah ! . . , la
mère Engueule , vla le Sargent.

CADET à Lavigneur.

Apporte-t'il le Casteur ?

LAVIGUEUR bas.

Un moment , donc , chnapan.



SCENE XII.

M^{de} ENGUEULE , SUZON , TRANCHET , *sa femme* , CADET , LAVIGUEUR , NIGAUDET ,
M^{de} LADOUCE , M. LE PRUDE *caché* ,
RACOLIN *en Sergent de Milice*.

M^{de} LADOUCE *s'en allant*.

SUZON , tu vois ben ce que tu m'as fait. Le Commissaire en va juger. Ah ! les petites gens !

NIGAUDET *à sa mère*.

Quoi ! vous vous fâchés pour ça ? bon , bon , rentrés. (*Elle sort.*)

RACOLIN.

Mesdames , excusés si je trouble vos plaisirs , je viens chercher un petit jeune-homme que j'ai enrôlé ce soir , & que voici. Allons , marche.

M^{de} ENGUEULE *au Sergent*.

Bellement , bellement , Mofieu. Vla Lavigueur qu'est votre ami , & qui m'a pormis le congé de Cadet de vote main manuelle.

RACOLIN.

Je ne le puis ; allons , partons ; .. Mais , je crois reconnoître ce gaillard-là. N'es-tu pas un certain Nigaudet , qui demeuroit il y a peu de tems dans un Village ... proche d'Amiens ?

NIGAUDET.

Tout juste !

RACOLIN.

Comment coquin , tu as l'audace de paroître après avoir fui ton Village pour éviter de tirer à la Milice ?

NIGAUDET *stupéfait*.

Ah ! le vilain menteur !

SUZON.

Comment, chien, t'es désalteur?

M^{de} TRANCHET.

Ah, ah, ah, vlà l'amoureux dans de biaux draps blancs.

M^{de} ENGUEULE *étonnée*.

Mais pas moins, vlà eune drôle d'histoire, da! Tu voulois donc nous tromper?

RACOLIN.

Et vous qui parlés, je vous apprendrai à donner retraite aux Fuyards. En prison tous d'eux. Allons.

M^{de} ENGUEULE *à genoux*.

Oh! Monfieu!

NIGAUDET *à genoux d'un autre côté*.

Monseigneur! vrai, vous me prenés pour un autre.

RACOLIN.

Point de miséricorde.

LA VIGUEUR.

Allons, mon Officier, ne faut pas non plus être un Tiran, parce qu'on a la force en main.

RACOLIN.

Eh! bien que Nigaudet me compte quarante écus, & je lui fais grace.

NIGAUDET.

Je n'ay que les bijoux d'accords, mais si je les donne....

SUZON.

Allons, allons, donne toujours.

NIGAUDET.

Les vlà, mais c'est un vol qui n'est guère légitime.

RACOLIN.

Bon. Maintenant, il me faut quinze Loüis pour que je rende l'engagement, & comme je sçais que ces jeunes gens s'aiment, la mère n'obtiendra sa grace qu'en consentant à leur mariage, ou bien, en prison.

MADAME ENGUEULE,

SUZON.

Pour au mariage note mère y-consentira ben ,
mais c'est trop de quinze Louïs ; douze , ça sera ben
honnête.

RACOLIN.

Eh ! bien , volontiers.

M^{de} ENGUEULE.

Comment ! douze Louis

LAVIGUEUR.

A ça ne quienne je vas les confiner.

M^{de}. ENGUEULE.

Quiable ! Regardez-donc ce Milord.

LAVIGUEUR.

Suffit que les vla ; ça y-est-y ?

M^{de}. ENGUEULE.

Eh ! ben , va , je le veux ; pis que ça ne me
coûte rien.

NIGAUDET.

Tout doux. A vote conte , je n'aurois donc pus
que faire ici ?

M^{de}. ENGUEULE.

Eh ! pourquoi que t'es fuyard ?

NIGAUDET *s'en allant*.

Allez , vous êtes de vrais filoux.

M^{de}. TRANCHET *battant des mains*.

Adieu l'Amoureux.

RACOLIN.

Mes douze louis ?

LAVIGUEUR.

Tenez , mon Officier , les vlà.

RACOLIN.

Bon. Faites venir le Notaire. (*à part.*) Mon mé-
rier est de faire des dupes , j'ai les mains pleines ,
râchons de nous évader. (*au Notaire.*) Monfieu
mettez dans vote Contrat , Lavigueur au lieu de
Nigaudet.

M. LE PRUDE.

Ah ! qui l'on voudra.

RACOLIN *fuyant.*

Je crois qu'on me demande à la porte.

CADET.

Et mon Castor ? parsonne n'en parle. Voyons ça.
(il le suit.)

M. LE PRUDE.

Qui est-ce qui signe ?

SUZON.

Parsonne : mais , où qu'est donc le Sargent ?

SCENE XIII. ET DERNIERE.

M^{de}. ENGUEULE, SUZON, TRANCHET, *sa*
femme, LAVIGUEUR, M. LE PRUDE,
CADET.CADET *pleurant.***P**Argué faut dire qui-y-a de grands coquins dans
les hommes.M^{de}. ENGUEULE.

Qu'est-qu'il a donc c'tenfant ?

LAVIGUEUR.

Oh ! Je me méfie de queuques choses.

SUZON.

Parions que le Sargent s'est enfoui avet la plotte.

M^{de}. ENGUEULE.

Quand ça seroit , c'est son bien.

CADET.

Eh ! mais vraiment ! C'est ben le vôte , vantés.

M^{de}. ENGUEULE.

Comment !

CADET.

Sans doute. Tenez , le Sargent n'étoit pas Sargent,

& moi, je n'étois pas Seuldat, j'avions inventé c'tatrape-là dans le Cabaret à seule fin que Lavigueur épousât Suzon; y-m'avons promis un Casteur pour ne rien dire; & l'argent que Racolin a reçu.....

M^{de}. ENGUEULE *ébaubie*.

Eh! ben?

C A D E T.

C'est votre magot que Suzon vous a esbigné ce soir, & que Racolin devoit rendre à Lavigueur; point du tout, i'-file avet comme un voleur! Millicieux! si j'avois été de sa force!...

M^{de}. T R A N C H E T.

Ah! véla un vilain tour!

S U Z O N.

A-qui donc se fier?

M^{de}. ENGUEULE *fort en colère*.

Sarpé-millions d'escadrons de chiens! C'est, Suzon qui m'a joué ce tour-là!... Garés; que je la mette en bringue...

L A V I G U E U R.

En douceur, en douceur.

M^{de}. ENGUEULE.

Est-ce-ti là, chienne, le grand-marcy de t'avoir porté neuf mois dans mes entrailles?

S U Z O N.

Eh! ben, montés dans ma hotte, je vous porterai un an, & vous me devrés encore trois mois.

L A V I G U E U R.

Paix, Suzon. Oüi, la mère Engueule, vla zun tour à tumber en démence: mais que cinq cent diables mesterminent, si je n'en ai pas la vengeance: vous me connoissés? laissés faire.

M^{de}. ENGUEULE.

Pour toi, j' te pardonne tout; mais pour Suzon, & ce petit chien-là qu'étoit dans le ministère sans m'en ayertir, je les rends bâtards. (*Elle s'en va.*)

T R A N C H E T.

COMEDIE-PARADE.

33

TRANCHET.

Vla .. qu'est fâcheux .. mais , faut pourtant aller...
boire un coup.

M^{de} TRANCHET.

Sans doute ; je les régale de tout , moi.

M. LE PRUDE.

Et qui est-ce qui me paye mon Contrat ?

LAVIGUEUR.

Dame , note Bourgeois , si vous voulés vous serez
du festin , & vous ne payerés rien pour vote écot.

M. LE PRUDE.

Allons , soit.

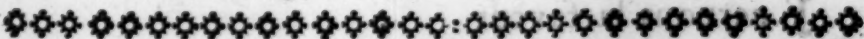
SUZON.

Vaille que vaille , vla les violons , dançons.

CADET *douloureusement.*

Oh ! le vôleur.

F I N.



VAUDEVILLE.

Air de Manon Giron.

SUZON.

L'Amour un tems nous balotte ,
Et pis s' radouci.

Sans Lavigueur j'étions morte ,

Mais j' l'ons pour mari.

Au rancart fichons la hotte ,

Pus d' misère ici.

Allons , vive la ribotte ;

Et zaux chiens le fouci.

Si je n' sons pas d' ces D'moïselles
D' fignolant caquet ,

G

Dans nos façons naturelles ,
 J'allons toujou ' drait.
 J' n'avons bichon ni dantelles ,
 Ni fringuant Corset ;
 Mais , j'ons ben autant com' elles
 L' dessous prope & net.

LAVIGUEUR.

Moi , sarpéjeu , pour la gloire
 D'autres j'en valons.
 J'engueufons mieux la victoire
 Que n' font cent Canons.
 Et dres qu' du Roi sur ma tête
 La Cocarde on mit ,
 J' veux tête chien , si ce bon Maître
 Un brin s'en repentit.

Quand d' rouler par les Guinguettes ,
 J' permons la faveur
 C' qui y-a là d' genti' fillettes ,
 C'est pour Lavigueur.
 Et si d'un faraut l' caprice
 D' ça n'est pas content ,
 Ces bras là m' font la justice
 D' ly mette l'âme au vent.

M^{de} TRANCHET.

Oüi , vous vla mari z-et femme ;
 Eh ! ben , c'est charmant !
 Mais en varfant votre flamme ,
 Allés doucement.
 A ce mequier quand on s' dépêche
 Ben tôt on apprend
 Que l' jus sorti de la pêche
 G'nia pus d'agrément.

○ *Fin du Vaudeville.*

